

LE

CHAPELET D'AMOUR



PAR

AMÉDÉE DE CÉSENA



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

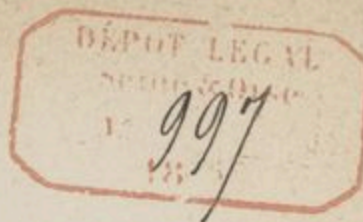
—
1877

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

LES BELLES PÉCHERESSES, 4 ^e édition, avec eau-forte de Flameng, 4 vol.....	3 fr.
UNE COURTISANE VIERGE, 2 ^e édition, 4 vol.....	3 »

LE



CHAPELET D'AMOUR

PAR



AMÉDÉE DE CÉSENA



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 45, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS

—
1877

Tous droits réservés.

PROLOGUE

C'était le 15 septembre 1870, à onze heures du soir. La nuit était obscure. Le ciel était sombre.

Une femme en grand deuil remontait le boulevard Malesherbes, alors solitaire. Sa marche était lente et inégale.

Il y avait des moments où elle s'arrêtait tout à coup, hésitante et agitée. Puis elle continuait sa route, d'un pas plus assuré et avec une attitude plus résolue.

Quel était l'âge de cette femme ? On ne pouvait le deviner.

Son long voile de crêpe noir, ramené sur son visage, en dissimulait entièrement les traits.

Cependant, malgré la légèreté de sa démarche et l'élégance de sa taille, on pouvait préjuger qu'elle n'était plus jeune.

Évidemment, il se livrait dans l'esprit de la femme en deuil qui cheminait ainsi, obsédée par une pensée fiévreuse et changeante, un violent combat.

Elle allait certainement accomplir l'un des actes les plus importants de sa vie, l'un de ces actes à deux faces, d'où peut également sortir la perte ou le salut.

C'est ce qui expliquait ses indécisions subites et rapides.

Elle se demandait parfois si elle ne ferait pas mieux de rebrousser chemin.

Mais il est probable qu'elle reprenait vite courage, puisqu'elle se remettait promptement à marcher devant elle dans la direction du boulevard de Neuilly, aujourd'hui l'avenue de Villiers où elle ne tarda pas à s'engager, après avoir passé devant la magnifique entrée du parc Monceaux.

Arrivée à la jonction du boulevard de Neuilly avec l'avenue Wagram, cette femme, aux allures mystérieuses, s'arrêta sur la place que forme cette jonction.

Elle examina attentivement les façades uniformes des quatre maisons précédées d'une grille en fer qui composent cette place.

— C'est dans celle-là qu'il demeure, se dit-elle tout bas, et, comme si tout à coup elle eût pris son parti de ce qui pourrait résulter de la démarche qu'elle allait tenter, elle se dirigea, sans hésitation, vers l'une des grilles.

Un petit jardin sépare chaque grille des fenêtres du rez-de-chaussée.

Trois de ces jardins étaient déserts. Dans le quatrième, un homme, en jaquette de drap brun, se promenait anxieux et impatient.

Il paraissait avoir environ cinquante ans. Un gilet croisé et un large pantalon de même étoffe que la jaquette complétaient son costume avec un képi de fantaisie, où l'on remarquait le signe distinctif des ambulanciers.

La barbe était noire ; les cheveux, toujours abondants, étaient bruns ; la tournure était distinguée ; les traits étaient réguliers ; la figure était énergique, mais le front était fuyant.

Au premier abord, il y avait de la séduction dans l'ensemble de sa personne, de la fascination dans la fixité de son regard.

Bientôt, on remarquait dans ce regard une indéfinissable expression qui causait une sorte de malaise. C'était celui d'un profond scrutateur des pensées humaines, habitué à dissimuler ses impressions et habile à pénétrer celles des personnes dont il avait intérêt à deviner les désirs et à surprendre les faiblesses.

On ne tardait pas également, lorsqu'on l'étudiait davantage, à découvrir dans sa physionomie des tons qui indiquaient, à dose égale, l'opiniâtreté et la dureté.

Dès que cet homme crut entendre un bruit de pas, il s'arrêta et regarda.

En voyant venir de son côté une femme portant le grand deuil de fille ou de veuve, il se hâta d'ouvrir la porte de la grille.

La femme franchit cette porte, qui se referma aussitôt derrière elle, et, toujours voilée, sans prononcer un mot, elle pénétra dans l'appartement du rez-de-chaussée.

Cette petite scène muette avait eu un témoin invisible.

La femme en grand deuil avait à peine disparu derrière la grille, dont la porte s'était si brusquement ouverte et si rapidement refermée, qu'un homme enveloppé d'un vaste paletot et coiffé d'un chapeau à large bord, s'était détaché de la muraille voisine, en murmurant d'une voix sourde :

— Elle ! se donner à ce fat de Macdonald ? Ah ! ce n'est plus l'Edmée que j'ai tant aimée !

Puis cet homme parut tomber dans une sombre préoccupation. Il sortit bientôt de cette rêverie et, jetant un regard désespéré vers le rez-de-

chaussée où celui qu'il venait d'appeler du nom de Macdonald était entré avec la femme voilée, il continua ainsi son monologue :

— Il ne m'a pas trompé ; il n'a pas menti, il y a deux heures, lorsqu'il s'est vanté à moi de posséder aujourd'hui le cœur d'Edmée, lorsqu'il m'a affirmé qu'elle viendrait le trouver chez lui, ce soir même. Ah ! si je ne craignais pas que Nadine fût ma fille ! Pourquoi le serait-elle ? Demain, j'interrogerai la vieille amie d'Edmée, l'excellente madame Mason. Elle doit savoir la vérité. Il faudra bien qu'elle me la dise.

Celui qui se parlait ainsi à. lui-même avait à peu près le même âge que Macdonald. Mais ce n'était plus le même caractère de figure.

L'expression du visage, attractive et rêveuse, indiquait une nature plus impressionnable que persistante, plus tendre qu'énergique.

Le front était déjà chauve. On y découvrait des rides, sillons tracés par le travail de la pensée.

La tête, d'une forme sculpturale, était très-dégarnie. Le crâne était entièrement dénudé.

Le regard, d'un bleu foncé, était doux et mélancolique, pénétrant et profond.

En proie à une vive agitation intérieure et comme accablé sous le poids d'une amère désillusion, il se dirigea vers l'un des hôtels qui, bordant le chemin de fer d'Auteuil, avoisinent la place Péreire. C'était sa demeure.

A peine entré dans son cabinet de travail, avant même d'être assis, il remarqua sur son bureau un billet qu'il ne se rappelait pas y avoir laissé. Il en brisa fiévreusement le cachet, car il venait de reconnaître l'écriture de madame Mason, qui avait été autrefois l'introductrice de Nadine dans les salons de Paris.

Ce billet était ainsi conçu :

« Robert, vous ne connaissez qu'un côté de la triste vie d'Edmée, vous n'en connaissez que l'époque trop courte que vous aviez faite heureuse.

» Aujourd'hui qu'elle est veuve, j'ai le devoir, moi sa seule amie et sa seule confidente, de vous initier, sans même la consulter, à tous les mystères de sa longue existence de douleur, de dévouement, de misère, de devoir et d'abnégation.

» Je vous dois d'abord la vérité sur Nadine. Vous la trouverez dans le long récit que vous recevrez demain soir, après mon départ de Paris.

» J'avais eu la pensée d'entrer dans une ambulance. Mais Edmée est accourue ce matin pour me chercher avec Nadine.

» Je n'ai pas eu le courage de les laisser partir seules. Je me décide à les accompagner en Dauphiné.

» Nous attendrons ensemble la fin de la guerre dans le domaine des Abeilles. »

Le billet de madame Mason était daté du 15 septembre 1870, neuf heures du soir.

L'heure à laquelle il avait été écrit coïncidait avec l'heure où Macdonald avait reçu la visite d'une femme voilée, portant le grand deuil des filles et des veuves, et dans laquelle Robert avait cru reconnaître celle que madame Mason dans son billet, comme lui dans sa pensée, nommait simplement Edmée.

Jusqu'à la lecture de ce billet, un doute avait subsisté dans son esprit.

La femme qui, pour lui comme pour Macdonald sans doute, portait le nom d'Edmée, n'était venue, il le savait, qu'une seule fois, dans sa vie, à Paris, où elle n'était restée que quelques jours, il y avait environ douze ans.

Depuis, elle n'avait, à aucun prix, consenti à y revenir.

Elle n'y venait même pas pour y accompagner sa fille Nadine, qu'elle confiait toujours à madame Mason.

Confinée dans son château des Abeilles, elle ne s'en éloignait pour aucun motif et sous aucun prétexte.

Avant d'avoir reçu le billet de madame Mason, il se demandait comment il se faisait que son Edmée se trouvât à Paris ; il se demandait si c'était bien elle qu'il avait vue entrant chez Macdonald.

Il se plaisait encore à croire qu'il avait pu être dupe d'une illusion.

Mais, d'après ce que lui écrivait madame Mason, il avait maintenant la certitude qu'en effet son Edmée était à Paris depuis le matin.

Il resta donc convaincu que c'était bien elle que Macdonald avait reçue dans la soirée.

Sa pensée, toutefois, fut distraite de la douloureuse confirmation de ses tristes soupçons, par la phrase du billet de madame Mason qui concernait Nadine.

Il resta longtemps immobile, les yeux fixés sur cette phrase, qui semblait l'absorber.

Il était comme abîmé dans une vague et profonde rêverie.

Évidemment le nom de Nadine produisait plus d'effet et exerçait plus d'influence sur lui que le souvenir même de son Edmée.

Le lendemain, après avoir achevé sa nuit et commencé sa matinée dans une agitation qui ressemblait beaucoup au délire que donne la fièvre, il courut, vers onze heures, à l'hôtel que madame Mason habitait dans les environs de la place de l'Étoile.

Il espérait l'y trouver encore, y trouver Edmée, surtout y trouver Nadine. Mais toutes les trois étaient parties, de grand matin, par le chemin de fer de Lyon pour le Dauphiné.

Le concierge était seul resté avec sa femme, promettant de garder fidèlement l'hôtel jusqu'à la fin de la guerre.

Robert n'osa pas questionner ces braves gens pour savoir où et comment Edmée avait passé sa soirée de la veille.

Toutes les nouvelles qui arrivaient du dehors sur la marche des armées allemandes, étaient désespérantes.

La population parisienne tout entière était livrée aux préoccupations les plus vives, aux excitations les plus diverses.

De ces excitations et de ces préoccupations, il se dégageait généralement un profond sentiment de patriotisme, un héroïque élan d'enthousiasme.

On savait que Paris allait être assiégé et bloqué par l'ennemi. Mais on ne songeait ni aux privations du siège, ni aux ennuis de l'investissement. On songeait moins encore aux périls de la lutte. On ne pensait qu'aux devoirs de la résistance.

Robert est certainement le seul Parisien qui ait passé cette journée dans une anxiété complètement étrangère aux suites déjà connues et aux éventualités trop prévues d'une guerre dont le début malheureux faisait pressentir le douloureux dénoûment.

Il ne pensait ni à la patrie en deuil, ni à l'énigme de l'avenir.

Toutes ses préoccupations étaient pour le manuscrit qui devait lui dire la vérité sur la naissance de Nadine.

Il se demanda ce qu'il pourrait bien faire pour tromper son impatience, sans être distrait de ses souvenirs, où les deux noms de Nadine et d'Edmée s'entrecroisaient avec une persistance qui était plus forte que sa volonté.

Toute conversation lui aurait paru fatigante.

Il ne songea à aller voir personne, et Macdonald moins que tout autre. Il ne voulait, ni être amené à lui adresser des questions, ni être contraint d'écouter ses confidences sur l'emploi de sa soirée de la veille.

La curiosité est l'une des plus fortes passions du Parisien.

Tout ce qui est, à un degré et sous une forme quelconques, un spectacle, a pour lui un attrait irrésistible.

Pendant les premiers jours du siège, le pont du chemin de fer de Ceinture, jeté sur la Seine, au Point-du-Jour, était devenu un observatoire où l'on allait, comme au parterre d'un théâtre, assister aux représentations que donnaient les batteries allemandes, disposées sur les bords du fleuve, de Boulogne à Meudon.

Il y avait là, du matin au soir, autant de curieuses que de curieux, et personne ne s'inquiétait des obus que lançaient les canons de l'ennemi.

Ces obus auraient pu pourtant atteindre, en ricochant, les spectateurs et les spectatrices, aussi bien que les vaillants acteurs des premières scènes de la sombre tragédie du siège.

Le 16 septembre, on n'en était encore qu'aux préparatifs de la défense.

C'était déjà un spectacle que l'on allait voir, avec une sorte de curiosité anxieuse, surtout sur les points où les travaux du génie militaire avaient le plus d'importance.

Robert s'arrêta enfin à l'idée de faire le tour de Paris, en prenant le chemin de fer de ceinture, qui ne devait qu'un peu plus tard interrompre son service.

Il le fit deux fois, entre son déjeuner et son dîner, s'arrêtant à certaines stations, comme s'il avait voulu se faire une idée exacte de l'état des travaux de la défense.

En réalité, il tenait à être seul jusqu'au soir. Il voulait éviter toute conversation qui l'aurait distrait de sa seule attente et de son unique pensée.

Lorsque, sur les neuf heures, il entra dans son cabinet de travail, il n'aurait certainement pas pu dire ce qu'il avait vu.

Le manuscrit annoncé venait d'être placé sur son bureau. Il l'ouvrit fiévreusement et, sans changer de place, il le parcourut, de la première à la dernière ligne, avec une agitation croissante.

Cette lecture dura juste douze heures.

Il voulut partir le soir même pour le Dauphiné.

Après avoir employé sa journée à prendre ses dispositions pour une longue absence, il se rendit à la gare du chemin de fer de Lyon. Il était coupé. Il n'y avait plus de train.

Il courut successivement à toutes les autres gares. Partout il arriva trop tard. Il était prisonnier dans Paris.

Condamné, par les lenteurs du siège, à une longue attente, Robert relut vingt fois, dans la solitude de son hôtel du boulevard Péreire, le manuscrit que madame Mason lui avait adressé.

Il s'y retrouvait lui-même, tel qu'il avait été, pendant plusieurs mois d'un bonheur immense et mystérieux qui lui avait fait tout oublier, et il y découvrait, comme aux rayons, lumineux d'une clarté subite, le mot d'énigmes qu'il s'était longtemps efforcé de déchiffrer, sans réussir à les deviner.

Madame Mason connaissait la vie de Robert aussi bien que la vie d'Edmée. Elle avait été successivement la confidente de l'un et la confidente de l'autre.

Elle avait donc pu mêler, dans son récit, leurs deux existences, tantôt confondues, tantôt séparées. C'était leur histoire complète à l'un et à l'autre jusqu'au 15 septembre 1870. Voici cette histoire, telle que leur vieille amie l'avait écrite.

I

LA FILLE DU BANDIT

Le 1^{er} juillet de l'année 1840, un touriste qui paraissait à peine avoir dix-huit ans, entrait pédestrement, à la fin de la journée, dans le village de la Rochette.

Il était légèrement et simplement vêtu, et n'avait pour tout bagage qu'une petite valise en cuir noir, qu'il portait en bandoulière. Mais ses pieds et ses mains de race annonçaient qu'il appartenait aux classes élevées, aux régions oisives de la société.

Le village de la Rochette occupe l'extrémité d'un riche bassin, au confluent de deux petites rivières, le Gelon et le Jourdon.

Il est situé sur la route de terre qui aboutit, d'un côté, à Aiguebelle, ville de la Savoie, et, de l'autre côté, à Allevard, ville du Dauphiné.

En 1840, il était voisin de la frontière de convention qui séparait alors le royaume de Piémont et le royaume de France.

Sans questionner personne, notre touriste gravit le rocher qui domine le village de la Rochette.

Au sommet de ce rocher est une vaste plate-forme où l'on remarque les derniers vestiges d'un ancien château-fort, demeure féodale des seigneurs de la contrée, que Louis XIII fit raser pendant que l'armée française occupait militairement une partie de la Savoie.

La vue que l'on a de cette plate-forme est d'une merveilleuse beauté. Elle embrasse un immense paysage aux aspects changeants et pittoresques.

De quelque côté que l'on s'oriente, on aperçoit un assemblage aussi splendide que varié de rochers dont la cime se perd dans les nuages ; de montagnes couronnées de forêts ; de pics élevés éternellement chargés, de neige ; de ravins profonds creusés par des torrents où l'onde, écumeuse et bondissante, court plutôt qu'elle ne coule, et de riantes collines superposées les unes aux autres, comme des rangées de gradins disposés en amphithéâtre, magnifique bordure de la riche vallée du Gresivaudan, où croissent sur le même sol le chanvre, le froment, le maïs et le mûrier, où du

tapis vert des prairies, mêlée aux arbres fruitiers, la vigne grimpe le long des échalias, avec ses grappes abondantes :

Après s'être arrêté quelques instants sur l'Isère, qui traverse, anime et fertilise cette luxuriante vallée, le regard va se perdre sur le hameau de Sainte-Hélène, nid de verdure assis au bord d'un lac charmant et au pied d'un délicieux mamelon.

Au milieu du lac s'élève un ravissant petit îlot couvert de sapins.

Un vaste château moderne couronne le haut du mamelon.

Le 1^{er} juillet 1840, il avait régné dans toute la Savoie et tout le Dauphiné, une chaleur tropicale.

Le thermomètre avait marqué quarante degrés centigrades.

Aucun nuage n'avait tempéré l'ardeur des rayons brûlants du soleil.

Aucun vent n'avait rafraîchi l'atmosphère, qu'il inondait et qu'il embrasait de ses jets de flamme.

Tout voyageur qui avait, ce jour-là, par goût ou par nécessité, parcouru à pied l'une des routes poudreuses de la Savoie ou du Dauphiné, avait dû souffrir horriblement de cette température sénégalienne.

Tel avait été le sort du jeune touriste qui arpentait alors la plate-forme du château démantelé de la Rochette.

Aussi respirait-il avec bonheur l'air pur et rafraîchissant qui, à ce moment-là, commençait à circuler sur cette plate-forme.

Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir vécu, plusieurs heures, dans une sorte de fournaise, il s'oublîât et s'attardât à humer délicieusement, à pleins poumons, cette bienfaisante brise du soir qui venait enfin caresser son visage, sur la hauteur d'où il pouvait en même temps admirer de si merveilleux et de si splendides paysages.

Déjà, les dernières clartés du jour s'éteignaient dans les premières lueurs du crépuscule. et il ne songeait pas encore à la retraite.

Il se plaisait dans la contemplation du spectacle pittoresque et grandiose qu'il avait sous les yeux. Doué d'une nature poétique et d'un esprit romanesque, il rêvait de relever le château des anciens seigneurs de la Rochette et d'en faire sa résidence de prédilection.

On aurait pu l'entendre murmurer tout bas, se parlant à lui-même :
« Comme on serait heureux ici près d'une femme aimée ! »

Ce fut seulement lorsque l'ombre grandissante ne lui permit plus de rien distinguer autour de lui qu'il songea à redescendre vers le village.

Il se rendait à Allevard.

Il demanda sa route à un enfant de dix ans, qui la lui indiqua mal ou qu'il écouta distraitemment, si bien qu'il ne tarda pas à s'égarer dans ces régions alpestres, où, même le jour, il est prudent d'être accompagné d'un guide.

C'est une perpétuelle succession et un perpétuel croisement de sentiers et de gorges, de ponts et de torrents, de rochers et de clairières, de bois et de vallons, de rivières et de coteaux, et partout de vastes solitudes, des silences profonds ; partout de longs espaces sans habitation ; nulle indication ; rien, enfin, pour remettre dans son chemin le voyageur qui s'en est écarté, et tout pour lui donner à chaque pas des doutes renaissants sur la route qu'il doit prendre.

Le jeune touriste, que nous avons vu quitter, vers neuf heures du soir, le village de la Rochette pour se rendre à Allevard, était arrivé à l'entrée d'une vaste échancrure que des éboulements successifs avaient faite dans une masse énorme de rochers.

Il comprenait enfin qu'il s'était égaré.

Il regarda sa montre. Elle marquait onze heures.

Il entendait près de lui, sans découvrir aucun torrent, un bruit de cascade, qui indiquait qu'à l'extrémité de l'espèce de gorge qu'il avait à sa gauche, un courant d'eau, comme très-souvent en en rencontre dans la contrée, s'était frayé un passage, sur la hauteur, à travers les arbres, et que ce courant d'eau, glissant le long d'une roche perpendiculaire où il s'était creusé un lit, retombait dans une sorte de gouffre pour aller ensuite se perdre sous terre.

Un vague effroi le saisit. Il aurait voulu rebrousser chemin. Mais il ne pouvait pas plus s'orienter pour retourner au village de la Rochette que pour continuer sa route dans la direction d'Allevard.

Il prit le parti de s'asseoir sur un tronc d'arbre que le hasard avait placé au bord du sentier où il se trouvait, et il se mit à regarder le ciel, qui était splendidement étoilé.

S'il eût jeté les yeux au fond de la gorge qu'il avait alors en face de lui, il eût sans doute aperçu, aux clartés vacillantes de la lune, à deux pas du gouffre où se perdait le courant d'eau qui tombait du haut des rochers, et, à sa gauche, une misérable mesure, depuis longtemps abandonnée par son ancien propriétaire.

Cette mesure était adossée à un quartier de roc détaché de la masse.

Sur le seuil, deux êtres humains étaient assis, un homme déjà âgé et une toute jeune fille.

Le vieillard portait sur lui la livrée de la pauvreté. Il était vêtu de haillons, et pourtant il y avait dans sa mise cette prétention vaniteuse qui indique un déclassé de la pire espèce, un de ces déclassés que la débauche et l'oisiveté ont poussés au vagabondage et que le vagabondage a menés au dernier degré de la misère et au premier degré du crime.

Le vieillard avait, du reste, sur sa figure d'un cynisme repoussant, tous les stigmates du vice. Le teint était flétri. Le regard était fauve. Le sourire était haineux.

La jeune fille paraissait à peine âgée de quinze ans.

Malgré la rudesse des travaux auxquels elle devait être assujettie, il y avait en elle comme une sorte de distinction innée. Ses formes étaient, d'ailleurs, d'une pureté et d'une délicatesse qu'on ne rencontre guère dans les montagnes, surtout dans cette classe de la société.

Les cheveux blonds, soyeux et abondants, se séparaient en boucles négligées autour d'un front élevé, où brillait le signe d'une précoce intelligence.

Les traits étaient irréprochables. Mais la physionomie était empreinte d'une expression de tristesse si navrante qu'on ne pouvait regarder cette jeune fille sans être ému d'une pitié instinctive pour ses secrètes souffrances.

Lorsqu'elle était muette et immobile, ses beaux yeux bleus avaient un regard vague qui faisait mal. On aurait pu croire alors que ce corps charmant était privé de vie, que la pensée était absente de cette tête adorable.

Mais dès qu'elle parlait ou souriait, son regard s'illuminait, ses lèvres et ses joues se coloraient et l'on comprenait que cet apparent mutisme était le masque d'une nature ardente et passionnée ; on sentait que dans cette poitrine battait un cœur tendre et dévoué ; on sentait que sous cette enveloppe ravissante, il y avait une âme aux aspirations élevées et vaillantes.

— Malheur ! s'écria le vieillard. Je suis ce soir pauvre comme Job. Tu m'as volé, ma fille.

— Je ne t'ai pas volé, père, répondit la jeune fille, et pourtant, si je n'avais pas eu peur d'être battue, je l'aurais fait peut-être ;

— Et pourquoi m'aurais-tu volé ?

— Mais pour acheter du pain.

— Rien que pour cela ?

— Oui, rien que pour cela.

La jeune fille fit une pause, puis elle reprit :

— Dis donc, père, pourquoi ne veux-tu pas que j'aille travailler aux champs pour le compte d'un fermier ? Au moins, je gagnerais de l'argent.

Cette question déplaisait évidemment au vieillard. Elle amena sur ses lèvres un hideux sourire.

— Enfant, répliqua-t-il, tu es folle. Te laisser aller chez les autres ! Tu serais vite perdue pour moi. Que deviendrais-je plus tard, si je ne t'avais pas ?

Non, non, tu ne travailleras pas aux champs. Tu as maintenant quinze ans, et tu es trop jolie pour ne pas gagner bientôt beaucoup plus d'argent d'une autre manière.

La jeune fille ne parut pas comprendre.

Elle se contenta de répéter, presque machinalement, comme si sa pensée se fût tout à coup endormie : « Je voudrais bien travailler. »

Les derniers accents de sa voix se perdaient déjà dans le bruit de l'onde tombant du haut des rochers dans le fond du gouffre, lorsque le jeune touriste, que nous avons laissé assis sur un tronc d'arbre, au bord du sentier et en face de la gorge, en contemplation devant les étoiles, abaissant enfin son regard vers la terre et le plongeant dans l'ombre, devant lui, crut apercevoir indistinctement, à quelque distance, deux formes humaines.

Il se leva rapidement, marcha de leur côté, et reconnut avec joie qu'il ne s'était pas trompé.

— Je vous donne vingt francs, dit-il avec un empressement irréfléchi, en s'adressant au vieillard, si vous voulez me conduire à Alleverd à l'instant même.

— Miséricorde ! vingt francs pour un si léger service ! répliqua brusquement le vieillard, dont la figure sinistre s'éclaira soudain d'une joie farouche. Vous êtes donc bien riche, jeune homme ?

— Est-ce que vous refuseriez ?

— Vraiment, non. Je n'aurais garde de perdre une aussi bonne aubaine.

J'ai déjà beaucoup marché dans la journée et je suis harassé de fatigue. Mais c'est égal. La pensée que je pourrai acheter une robe neuve à ma pauvre Edmée, que voici, me donnera de la force et du courage.

Aussi vrai, d'ailleurs, que je m'appelle Zorigues, vous ne pouviez mieux vous adresser.

Je vous conduirai à Allevard en moins d'une heure par un chemin de traverse qui abrégera la distance.

En prononçant ces dernières phrases, d'une voix mielleuse et d'un air hypocrite, Zorigues avait montré de la main Edmée au jeune voyageur, et c'est alors seulement que celui-ci avait jeté à la dérobée un regard distrait sur la jeune fille.

Edmée, de son côté, fixa sur lui ses grands yeux bleus, plus doux que des yeux de gazelle, et sa physionomie prit tout aussitôt une expression de terreur et de pitié qu'il ne remarqua même pas, tant il était préoccupé exclusivement de l'idée d'arriver à Allevard le plus vite possible.

— Si je suis à Allevard avant minuit, je vous donnerai deux louis d'or au lieu d'un, reprit le jeune inconnu ; et il insista pour que son guide se mît immédiatement en devoir de tenir sa promesse.

— Deux louis d'or ! murmura tout bas Zorigues à l'oreille d'Edmée qu'il entraîna à quelques pas plus loin, comme s'il avait eu des instructions à lui donner pour le temps de son absence.

Dis donc, ma fille, ce jeune homme doit avoir sur lui une forte somme.

Avec cette somme nous serions riches.

Retiens-le jusqu'à ce que je revienne.

Je vais là-haut chercher mon couteau de chasse, et je redescends dans cinq minutes.

— Père, tu ne feras pas de mal à ce jeune homme ?

— Ma fille, souvent nous mourons de faim.

— Moi, oui ; mais toi, jamais.

— C'est vrai. Malheureusement, si je bois trop un jour, le lendemain il faut que je laisse mon gosier à sec.

Du reste, rassure-toi. Je ne veux aucun mal à ce jeune homme, qui va me payer grassement le petit service qu'il me demande.

Crois-tu que je voudrais m'exposer à mettre mon cou dans la lunette de la guillotine ?

Je plaisantais.

Si je vais chercher mon couteau de chasse, c'est pour défendre ton protégé, en cas de mauvaise rencontre sur la route.

— Je te crois, père.

Zorigues, revenant alors vers son hôte improvisé que ce mystérieux dialogue commençait à étonner et à inquiéter :

— Je suis à vous à l’instant, lui dit-il, et il disparut dans la mesure qui lui servait d’habitation.

Dès qu’Edmée pensa que son père ne pouvait plus ni la voir, ni l’entendre, elle courut vers le jeune voyageur, et lui prenant la main par un mouvement fiévreux et convulsif :

— Venez, lui dit-elle, venez vite, et elle l’entraîna malgré lui.

II

A TRAVERS CHAMPS

L'inconnu, qui venait de la Rochette et qui allait à Allevard, en touriste, s'était machinalement laissé conduire par la jeune fille étrange, cachée dans cette gorge et sur laquelle son attention avait été si singulièrement appelée.

Il pressentait que la conduite inexplicable de cette jeune fille avait un motif grave ; il devinait que c'était dans son intérêt qu'elle agissait ainsi.

Il ne lui fit aucune résistance, et disparut avec elle dans une vaste excavation dont l'entrée invisible était dissimulée par d'épaisses broussailles, qu'elle avait écartées, en se piquant les doigts.

Il allait parler. Elle lui mit la main sur la bouche pour lui imposer silence. C'était prudent.

— Où est-il ? où est-il ? Se serait-il enfui ? s'écriait avec rage Zorigues, que l'on entendait distinctement courir de la gorge au sentier, et du sentier à la gorge, entremêlant ses exclamations de fureur des blasphèmes les plus impies.

Tonnerre de Dieu ! dit-il enfin, il m'échappe.

Il faut que ma fille l'ait averti de mon dessein, il faut qu'elle lui ait dit que je voulais le voler et que, pour le voler, j'allais le tuer.

La misérable !

Elle paiera pour lui. Je vais la battre jusqu'au sang. Elle a peur des coups. Cette leçon lui servira. Une autre fois elle se taira.

Mais jamais je ne retrouverai une occasion pareille ; et en disant ces derniers mots, il se mit à vociférer de toutes ses forces et à pousser des lamentations qui ressemblaient à des hurlements de bête fauve.

Edmée tremblait de tous ses membres. Elle se serrait contre son jeune compagnon, comme si elle avait voulu chercher dans ses bras un refuge contre la vengeance de son père.

Elle entendit bientôt, de sa retraite, le bruit des pas de Zorigues s'éloigner dans la direction de leur pauvre demeure.

Mais il ne tarda pas à revenir, courant vers le sentier et s'écriant d'une voix furieuse et désespérée.

— Partie, partie, elle aussi !

L'infâme l'a enlevée, je suis ruiné.

Pendant que Zorigues vociférait ses imprécations et ses menaces, une nouvelle inquiétude s'emparait d'Edmée.

Son père s'arrêta quelques secondes en face de l'entrée de la cachette où elle avait emmené le jeune voyageur qu'elle voulait sauver.

Elle craignit un moment qu'il ne connût cette cachette aussi bien qu'elle, et qu'il n'eût l'idée d'y pénétrer.

Mais bientôt elle fut rassurée. Il s'éloigna de nouveau dans la direction de la mesure où il avait établi son domicile.

— A qui en avez-vous, père Zorigues ? dit tout à coup un nouveau personnage dont l'arrivée subite ne fit que redoubler la fureur du père d'Edmée.

Pourquoi brandissez-vous ainsi votre couteau de chasse ?

— Ah ! c'est vous, père Humbert, vous me voyez exaspéré et désolé. Un inconnu vient d'enlever ma fille.

— Combien ce rapt vous a-t-il rapporté ?

— Rien, pas même une méchante bouteille de vin. C'est bien là ce qui me désespère.

— C'est drôle, tout de même.

Ce matin je vous offre mille francs, si vous voulez me livrer Edmée pendant quelques semaines.

Quoi ! c'est une fantaisie de contrebandier.

Je gagne assez d'argent pour me la payer.

Vous me demandez le double.

J'hésite. Nous nous quittons sans rien conclure, et ce soir on vous la prend pour rien.

Tout de même c'est drôle !

— La petite vous plaît toujours ?

— Plus que jamais.

— Vous voulez encore me l'acheter ?

— Oui, si vous voulez enfin me la vendre.

— Vous ne diminuez rien sur la somme ?

— Maintenant je la double.

— Eh bien ! au lieu de perdre notre temps à bavarder, courons après le ravisseur, courons après Edmée.

Il allait à Allevard. Deux routes seulement peuvent y conduire de cette gorge.

Je prendrai l'une, vous prendrez l'autre.

Si c'est vous qui avez la chance de rattraper. Edmée, vous tuerez son amant et vous lui prendrez la valise en cuir noir qu'il porte avec lui.

La valise sera pour moi, le cadavre pour les corbeaux et Edmée pour vous.

A cette condition, je ne vous la vends plus, je vous la donne.

Est-ce dit, père Humbert ?

— C'est dit, père Zorigues.

Mais, fasse Dieu que ce soit vous qui ayez la chance de trouver le gibier. J'aime peu jouer du couteau.

— Aussi je choisis le chemin de traverse.

J'ai quelque idée que c'est celui-là qu'Edmée aura fait prendre à son protégé.

— Vous dites ?...

— Avec vous je serai franc.

Je voulais tuer et voler cet étranger qui m'offrait quarante francs pour lui servir de guide pendant une heure.

Elle le savait, elle a voulu le sauver.

C'est pour cette belle œuvre qu'elle s'est enfuie avec lui.

— Voilà qui m'en rend encore plus amoureux.

J'aime ces natures frêles d'apparence, vaillantes en réalité.

— Prenez par là. Moi je prends par ici.

— Vous oubliez le sentier tracé à travers la vallée du Bens, et qui mène en biais des ruines du château d'Arvillard au hameau de Sainte-Hélène, sur la rive gauche de l'Isère.

Ce sentier passe près de cette gorge. Edmée a pu le faire prendre à son ravisseur.

— Regardez.

Il faut, pour l'atteindre, du point où nous sommes, descendre par ce rocher à pic ou sauter de vingt pieds de haut.

L'un et l'autre sont incapables d'avoir fait ce saut dangereux ou entrepris cette descente impraticable.

C'est sur l'une des deux routes d'Allevard qu'il faut les chercher.

Hâtons-nous, si nous voulons regagner l'avance que ma fille et son amant ont sur nous.

Nous nous retrouverons dans cette gorge dans deux heures.

Le premier arrivé attendra l'autre.

A propos, voulez-vous un couteau de chasse ? J'en ai deux.

— Merci. J'ai mon couteau de contrebandier.

Je n'aimerais pas avoir à m'en servir. Mais on ne sait pas quelle rencontre on peut faire.

Il faut toujours prendre ses précautions.

Sur ces mots, le bandit Zorigues et le contrebandier Humbert se séparèrent.

Edmée leur donna le temps de s'éloigner.

Lorsqu'elle fut certaine que tout danger était momentanément évité :

— Cette excavation, dit-elle à Robert, aboutit, en contre-bas, au sentier dont parlait Humbert, et qui conduit d'Arvillard à Sainte-Hélène.

C'est cette direction qu'il nous faut prendre, puisque ce n'est pas de ce côté-là que mon père songe à diriger ses recherches.

Si je vous ramenait à la Rochette, vous seriez sauvé sans doute, puisque vous y seriez arrivé avant que mon père, qui ne vous rencontrera pas sur la route d'Allevard pût penser à vous rejoindre du côté opposé.

Mais moi, je serais perdue.

S'il m'y retrouvait demain, il aurait le droit de m'emmener avec lui.

— Vous ne voulez plus, mon enfant, retourner dans sa maison ?

— Vous savez quelle vie m'y attend. J'aimerais mieux aller me jeter dans l'Isère.

— Pauvre petite !

Vous avez été mon bon ange. Je veux vous servir de frère. Soyez mon guide jusqu'à Sainte-Hélène.

Arrivé là, j'aviserais au meilleur moyen d'acquitter ma dette. Vous m'avez sauvé la vie. Je vous dois aide et protection.

Il y a dans ce hameau, une bonne femme qui a été ma nourrice. Elle m'est toute dévouée ; c'est à elle que je vous confierai.

— Vous êtes donc du Dauphiné ?

— Mon père habite, pendant l'été, aux environs de Grenoble.

— Vous vous appelez ?...

— Robert...

— C'est un joli nom. Je le répéterai souvent en cueillant et en effeuillant des marguerites dans la prairie.

Mais partons.

— Vous allez me guider.

— Robert, donnez-moi votre main, et suivez-moi.

— Oui, chère Edmée.

La main d'Edmée tremblait et brûlait dans la main de Robert, comme si elle eût été agitée par une fièvre ardente et une émotion profonde.

Le langage, les manières, l'attitude d'Edmée, tout indiquait une enfant de la nature, ignorante des usages et des convenances du monde, livrée à ses propres instincts, à ses seules inspirations, n'ayant nulle idée des pudiques réserves de convention sociale de la femme, et s'abandonnant à ses impressions, sans la moindre dissimulation, comme si c'était une chose naturelle et simple que de toujours laisser voir tout ce qu'on pense et tout ce qu'on éprouve.

Robert comprit vite qu'ayant grandi au milieu de rochers abruptes et de sauvages forêts, dans le silence et la solitude, à côté d'un père sans foi ni loi, Edmée ressemblait à une fleur sans culture qui ne tient que du ciel et de Dieu sa beauté et son parfum.

Le trajet que Robert et Edmée avaient à faire, pour sortir de l'excavation qui leur avait servi de refuge, du côté opposé à celui de l'entrée par laquelle tous deux y avaient pénétré, était difficile à parcourir.

Il fallait, à chaque instant, changer de direction. Souvent il fallait se baisser, souvent aussi le passage était si étroit qu'une seule personne à la fois pouvait le franchir.

Ce trajet se fit donc sans qu'une seule parole fut prononcée, ni par Robert, ni par Edmée qui le guidait toujours par la main, familiarisée qu'elle était avec tous les accidents de ce chemin secret, creusé dans les flancs du rocher par le travail du temps.

Lorsque tous deux se virent à ciel ouvert, au-delà et au-dessous de la route qui va de la Rochette à Allevard et par laquelle le bandit Zorigues et le contrebandier Humbert devaient revenir à l'entrée de la gorge où il était convenu qu'ils se retrouveraient plus tard, il leur sembla que leur poitrine oppressée commençait à respirer à l'aise.

C'était le salut, c'était la liberté, par une nuit splendide, sous le ciel bleu, aux douces clartés de la lune, au reflet doré des étoiles, dans une riche contrée.

Robert regarda de nouveau sa montre. Elle marquait une heure du matin.

Edmée marcha vite d'abord, afin d'éloigner le plus possible Robert de la gorge où Humbert et Zorigues devaient se retrouver.

Mais bientôt elle ralentit sa marche, et se mit à babiller comme un oiseau échappé de sa cage, qui gazouille sur la branche où il s'est réfugié.

Robert écoutait avec ravissement sa jeune compagne qui lui plaisait et qui le charmait par l'originalité native de son langage, l'étrangeté de ses idées, son sentiment instinctif du beau et du bien, sa familiarité enfantine.

Il était fatigué. Il prit un pas de promenade.

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'Edmée était d'une ignorance absolue en toute chose.

Elle ne savait ni lire, ni écrire, et jamais son père ne lui avait parlé ni de Dieu, ni de religion.

Heureusement, par une grâce particulière du ciel, tous ses instincts étaient bons.

Son cœur et son âme ressemblaient à ces terrains incultes, quoique d'une excellente qualité, qui ne produisent rien, parce qu'on n'y sème rien, et où il suffirait de jeter du grain pour y récolter une abondante moisson.

— Est-ce que tu as encore ta mère ? dit tout à coup Edmée à Robert.

— Non, Edmée, répondit Robert dont le visage devint triste, je n'ai plus ma mère. J'avais quinze ans, lorsque je l'ai perdue. J'ai beaucoup pleuré, beaucoup prié. Puis on m'a envoyé au lycée où j'ai achevé mes études.

— Ce doit être bien doux d'avoir sa mère ? La mienne est morte, lorsque j'avais six ans à peine.

Nous habitions alors sur une montagne où il y avait des mines, une maison presque belle.

Mon père dirigeait, comme contre-maître, sur ce point éloigné d'Allevard où se trouve la fonderie, l'extraction du minerai.

Mais il était souvent ivre. On ne le gardait, dans les derniers temps, que par considération pour ma mère.

Dès que Dieu eût rappelé à lui ma pauvre mère, qui pleurait souvent en me couvrant de baisers et de caresses, on le renvoya.

C'est alors qu'il se réfugia dans la mesure que nous habitions ensemble au fond de la gorge où tu m'as rencontrée.

Là, disait-il, nous serons tranquilles.

C'était loin d'Allevard où jamais il n'avait eu l'idée de m'amener avec lui, lorsqu'il s'y rendait pour voir le directeur des hauts fourneaux.

Il n'avait dans le bourg, prétendait-il, que des ennemis, et il ne désirait pas que ses anciens camarades des mines eussent la fantaisie de venir le voir.

La vérité est que sa vanité souffrait vis-à-vis de ces anciens camarades, dont il redoutait les conseils et même les reproches.

Il voulait vivre à sa guise.

— Quelles étaient ses occupations ?

— Il n'en avait point. Il me faisait mendier, et allait boire au cabaret avec l'argent qu'on me donnait par pitié.

Puis, changeant tout à coup de sujet de conversation :

— Pourquoi vas-tu à Allevard ? demanda-telle.

— J'y vais pour...

Robert s'arrêta tout court.

Il venait seulement de s'apercevoir qu'Edmée le tutoyait et qu'il tutoyait Edmée, depuis plus d'une heure.

Comment cela était-il arrivé ? Il ne pouvait s'en rendre compte.

Étonné de se sentir troublé, à la question qui venait de lui être adressée, sans qu'il eût pu dire pourquoi cette question l'embarrassait, il prit le parti de suspendre sa phrase et de garder le silence.

III

L'ÎLOT DES SAPINS

Après la question embarrassante qu'Edmée avait adressée à Robert sur le motif qui le conduisait à Allevard, et à laquelle il n'avait pas osé répondre franchement, quelques minutes s'écoulèrent.

Edmée continuait, sans rien dire, à marcher dans la direction du hameau de Sainte-Hélène.

Tout à coup, elle rompit la première le silence, et revenant à son idée :

— Tu vas peut-être, dit-elle, prendre les eaux d'Allevard ?

Dans cette saison, beaucoup de baigneurs et de baigneuses, se rendent à Allevard de Chambéry, de Grenoble et de Lyon.

— Justement, répondit Robert, heureux de donner cette explication toute naturelle de son intention de se rendre à Allevard.

Mais en même temps qu'il faisait cette réponse à Edmée, il s'accusait mentalement de lui avoir menti et se demandait par l'influence de quel sentiment il avait été amené à dissimuler la vérité à cette enfant.

Il ne devait pas du tout aller à Allevard pour y prendre les eaux.

Robert de Montboran était le fils d'un homme politique, très-aimé, très-populaire, très-estimé de ses concitoyens de Grenoble, qui l'envoyaient à la Chambre des députés, depuis un grand nombre d'années.

Sous la Restauration, le duc de Montboran avait été l'ami et l'allié de Casimir Périer, du général Foy, de Benjamin Constant, de Royer-Collard, de Jacques Laffitte.

Sous la monarchie de 1830, il était l'un des membres les plus actifs et les plus influents du groupe qui, de tout temps, avait voté sous la direction de M. Guizot.

Il était encore à Paris, où il possédait un luxueux et vaste hôtel, bien qu'à cette époque de l'année il habitât généralement le magnifique château de famille qu'il avait dans les environs de Grenoble, sur les bords de la Romanche.

On agitant alors, dans les hautes régions gouvernementales et parlementaires, la question d'Orient.

Adversaire déclaré de la politique de M. Thiers, le père de Robert avait voulu rester à Paris pour combattre cette politique auprès du roi, qui l'admettait souvent dans son intimité.

Robert était son fils puîné. C'était son Benjamin, son enfant gâté. Il lui passait toutes ses fantaisies et lui donnait tout l'argent qu'il fallait pour qu'elles pussent être rapidement, pleinement satisfaites.

Il était, du reste, l'un des plus riches propriétaires fonciers du Dauphiné et de la Touraine.

Robert avait voulu visiter la Suisse. C'était sa première excursion. Son père lui avait envoyé 20,000 francs pour faire ce voyage. Il lui restait plus de la moitié de cette somme.

Il avait rencontré, sur le bateau à vapeur que l'on prend pour visiter le lac de Genève, une veuve de quarante ans, qui passait l'été un peu partout, et qui partageait sa saison d'hiver entre Paris, sa patrie d'adoption, et Grenoble, sa patrie d'origine.

La saison d'hiver comprenait pour elle l'automne et le printemps.

Elle prétendait que l'almanach ment, lorsqu'il dit que l'année se divise en quatre parties de trois mois chacune.

Selon elle, il n'y en avait que deux : l'une qui en compte huit, et l'autre qui n'en a que quatre.

Cette veuve s'appelait madame Mason.

Riche, élégante, spirituelle, coquette, madame Mason, encore séduisante, était au fond femme de beaucoup de cœur, de beaucoup de bonté, très-sérieuse et très-réfléchie, sous l'apparence d'un caractère frivole et léger qu'elle se donnait à dessein pour avoir le droit de tout entendre et de tout dire, sans que cela tirât à conséquence, et afin de pouvoir prendre en riant les déclarations d'amour dont elle était assaillie.

Robert s'était subitement pris pour elle d'une passion violente. Elle avait écouté ses roucoulements d'écolier, ses soupirs d'enfant, sans y attacher de l'importance.

Mais elle n'avait pu se défendre de s'intéresser à ce jeune fils du duc de Montboran, qui annonçait un futur poète.

Il avait donc été convenu qu'il la retrouverait aux eaux d'Allevard, où elle devait se rendre, en quittant la Suisse. Robert se croyait épris pour toujours de madame Mason.

La veille encore, il se sentait tout prêt à lui consacrer sa vie.

C'est à elle qu'il pensait, lorsque, sur la plate-forme du château démantelé de la Rochette, il s'était écrié :

— Qu'on serait heureux de vivre ici près d'une femme aimée !

Maintenant il ne savait plus quel était le sentiment le plus fort de celui qui l'attirait vers madame Mason, ou de celui qui le retenait près d'Edmée.

Il chercha à changer de sujet de conversation. Il proposa à Edmée de la mettre dans un pensionnat de Grenoble.

Edmée se mit à sangloter.

— Qu'as-tu, mon enfant, et pourquoi ma proposition te fait-elle pleurer ? reprit Robert d'une voix caressante.

— Je ne sais pas, mon ami. Mais, il me semble que si je te quittais, je redeviendrais malheureuse, comme je l'étais là-bas dans cette gorge où tu m'as trouvée.

Emploie-moi à tout ce que tu voudras ; mais garde-moi près de toi.

— Est-ce de l'ingénuité et de l'ignorance, ou du calcul et de la corruption ? se demanda intérieurement Robert, à cette proposition étrange dans la bouche d'une fille de quinze ans, faite à un jeune homme de dix-huit ans, paraissant être riche.

Un silence suivit ce dialogue.

Edmée le rompit tout à coup pour adresser à Robert cette naïve question, qui témoignait de son innocence et de sa pureté :

— Ami, dis-moi donc pourquoi le contrebandier Humbert offrait mille francs à mon père pour m'avoir à son service pendant quelques semaines ?

C'est bien de l'argent pour si peu de temps et pour moi surtout qui ne pouvais guère lui être utile, puisque je ne sais rien faire.

Ravi et charmé de ce langage qui dissipait tous ses soupçons, Robert prit soudainement une résolution romanesque.

Il oublia madame Mason, et, apercevant aux faibles clartés de l'aube naissante les toits en chaume du hameau de Sainte-Hélène, sans répondre à la question embarrassante qui venait de lui être adressé : — Je vois, chère Edmée, dit-il, en montrant une habitation plus confortable que les chaumières voisines, la maisonnette qu'habite ma nourrice.

Tu vas te reposer chez elle.

Plus tard, tu sauras ce que je compte faire pour que nous ne nous quittions plus.

Edmée le remercia d'un regard plein de bonheur et de tendresse, et il frappa à une porte qui ne tarda pas à s'ouvrir.

Lorsque la porte de la maisonnette à laquelle Robert avait frappé s'ouvrit, Edmée vit apparaître sur le seuil une femme vêtue en paysanne, âgée d'environ cinquante ans, d'une figure sympathique, qui respirait la bonté et inspirait la confiance.

— Jésus ! Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt ; en apercevant Robert, c'est vous, mon jeune maître ! Mais comment vous trouvez-vous dans ce village, à une heure si matinale ?

Il n'est pas arrivé de malheur au moins ?

— Ma bonne Germaine, rassure-toi. C'est le hasard seul qui m'a conduit ici. Mais je ne suis pas seul.

— Ah ! c'est vrai. Je n'avais pas remarqué mademoiselle, dit-elle d'un ton moitié méprisant, moitié comique, toisant de haut en bas la pauvre Edmée qui, rouge et confuse, se tenait derrière Robert et baissait la tête.

— Je te confie cette jeune fille pour quelques heures. Je lui dois la vie.

— Ah ! c'est bien différent.

— Donne-lui une chambre et un lit. Après les fatigues et les émotions de cette nuit, elle doit avoir besoin de repos.

Plus tard je t'expliquerai tout. Figure-toi pour le moment que c'est ma soeur, et traite-la comme si j'étais son frère et qu'elle fût aussi ta fille.

Edmée rougit et pâlit tour à tour ; ces mots de frère et de sœur paraissaient lui faire éprouver une impression douloureuse, et elle disparut dans l'intérieur de la maisonnette avec Germaine, qui ne tarda pas à reparaitre.

— Il est à peine quatre heures du matin. Ne voulez-vous pas aussi vous reposer, mon cher Robert ?

— Ma bonne Germaine, je n'éprouve pas la moindre envie de dormir. Je suis plus agité que fatigué.

D'ailleurs, nous avons à causer d'affaires sérieuses.

Seulement, donne-moi de la bière, du pain et du fromage.

J'ai plus soif et plus faim que je n'ai sommeil.

Pendant son frugal repas, Robert mit Germaine au courant de son aventure de la nuit, et il lui peignit Edmée sous des couleurs si séduisantes, il lui en parla avec des expressions si touchantes, qu'il réussit à intéresser vivement sa nourrice au sort de cette pauvre jeune fille.

Elle la prit aussitôt en amitié.

D'ailleurs, il s'agissait d'une bonne œuvre, puisque c'eût été perdre Edmée que de l'obliger à retourner dans la mesure de la gorge, où elle se

serait vite trouvée placée entre le suicide et la prostitution, tandis qu'en lui offrant un asile où son père n'eût pas l'idée de la chercher, c'était la préserver du vice, l'arracher à la mort ; et puis il y allait aussi du salut de son âme.

Robert, en expliquant à Germaine ses projets pour Edmée, n'avait pas oublié de lui parler de l'ignorance où Zorigues avait laissé sa fille sur Dieu et la religion.

D'ailleurs, les intentions de Robert étaient pures.

Edmée lui avait sauvé la vie.

Il voulait payer la dette de reconnaissance qu'il avait contractée vis-à-vis d'elle, en lui donnant un maître, en contribuant à lui former l'esprit et le cœur, en lui ouvrant l'intelligence et en lui fournissant un moyen d'existence honnête.

Il désirait qu'elle fût en état de devenir institutrice.

Il n'y avait rien à dire à ce plan. Germaine consentit sans difficulté à s'y prêter.

Au centre de l'îlot des Sapins qui occupait le milieu du lac, d'où il surgissait comme un nid de verdure, il y avait une délicieuse villa, cachée dans des massifs d'arbres et de fleurs, ombreuse et embaumée, qui était toute meublée.

Cette villa, qui appartenait au propriétaire du splendide château des Abeilles, bâti sur la cîme du mamelon voisin, était à louer.

Il fut convenu que la location de cette villa serait immédiatement faite au nom de M. Robert Dartoy.

Germaine devait s'y installer, en qualité de femme de charge. Edmée passerait pour une orpheline dont elle avait connu le père et la mère et que la famille lui avait confiée.

Une cuisinière et un jardinier devaient compléter le personnel de l'habitation. Robert se passerait de valet de chambre et Edmée n'avait nul besoin d'une femme de chambre.

Robert voulait, dans les premiers temps, veiller lui-même à l'éducation d'Edmée, ce que Germaine, qui avait toujours vécu au village, admit sans réfléchir aux suites inévitables de cette intimité quotidienne entre un jeune homme de dix-huit ans, à l'esprit romanesque, aux tendances sentimentales et à l'imagination poétique, et une jeune fille de quinze ans élevée à suivre, sans contrainte, les inspirations de son cœur et les penchants de sa nature.

Le 2 juillet, dans la soirée, Robert, qui allait s'appeler Dartoy pour tout le hameau, pour le propriétaire de la villa que Germaine lui avait indiquée et pour Edmée elle-même, s'installait dans l'îlot des Sapins, au milieu du lac de Sainte-Hélène.

Germaine choisit une cuisinière et un jardinier, qu'elle connaissait de longue date.

La cuisinière s'appelait Jeanne ; le jardinier se nommait Lucien.

Ce fut également Germaine qui décida un vieux curé des environs à entreprendre l'instruction religieuse d'Edmée.

Une ancienne institutrice, retirée au hameau de Sainte-Hélène, accepta, pour un prix élevé, la mission fastidieuse d'apprendre à lire, à écrire, à calculer à une jeune fille de quinze ans qu'elle supposait intérieurement plus paresseuse qu'intelligente.

Le hasard enfin voulut qu'il y eût alors dans le voisinage une excellente maîtresse de chant et de piano qui voulut bien donner à la pupille de Germaine des leçons grassement payées de musique vocale et instrumentale.

On fit changer de costume à Edmée, et, dès le lendemain, elle commença son éducation, sous le contrôle de Robert, dont Germaine n'essaya même pas d'expliquer et de justifier la présence à la villa.

Dès les premières questions que les commères du hameau lui adressèrent sur ce sujet, elle comprit combien était fausse la situation d'Edmée et de Robert vis-à-vis du monde.

Mais il n'était plus temps de réfléchir.

Elle prit bravement son parti de ce qu'on pourrait dire et de ce qu'on pourrait penser.

Du reste elle avait foi dans la pureté des intentions de son jeune maître. Germaine avait raison.

Robert se promettait de ne voir qu'une sœur dans Edmée.

Pourtant il ne pouvait s'empêcher de se dire, en la regardant à la dérobée :

— Comme elle est jolie ! C'est vraiment une perle de grâce et de beauté.

Lorsque parfois il assistait aux leçons qu'elle prenait de l'ancienne institutrice qui s'était retirée à Sainte-Hélène, c'étaient de nouveaux enchantements, Il était fier et joyeux de la rapidité de ses progrès.

La vieille fille était obligée de convenir que son élève avait l'intelligence très-vive, et qu'elle apportait dans ses études une grande opiniâtreté et une

assiduité rare.

Edmée voulait surtout plaire à Robert. C'est ce qui la rendait si laborieuse.

Sous prétexte de reconnaissance, Edmée avait pour Robert de délicates prévenances, des attentions touchantes.

Elle devinait et prévenait ses désirs. Elle mettait ses manuscrits, ses livres, ses journaux en ordre.

Elle cherchait à l'égayer par son babil, lorsqu'il paraissait absorbé dans de tristes pensées.

S'il l'eût étudiée dans ses gestes, dans ses attitudes, lorsqu'il était avec elle, il lui eût été facile de s'apercevoir qu'elle l'aimait.

Robert, de son côté, se sentait chaque jour plus ému, plus troublé, près d'Edmée, plus agité, plus fiévreux loin d'elle.

— Est-ce que je l'aimerais ? se demanda-t-il enfin avec une sorte d'épouvante.

Ce serait gêner ma bonne action. Elle ne doit être pour moi qu'une sœur. Je veux rester son frère.

Puis il écrivit des vers pour se distraire d'Edmée, pour détourner sa pensée de cette jeune fille qui s'emparait malgré lui de son âme, qui remplissait son cœur et son imagination et dont il avait à chaque instant le nom sur les lèvres.

Il n'avait pas encore assisté à ses études de chant et de piano.

Un jour pourtant il voulut savoir quels progrès elle avait pu faire en musique. Il entra au moment où elle posait les doigts sur les touches d'ivoire.

— Quelles mains ravissantes elle a, pensa Robert, et comment ne les ai-je pas remarquées plus tôt.

La leçon était terminée. La maîtresse de chant et de piano se levait pour se retirer. Elle salua et sortit.

— Mon ami, dit Edmée, tu arrives trop tard.

J'aurais pourtant voulu chanter et jouer pour toi.

Mais seule je n'ose pas.

Je ne me sens pas encore assez savante pour affronter une aussi grosse épreuve devant le seul juge que je tiens à satisfaire.

Je voudrais tant que ma voix pût te séduire, que mon jeu pût te charmer.

Peut-être qu'alors tu me retiendrais plus souvent près de toi.

Je ne te vois presque plus qu'aux heures du repas, sans doute parce que notre bonne Germaine est admise à notre table, et qu'en n'y paraissant pas, tu craindrais de lui faire de la peine.

— J'ai peur de te détourner de tes études, en te gardant près de moi aux heures du travail.

— Je ne travaille jamais mieux, tu le sais, que lorsque je suis heureuse, et je ne sais heureuse que lorsque nous sommes ensemble, nous occupant, toi de poésie ou de musique, moi de grammaire ou de géographie.

C'est surtout ta présence qui me fait vaillante,

— Chère Edmée !

Et il lui prit les deux mains qu'il pressa délicieusement avec amour.

Il se sentait envahi par un flot irrésistible de tendresse, entraîné par un involontaire élan de passion, et il allait s'écrier :

— Je t'aime ! je t'aime !

Une réflexion subite vint arrêter ces mots sur ses lèvres.

Il se sauva comme un fou, laissant Edmée étonnée, inquiète et triste de son inexplicable conduite.

IV

RAYON DE SOLEIL

Robert luttait héroïquement contre l'amour naïf d'Edmée et contre sa propre tendresse.

Au moment où il allait oublier ses résolutions, où il allait presser Edmée contre son cœur, non plus en frère dévoué, mais en amant passionné, toute sa force de volonté lui était revenue.

— Non, s'était-il dit à lui-même, ce serait un crime. Elle ne peut devenir ma femme, elle ne doit pas être ma maîtresse.

Il ne faut pas qu'on puisse dire qu'après l'avoir arrachée au vice, je l'ai jetée dans la débauche.

Je lui dois la vie. Qu'elle me doive l'honneur.

Robert envoya le jardinier dire à Germaine que, voulant être seul jusqu'au lendemain, il désirait qu'on lui servît à dîner dans son cabinet de travail, qui était près du salon.

Le soir, il écrivit une romance où il peignait les agitations de son cœur.

Il la mit immédiatement en musique et la chanta à plusieurs reprises, en s'accompagnant d'un orgue de chambre qui lui servait pour ses compositions musicales.

Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre une voix délicieuse répéter avec un charme inexprimable, un goût et un sentiment exquis la romance qu'il venait d'improviser !

Il entra brusquement dans le salon et aperçut Edmée au piano.

— Comme tu es pâle, ami, et en prononçant ces mots d'une voix troublée, Edmée s'était levée toute tremblante.

Agité de mouvements convulsifs, Robert entraîna Edmée sur une causeuse.

— Edmée, dit Robert d'une voix nerveuse et saccadée, pourquoi n'es-tu pas, comme d'habitude, à cette heure de la soirée, auprès de Germaine ?

— Germaine avait la migraine. Elle s'est retirée de meilleure heure que de coutume.

J'étais toute triste, en pensant à la façon si brusque dont tu m'as quittée, dans la journée, triste aussi de ne pas t'avoir vu à l'heure du dîner, triste surtout en voyant comme tu es changé pour moi.

Je suis restée seule au salon afin de pouvoir pleurer librement, sans que Germaine vît mes larmes.

Je t'ai entendu chanter. J'ai écouté.

Qu'elle me plaît ta romance ! Il me semblait reconnaître le chant de mon cœur, la voix de mon âme !

Le regard d'Edmée était si caressant, son sourire était si suppliant que Robert fut touché de tout le mal qu'elle se donnait pour dissiper la mauvaise humeur qu'il avait témoignée, en entrant dans le salon, de l'y trouver.

Edmée reprenait courage en voyant le front de Robert s'éclairer d'un rayon de joie, son visage s'illuminer d'un éclair de tendresse.

— Elle me plaît tant, reprit-elle, que je me suis mise au piano, en la répétant, afin de m'assurer que j'avais su retenir l'air, les paroles et l'accompagnement.

Je vais la redire devant toi : le veux-tu ?

Et, sans attendre la réponse de Robert, elle courut au piano et se mit à chanter, de sa voix pure et fraîche, les vers que voici :

Dernière fleur d'une saison passée,
Entr'ouvre-toi ;
Dernier rayon d'une étoile éclipée,
Brille pour moi.

Dernier rameau d'espérance et de vie,
Ne sèche pas ;
Dernier oiseau de la couvée enfuie,
Reste ici bas

Dernier joyau d'un écrin qui se brise,
Sois mon trésor ;
Dernier parfum d'une mourante brise,
Demeure encor.

Comme un beau jour, à la fin de l'automne,
Réjouis l'œil ;
Taris mes pleurs, rattache ma couronne,
Sois mon orgueil.

— Est-ce bien cela ? ai-je réussi ? dit Edmée, en fermant le piano.

— Si bien réussi, chère Edmée, que je te crois déjà en état d'entrer dans une famille, comme institutrice de toutes petites filles, répondit Robert.

J'en connais une qui est riche, puissante, généreuse, honorée. Tu y seras respectée et aimée, comme tu mérites de l'être.

Tu y achèveras de te perfectionner dans tout ce que doit savoir une maîtresse d'institution de demoiselles.

Alors tu auras une existence indépendante. Tu pourras choisir un mari qui fera ton bonheur, et mon père, qui te doit la vie de son fils, t'aidera à former un établissement où tu trouveras la fortune et la considération.

Edmée était de ces natures douces, tendres, dévouées, qui meurent de désespoir, muettes et résignées, plutôt que de lutter contre la volonté de l'homme aimé, surtout quand cette volonté naît d'un sentiment juste du vrai.

Quoique bouleversée par cette ouverture inattendue, elle répondit d'une voix soumise :

— Mon ami, je ferai ce que tu voudras. Quand dois-je partir ?

— Germaine te conduira demain dans la famille dont je te parle.

— Oh ! je voudrais mourir cette nuit !

Edmée avait prononcé ces mots déchirants d'une voix navrante. Le chagrin, le désespoir l'avaient vaincue.

— Chère Edmée, reprit Robert qui faisait de violents efforts sur lui-même pour dissimuler sa passion, son trouble et sa douleur, chère Edmée, tu es trop belle pour que ton séjour près de moi ne fournisse pas des armes à la calomnie.

L'intérêt de ta réputation exige notre séparation.

Si tu restais plus longtemps dans cette villa, malgré la présence de Germaine, on dirait...

Robert n'acheva pas.

— Que tu m'aimes, n'est-ce pas ? et tu ne veux pas qu'on le croie, parce que tu rougis de moi qui ne suis que la fille d'un bandit.

Que je suis malheureuse !

Ses sanglots éclatèrent.

— Edmée ? Edmée !...

Et la voix de Robert était altérée.

Edmée se leva machinalement pour se diriger vers la porte.

Elle semblait obéir à un ressort mécanique.

— C'est donc demain ! dit-elle avec des larmes dans la voix.

Tu donneras tes instructions à Germaine.

Je les suivrai fidèlement.

Adieu, adieu, Robert !...

Je ne puis pas, je ne puis pas...

Et Edmée, à demi évanouie, tomba aux pieds de Robert, la tête sur la causeuse.

Robert n'appela pas Germaine ; il n'appela personne.

Edmée revint à elle sous les baisers et les caresses de Robert.

Elle l'entoura de ses bras ; il la pressa amoureusement contre sa poitrine :

— Edmée, ma belle Edmée ! moi aussi je t'aime !...

Et il lui baisa les mains et les cheveux, avec une tendresse passionnée.

Le lendemain, Edmée ne quittait pas la villa de l'îlot des Sapins.

Dans la matinée, on la vit courir sur le lac dans une légère nacelle.

Dans la journée, elle se promenait, pendue au cou de Robert, sous de frais ombrages.

Elle était radieuse de bonheur.

Le soir, Germaine remarqua qu'Edmée ne l'accompagnait pas, comme d'habitude, dans l'appartement particulier qu'elles occupaient ensemble, depuis leur installation dans la villa.

Elle comprit et se signa pour demander à Dieu de lui pardonner de n'avoir pas su prévoir le dénouement inévitable de l'imprudente folie à laquelle son attachement pour Robert et sa sympathie pour Edmée l'avaient amenée à se prêter.

On était au 1^{er} septembre.

Deux mois avaient suffi pour transformer complètement Edmée.

Elle avait encore beaucoup à apprendre. Mais elle avait déjà fait assez de progrès pour que Robert pût diriger ses études.

Il ne songeait plus à faire de sa jeune amie une institutrice. Il ne pensait qu'à l'aimer, à être peureux, à vivre.

Il congédia la maîtresse de grammaire et d'histoire et la maîtresse de chant et de piano.

Le vieux curé cessa également de venir à la villa.

Lui aussi avait compris et s'était retiré.

D'ailleurs, sa mission était finie ; il l'avait accomplie jusqu'au bout avec un dévouement évangélique.

Ce curé, qui se nommait Barbadon, était, par son instruction et son éducation, comme par son caractère et son zèle, au-dessus des modestes fonctions sacerdotales qu'il avait acceptées.

Le hameau de Sainte-Hélène dépendait de la paroisse des Abeilles, qui comprenait trois communes de peu d'importance.

Il suffisait seul, sans vicaire, au service du culte dans ces trois petites communes très-rapprochées les unes des autres.

Un seul cimetière était affecté à toute la paroisse, et ce cimetière, création récente due à la libéralité du propriétaire du château des Abeilles, se trouvait dans le hameau de Sainte-Hélène.

Si le curé Barbadon avait beaucoup de localités à visiter pour aller secourir les pauvres et confesser les malades, du moins il n'avait à conduire les morts qu'à un seul cimetière.

Très-vaste et très-boisé, ce cimetière se trouvait près de l'église, que les trois petites communes, véritable assemblage de hameaux qui composaient sa paroisse, possédaient en commun.

Les fidèles qui voulaient assister aux offices divins, avaient donc autant de chemin à parcourir pour aller à l'église que le curé Barbadon pour aller dans les fermes et les chaumières de sa circonscription paroissiale.

Edmée n'avait pas plus sur elle d'acte de baptême que d'acte de naissance. Elle était de la commune de Miron, perdue dans la montagne. C'est tout ce qu'elle savait sur son origine et sur sa vie.

Le curé Barbadon lui avait enseigné le catéchisme et l'avait fait baptiser, communier et confirmer dans l'intervalle de deux mois.

Aucun devoir de son ministère ne l'appelait plus à la villa.

Cette année-là, le mois de septembre fut splendide en Savoie et en Dauphiné. Robert résolut de faire des excursions de touriste, en compagnie d'Edmée, dans un rayon rapproché de Sainte-Hélène.

Il savait que le contrebandier Humbert avait associé le bandit Zorigues à son dangereux métier, que tous deux avaient été arrêtés aux environs de la Rochette, à une heure du matin, par des douaniers sur lesquels ils avaient

tiré, chacun, un coup de fusil, et qu'ils se trouvaient, sous l'inculpation de tentative de meurtre, au secret, dans la prison de Grenoble.

Il ne craignait pas de les rencontrer.

Il se mit en route, avec Edmée, le 16 septembre, pour Allevard, que madame Mason avait depuis longtemps quitté, où il n'était pas connu et où il ne restait plus ni baigneurs, ni baigneuses.

En 1840, Allevard était déjà un chef-lieu de canton dont on estimait la population à environ 3,000 âmes. Mais son eau sulfureuse et iodée n'avait pas encore le don d'attirer, les Parisiens dans sa riante et pittoresque vallée qu'arrose le Bréda.

L'établissement thermal d'Allevard, alors propriété exclusive de la famille Rocourt, était, pour ainsi dire, un établissement local, dont on ignorait généralement l'existence au-delà de Lyon, de Chambéry et de Grenoble.

Depuis, cet établissement a pris des développements considérables et reçu de vastes accroissements.

Il est maintenant connu du monde entier, et on s'y rend de toutes les parties de la France.

La saison finissait, autrefois, avec le mois d'août. Robert et Edmée s'y trouvèrent tout à fait à l'abri des indiscrets, des curieux et des malveillants, puisque le jour où on les vit arriver à l'hôtel des Bains, déjà vide, l'établissement était fermé.

Robert ne pouvait rien choisir de mieux que ce ravissant séjour pour y commencer cette vie à deux, qu'il allait mener avec Edmée.

S'il est, en Dauphiné, une vallée qui rappelle les vallées les plus belles et les plus renommées de la Suisse, c'est bien la vallée d'Allevard, étrange bourgade pittoresquement et inégalement assise sur les deux rives du Bréda.

Cette bourgade, où les habitations les plus misérables avoisinent et coudoient les habitations les plus confortables, est le centre des excursions les plus variées et les plus attrayantes.

Toutes les perspectives se rencontrent et se combinent dans ce coin du Dauphiné où l'on découvre, à chaque pas, de nouveaux paysages, délicieux de couleur et d'aspect ou grandioses de forme et d'effet.

Ce ne sont partout que des sources abondantes qui jaillissent du haut des rochers sauvages, et qui se répandent tantôt sur le flanc des coteaux, en torrents rapides, se creusant, pour lits, de profonds ravins, tantôt dans le

creux des vallons, en limpides ruisseaux, se frayant un passage à travers de verdoyantes prairies ou de vertes clairières qu'ombragent des arbres touffus.

Là, c'est une ligne de montagnes cultivées, où le cep de vigne se marie à la tige de maïs et à la tige de chanvre.

Ici, c'est un immense rideau de blocs gigantesques, contemporains de la création ou du déluge, qui cachent des lacs poissonneux dans leurs anfractuosités, et qui ont pour couronne éternelle une ceinture éblouissante de neige ou de glace.

Au pied de ces blocs qui de loin ressemblent, le soir, à de blanchâtres fantômes, s'étendent, au-dessus de sombres et immenses forêts, de vastes pâturages.

Plus bas que ces forêts, ce sont des collines, aux formes changeantes, fertiles et cultivées.

Rien n'est splendide et varié comme cet amphithéâtre, œuvre de Dieu, où le regard monte de la ligne des collines à la ligne plus élevée des forêts, de la ligne des forêts à la ligne encore plus haute des pâturages, de la ligne enfin des pâturages à la ligne supérieure des rochers, puis à la ceinture de neige et de glace.

L'œil reste effrayé, l'esprit reste écrasé sous la magnificence de ce spectacle qui charme par sa diversité, qui étonne par sa grandeur.

Robert s'installa avec Edmée à l'Hôtel des Bains.

Sur sa déclaration, on les inscrivit sous le nom de monsieur et madame Dartoy.

C'est celui qu'on allait leur donner dans tout le cours de leurs pérégrinations.

C'est déjà sous ce nom, d'ailleurs, que depuis quelques jours on avait pris l'habitude de les désigner, même dans le hameau de Sainte-Hélène, où on savait pourtant qu'Edmée n'était pas la femme de Robert.

Aussi c'était d'un air narquois et malveillant que les commères de la localité demandaient quelquefois à Germaine, lorsqu'elle allait aux provisions, des nouvelles de monsieur et de madame Dartoy, qui devaient beaucoup se fatiguer à courir le pays pour passer plus gaiement leur lune de miel.

— Qu'est-ce que cela vous fait, répondait-elle avec une brusquerie calculée, que leur santé soit bonne ou mauvaise ? Mêlez-vous de vos affaires, et laissez-les tranquilles.

Monsieur et madame Dartoy ne vous doivent rien et ne vous demandent rien. Pourquoi vous inquiétez-vous de leur genre de vie ?

Robert et Edmée ignoraient ces propos qui, du reste, ne leur auraient fait aucune impression.

La fille de Zorigues n'aurait même pas compris qu'on pût lui faire un crime d'être la maîtresse de celui qu'elle croyait être M. Dartoy, puisqu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée.

Elle n'en était pas encore arrivée à comprendre les motifs de la distinction que la société établit entre une liaison irrégulière et une union légitime.

Robert aurait encore moins pris garde à ces bavardages.

Peut-être s'en serait-il ému, lorsqu'il en était toujours à écouter les scrupules de conscience que lui inspiraient la délicatesse et l'élévation de ses sentiments.

Mais il les eût certainement dédaignés, maintenant qu'il était tout entier à sa passion et à son bonheur.

Du reste, tant que durèrent les fréquentes et rapides excursions qu'il fit avec Edmée, dans la contrée, il n'en recueillit même pas l'écho vague et lointain.

Germaine, qui en était fatiguée, qui les entendait tous les jours, qui s'en affligeait, se setait bien gardée de lui en parler.

Rien ne paraissait donc devoir troubler la vie d'enchantement et d'ivresse que Robert et Edmée se proposaient de mener dans cette oasis des Alpes dauphinoises que l'on nomme Allevard, et où ils s'étaient réfugiés pour quelques semaines.

C'est là pourtant que le coup de foudre destiné à les réveiller de leur doux songe d'amour et de bonheur devait les atteindre, c'est là que le malheur devait les visiter, que le sort devait les séparer.

V

PENDANT LA COULÉE

La première visite de Robert et d'Edmée fut pour le beau parc du château d'Allevard, dont monsieur et madame Charrière faisaient déjà et font toujours les honneurs aux étrangers avec une grâce tout à fait hospitalière.

Le château ne date que des derniers temps du siècle dernier. Ce n'est guère qu'une maison carrée dont la décoration intérieure rappelle trop le style mignard et le goût érotique de l'époque de Louis XV.

Edmée fut plus choquée que charmée de ces peintures.

— Allons voir le parc, dit-elle promptement à Robert. Tous deux restèrent longtemps en admiration devant la superbe cascade que forme, sous les murs même de l'habitation, le Breda, poétique rivière qui traverse le parc, avant de se répandre à travers le bourg, qu'elle divise en deux parties distinctes.

— Comme c'est beau, tout ce qui vient de Dieu, dit Edmée, en extase, appuyant son bras plus tendrement sur le bras de Robert.

Je ne sais pas ce que peuvent être les spectacles étourdissants du monde. Mais je doute qu'ils vailent les tableaux ravissants de la nature. Il n'y a pas de peintre qui l'égale.

N'est-ce pas, Robert ?

— Tu as raison, Edmée, s'écria Robert enthousiasmé. Ce que Dieu a fait est encore ce qu'il y a de mieux sur terre.

— C'est pour cela que notre amour est une si bonne chose, car c'est Dieu qui l'a mis dans nos cœurs, et il est son ouvrage. Ne le crois-tu pas ?

— Oui, Edmée, c'est Dieu qui a voulu que nous nous aimions, et Dieu ne voudra pas que rien me sépare désormais de toi, mon bonheur, ma joie, mon orgueil, ma vie.

Robert et Edmée, continuant à deviser ainsi, se perdirent quelques instants sous l'ombre délicieuse des immenses et vieux tulipiers qui étendent leurs vastes branches sur les deux rives du Breda, au fond du parc.

Puis leurs regards se portèrent sur le beau glacier du Gleizin, qu'on aperçoit au fond d'une gorge que les habitants du pays appellent le Bout du

monde.

Du parc d'Allevard on découvre cette gorge.

— Si nous allions voir le Bout du monde, dont on nous parlait il y a une heure, dit Robert.

— Avec toi, répondit Edmée, j'irais au fond de l'enfer.

— Bien vrai ?

— Bien vrai ! Est-ce que partout où je suis avec toi, ce n'est pas pour moi le paradis ?

La main de Robert pressa plus amoureusement la main d'Edmée.

Le Bout du monde n'est pas autre chose qu'une gorge formée par des murailles de rochers à pic, où le torrent auquel on donne le nom harmonieux de Breda, tombe en cascade du haut d'un amas informe de blocs détachés des flancs de la montagne, pour courir ensuite, écumeux et bondissant, sur un lit de cailloux.

Du fond de la gorge où il s'élance jusqu'à la cascade du château, le torrent suit un cours irrégulier qu'il faut longer et remonter pour parvenir au Bout du monde, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre rive.

On le franchit jusqu'à deux fois sur des ponts qui ont un caractère presque fantastique, tant leur forme et leur structure sont étranges.

C'est là que Robert et Edmée achevèrent leur première journée de touristes.

L'aspect pittoresque de ce lieu sauvage au-delà duquel il n'y a plus de chemin où le pied de l'homme puisse se poser, le murmure mélodique et cadencé du Breda, la vue de ce splendide glacier du Gleizin que l'on désigne dans le pays par cette simple qualification : le grand glacier, tout contribuait à impressionner fortement leur âme et leur imagination naturellement disposées à la tendresse et à la rêverie.

Tout à coup Edmée devint triste, pensive et silencieuse.

Elle laissa tomber languissamment sa tête sur l'épaule de Robert.

— A quoi penses-tu ? lui dit Robert, en appuyant ses lèvres sur le front de sa jeune amie.

— Cette gorge, répondit Edmée d'une voix où il y avait de l'épouvante, m'en rappelle une autre moins belle, mais plus terrible.

Malgré moi, j'ai peur.

Oh ! si mon père me retrouve, — tu me défendras, tu me protégeras contre lui et tu ne me laisseras pas ramener dans ce lieu maudit où tu m'as rencontrée.

— Edmée, Edmée, tu es folle. Chasse ces sombres pensées. Ton père n'est pas en ce moment dans le pays. J'en ai la certitude. Tu n'as rien à en redouter.

— Peut-être avons-nous eu tort et avons-nous fait une imprudence de sortir de l'Ilot des Sapins.

On est si bien caché dans ce mystérieux refuge, où l'on oublie aisément le reste du monde, parce que là on en est vite oublié.

Si nous y retournions ce soir.

— Ce soir, nous irons voir la coulée. On dit que c'est un curieux spectacle.

Avec la mobilité naturelle à son âge, Edmée accueillit avec joie cette idée, et redevenue insoucieuse et gaie, elle rentra à l'hôtel des Bains, au bras de Robert, qui se hâta de commander le dîner.

La coulée est un spectacle de nuit. On ne s'y rend qu'après neuf heures du soir.

Il existe, à quelque distance d'Allevard, des montagnes qui produisent du minerai de fer et d'acier. L'exploitation de ces mines remonte au XIII^e siècle.

Aujourd'hui elle se fait sur une vaste échelle. En 1840, elle avait déjà acquis une assez grande importance.

A la sortie des mines, le minerai subit un premier triage. On le concasse ensuite, puis il passe par des fourneaux préparatoires. Le but de ce grillage est de le débarrasser de toute substance volatile.

Après cette opération, il reste exposé aux effets du soleil, du vent, de l'air, de la pluie, pendant plusieurs années. Il achève alors de s'épurer, en se dégageant de tout ce qui pourrait en altérer la qualité.

C'est seulement à la suite de toutes ces préparations qu'on le convertit en fonte, dont on fait, soit du fer, soit de l'acier, par des méthodes diverses.

Ce spectacle de la coulée se rattache à l'opération de la fonte. Il se renouvelle tous les soirs à la fonderie, située sur la rive gauche du Bréda, dans l'étroite gorge du Bout du monde.

Le minerai bout dans un creuset dont l'ouverture est bouchée par de l'argile, jusqu'à ce que, sous l'action d'un feu ardent, il devienne pour ainsi dire liquide. Des rainures sont pratiquées dans le sable à l'avance.

Tout à coup l'argile qui bouche le creuset, est enlevée et aussitôt, il s'en échappe une véritable lave incandescente qui se répand dans ces rainures où

elle se divise en autant de petits ruisseaux de feu projetant dans l'obscurité des milliers d'étincelles étoilées.

Les reflets rouges de la lave et la sombre clarté des étincelles sèment alors dans l'atelier où se fait l'opération de la fonte des rayons fantastiques.

Toutes les personnes qui assistent à cette opération, par curiosité, au moment de la coulée, prennent des figures étranges.

Les ouvriers restés près de l'ouverture du creuset pour diriger la lave dans les rainures ressemblent de loin à des démons qui s'agitent, à l'entrée d'une fournaise, en piétinant sur place.

Quoique enfant du pays, Edmée n'avait pas entendu parler de la coulée.

Étonnée, émerveillée de ce spectacle tout nouveau pour elle, elle lui prêtait une attention naïve.

Tout à coup elle en fut détournée par le dialogue suivant qui s'établit, à deux pas d'elle, entre deux ouvriers de l'usine, alors inoccupés,

— Sais-tu, Charlot, dit le premier, que notre ancien contre-maître, le père Zorigues, est en prison à Grenoble.

— Je te l'ai toujours dit, Bertold, répondit le second, qu'il finirait mal. Que va devenir la pauvre Edmée ? La malheureuse enfant a un triste avenir devant elle.

— Pas si triste que tu crois. Elle a pris la seule porte qu'elle pût prendre. Elle a quitté son père pour suivre un inconnu, qui paraît riche. Elle roucoule avec lui dans un nid où il la cache. Elle n'est déjà pas tant à plaindre.

— Tu trouves ? Ce ne peut être pour cet inconnu qu'une fantaisie de quelques semaines. Quand le caprice qu'il a pour elle sera passé, il l'abandonnera.

— Eh bien, elle prendra un second amant pour se consoler de la perte du premier.

— Peut-être. Edmée tient de sa mère plus que de son père. Son premier chagrin de cœur peut la tuer.

Edmée seule avait entendu cette conversation, qui se tenait près d'elle, entre deux ouvriers qu'elle ne pouvait voir, parce qu'ils étaient assis, un peu à l'écart, dans un coin de la fonderie, resté obscur, même pendant la coulée.

Robert s'était momentanément éloigné d'elle pour se rapprocher du creuset. Lorsqu'il la rejoignit, elle le pria de la ramener à l'hôtel des Bains. Elle se dit indisposée.

Son père était en prison !

Elle n'était déjà que la fille d'un vagabond. Elle allait devenir la fille d'un bandit.

Robert oserait-il l'avouer, même pour sa maîtresse, quand elle aurait pour père un repris de justice ?

L'ouvrier que son camarade avait appelé Charlot n'avait-il pas prédit qu'un jour elle serait abandonnée, délaissée ?

C'étaient de nouveaux horizons que dans son ignorance de la vie elle n'avait même pas entrevus jusque-là, qui s'ouvraient tout à coup devant elle, des horizons douloureux et sombres.

Un flot de pensées navrantes, de réflexions décourageantes envahissaient son esprit et son âme.

Elle ne laissa pourtant rien voir de son trouble et de son agitation à Robert, dont les douces paroles et les tendres caresses effacèrent bientôt de son cœur les impressions de tristesse et d'épouvante que l'entretien des deux ouvriers nommés Bertold et Charlot, pendant la coulée, avait pu y laisser.

Elle écarta de son imagination tous les rêves désespérants qu'elle avait faits pendant une heure de folle terreur, et, dans l'extase, dans le ravissement où Robert, sans se douter de ses préoccupations de la soirée, eut le secret de replonger sa pensée, elle se reprit à oublier tout ce qui n'était pas leur amour et leur bonheur.

Le lendemain, il ne restait plus trace dans son esprit de ces préoccupations passagères, endormies comme par magie sous les baisers de Robert.

Deux semaines s'écoulèrent, rapides comme le vol de l'oiseau, fugitives comme le souffle de la brise, dans un songe d'or, rayon de soleil du cœur, en excursions quotidiennes : aux ruines du château de la Bastie, ancienne demeure des seigneurs d'Arvillard, qui était devenue, en 1789, la propriété de la famille de Barraï et que les paysans de la contrée démolirent en 1793 ; à la tour du Treuil, construction du IX^e ou du x^e siècle, qui fut achetée seulement à la fin du XVIII^e siècle par un M. Chanel, conseiller au parlement de Grenoble, acquisition dont ses enfants se sont autorisés pour se créer une généalogie qu'ils ont fait remonter aux anciens rois de Hongrie ; aux grottes de la Jeannotte où aucune jeune fille ne peut pénétrer sans être condamnée à mourir un an après, jour pour jour, si elle ne se marie pas dans l'intervalle ; puis à la chartreuse de Saint-Hugon, à laquelle on ne

peut se rendre d'Allevard qu'en traversant le pont du Diable ; au grand Charnier, au grand Glacier ; aux Sept-Lacs ; à Brame-Farine.

On arrive au pont du Diable par un sentier abrupte, qui, traversant une forêt de sapins, passe par un hameau d'où l'on découvre les tours de Mont-Mayeur et les montagnes de la Savoie.

Ce pont consiste en une arche unique jetée à plus de quatre-vingt mètres de hauteur au-dessus d'un torrent qu'on nomme le Bens, et qui tourbillonne au fond d'un précipice dominé de tous côtés par des roches surplombantes.

Lorsqu'on se penche sur le gouffre, on distingue à peine l'écume de ses flots. Ses sourds gémissements ressemblent aux échos affaiblis et lointains du tonnerre.

Il a été construit, il y a environ trois siècles, par le diable, dit la légende, par un chartreux, dit l'histoire, pour le service de l'abbaye de Saint-Hugon ou de Saint-Hugues, nom d'un évêque de Grenoble qui vivait à la fin du douzième siècle.

Plusieurs fois détruite et réédifiée, la chartreuse de Saint-Hugon était, à la fin du dix-septième siècle, l'un des plus somptueux et des plus vastes monastères de France.

Vendu, comme propriété nationale, en 1793, ce monastère fut dépecé par son acquéreur, qui le fit démolir pour en vendre séparément le fer et le plomb, le bois et la pierre.

On remarque encore sa grande et belle porte d'entrée, en marbre noir et blanc. Elle porte la date de 1675.

C'est le seul fragment entier qui reste de cette célèbre abbaye de Chartreux, dont les vastes débris, cachés sous les ruines, couvrent une grande étendue de terrain.

Aujourd'hui, des industries locales sont établies autour de ces ruines. En 1840, c'était une complète solitude où régnait un silence absolu.

Dans cette solitude, dans ce silence, Robert, oubliant quelques minutes la présence d'Edmée, tomba bientôt dans une profonde rêverie.

Il semblait demander à ces ruines du passé, qui témoignaient à ses yeux de la fragilité des choses terrestres et de l'instabilité des institutions humaines, le secret des futures destinées de son pays.

Deux voix d'hommes qu'on entendait marcher à travers les décombres de la Chartreuse de Saint-Hugon, mais qu'on ne voyait pas, frappèrent subitement ses oreilles et attirèrent l'attention d'Edmée.

— Bertold, disait l'une de ces deux voix, es-tu allé à Grenoble ?

— Oui, Charlot, j'en suis revenu hier.

— Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu au parloir.

— Tu lui as parlé de sa fille.

— Non. Mais lui m'en a parlé.

Il m'a dit, en accompagnant ces mots de blasphèmes que je n'ose pas répéter, bien que je ne sois pas un saint : « Je la retrouverai, je la retrouverai...

» Je suis déjà sur sa trace. Dès que je sortirai d'ici, je me mettrai à sa recherche. Je l'ai promise à quelqu'un qui a ma parole. Il faudra bien qu'elle lui appartienne. »

— Je la plains, car elle ne mérite pas sa triste destinée. J'en suis pour ce que j'ai dit : elle tient de sa mère, et non de son père.

— Sera-t-il bientôt libre ?

— Le 5 novembre prochain, il aura fini son temps.

— Déjà.

— La tentative de meurtre n'a pas été prouvée. Il n'a été condamné, ainsi que son complice, le 5 août dernier, qu'à trois mois de prison, pour résistance aux agents de l'autorité.

Robert eut comme un vague pressentiment de la vérité.

Edmée ne pouvait douter. Elle reconnaissait les deux voix et les deux noms, et elle savait qu'il s'agissait de son père.

Sa condamnation était faible, mais ce n'en était pas moins une condamnation. C'était une flétrissure ineffaçable. Puis il allait être libre, et il avait juré à Humbert de la lui livrer.

Cette idée seule la rendait folle d'horreur et d'épouvante.

Elle se serra convulsivement contre Robert, comme si elle avait craint qu'on ne vînt l'arracher de ses bras, et tous deux reprirent silencieusement le chemin de l'hôtel des Bains.

VI

UN ARTICLE DE JOURNAL

Quoique troublé lui-même par la conversation des deux ouvriers de la fonderie d'Allevard, cachés dans les ruines de l'abbaye de Saint-Hugon, dont il avait saisi quelques lambeaux, Robert se préoccupait moins qu'Edmée de la prochaine mise en liberté de Zorigues.

Il ne tarda pas à remarquer que, contrairement à son habitude, elle était devenue très-silencieuse.

Ordinairement, elle était très-expansive dans toutes les excursions qu'elle faisait avec Robert.

A chaque instant, elle lui adressait une question ou lui communiquait une remarque, dans un langage coloré, pittoresque, mouvementé, poétique.

Elle le charmait par la naïveté de ses réflexions, qui égalait la fraîcheur de ses impressions, et qui toutes révélaient une âme, un esprit, une imagination, une nature d'élite.

On voyait qu'elle sentait profondément tout ce qu'elle exprimait avec autant d'élévation que de simplicité, dans une langue que Dieu seul lui avait enseignée.

Aussi l'amour qu'Edmée avait inspiré, dès le premier jour, à Robert, amour contre lequel il avait vainement lutté pendant deux mois et auquel il avait cédé dans une heure d'irrésistible entraînement et d'ivresse passionnée, n'avait fait que grandir depuis que tous deux vivaient à Allevard de cette adorable vie d'intimité et d'abandon qui leur faisait oublier, à lui ses devoirs de famille, à elle les épreuves de son enfance.

Étonné d'abord, puis inquiet, Robert attribua enfin le mutisme inusité et subit d'Edmée à la fatigue. Volontiers, si elle y eût consenti, il l'eût portée dans ses bras jusqu'à l'entrée de l'hôtel des Bains.

Elle lui laissa croire qu'en effet elle était plus fatiguée que d'habitude de leur excursion aux ruines de la chartreuse de Saint-Hugon, et après le dîner, elle se retira dans sa chambre, refusant de faire avec lui leur promenade accoutumée du soir sur les bords du Bréda, qui recevait quotidiennement leur visite.

Elle aurait voulu demander à Robert de quitter Allevard, dès le lendemain. Elle n'osa pas. Elle ne savait comment justifier ce désir.

Quelques jours encore furent employés à faire des excursions nouvelles.

Ce furent d'abord les ascensions pénibles et dangereuses du Grand-Charnier et du Grand-Glacier que Robert acheva seul, pics élevés d'où la vue plonge sur d'effrayantes et profondes gorges, de ravissantes et nombreuses vallées, de verdoyants et fertiles coteaux, ou s'étend, pardessus d'effroyables précipices, sur les chaînes des Alpes, du Dauphiné, de la Savoie et de la Suisse, dont elle embrasse, dans un même tableau, les cimes neigeuses les plus connues et les rochers granitiques les plus inabordables.

Edmée accompagna Robert dans ces deux ascensions jusqu'au point où il lui devenait impossible de poursuivre la route presque impraticable qui conduit, soit au sommet étroit et isolé du Grand-Charnier, soit au plateau escarpé et glissant du Grand-Glacier.

Chaque fois, restée seule, pendant que Robert achevait son ascension, Edmée avait été prise d'une angoisse inexprimable. Elle le supplia de ne plus s'exposer aux dangers qu'offrent les excursions de ce genre.

Robert accéda à la prière d'Edmée.

Il décida qu'il ne ferait plus, avant de quitter Allevard, que la facile ascension de Brame-Farine et la pittoresque excursion des sept lacs.

Son intention était de faire visiter à Edmée le lac du Bourget, avant de rentrer dans la villa de l'îlot des Sapins.

Il pensait achever l'automne dans le hameau de Sainte-Hélène, d'où il lui serait facile d'aller voir, pendant toute une journée, son père qu'il supposait installé au château de famille, situé à six kilomètres de Grenoble, dans la vallée du Drac, sur les bords de la Romanche.

L'ascension de Brame-Farine se fait ordinairement à âne.

Robert et Edmée l'exécutèrent à pied, s'arrêtant à chaque ombrage des bords du ravin que l'on suit, au-delà de la tour du Treuil, pour gravir jusqu'au hameau du Crozet, à l'occident de la montagne, un revers boisé et cultivé où l'on remarque plusieurs chalets qui ressemblent à ceux de la Suisse.

Là, on continue à monter, par un chemin creux, à travers des blocs épars, tout le long du trajet, des pentes d'un sauvage aspect et d'une désolante nudité.

Robert et Edmée mirent plusieurs heures à atteindre le sommet, d'où l'on domine un immense panorama qui comprend la vallée du Grésivaudan,

traversée par l'Isère dans toute sa longueur, le lac du Bourget, avec son encadrement de collines, les plaines de Chambéry, les glaciers de la Tarentaise, les pics de la Maurienne, le long plateau calcaire sur lequel s'appuient les montagnes de la grande Chartreuse, et enfin, dans un lointain vapoureux, la ville de Grenoble.

Edmée jeta un cri d'admiration, lorsque ce magnifique panorama se déroula soudainement devant elle. Robert se plut à lui en expliquer les détails.

L'heure du retour à Allevard arriva trop vite à leur gré. Il fallut pourtant y songer.

Les touristes qui font l'ascension de Brame-Farine ont l'habitude de redescendre en quinze minutes, dans des traîneaux de feuillages et de branches, dirigés par des coureurs du pays accoutumés à cet exercice, cette montagne qu'ils ont mis deux, trois ou quatre heures à gravir, à pied ou à âne.

Robert n'eut garde de manquer à cet usage.

— Bertold, dit un homme qui tenait un traîneau tout prêt, où il faisait signe à Edmée de s'asseoir, à qui le tour maintenant ?

— A moi, Charlot, répondit celui auquel s'adressait cette question.

Ces deux noms frappaient pour la troisième fois l'oreille d'Edmée. Cette fois, elle voyait les visages.

Il lui sembla vaguement reconnaître ces deux figures d'ouvriers, qu'elle avait dû voir aux mines auxquelles ils travaillaient sans doute, lorsque son père y exerçait les fonctions de contre-maître.

Elle craignit qu'ils ne vinssent aussi à se rappeler ses traits et à mettre son nom sur sa figure.

Elle hâta le départ.

Tout le temps que dura la descente, Robert sentit la main d'Edmée trembler sur son bras, dont elle se faisait un appui. Il attribua son émotion à la rapidité vertigineuse de la marche du traîneau, auquel Bertold seul était attelé.

Bertold tournait nécessairement le dos à Edmée pendant toute la durée du trajet.

Mais lorsque le traîneau s'arrêta, il se retourna instantanément, et cette fois il fixa Edmée, comme si les traits de la jeune fille qu'il venait de conduire lui rappelaient quelque souvenir confus.

— Je jurerais que c'est elle, murmura-t-il entre ses dents.

Edmée entendit ces mots qui renouvelaient et ravivaient ses craintes ; elle détourna promptement la tête et s'éloigna avec rapidité, entraînant Robert surpris de son impatience.

Elle motiva son désir de rentrer au plus vite à Allevard par les apprêts qu'elle avait à faire pour leur excursion aux sept lacs, qu'ils devaient commencer le lendemain et qui devait leur prendre deux journées.

On monte, de colline en colline, à dos de mulet, jusqu'à la splendide cascade du Fond-de-France.

C'est le Breda qui, en descendant des sept lacs, forme cette cascade à double chute, avant de prendre sa course vagabonde à travers les arbres et les rochers qui lui font obstacle, vers le Bout-du-Monde.

On peut s'arrêter là, lorsqu'on veut couper en deux journées cette excursion pittoresque, mais fatigante. Il s'y trouve un abri rustique pour y passer la nuit.

C'est le parti qu'adoptèrent Edmée et Robert, qui se remirent en route, à pied cette fois, le lendemain matin, dès le lever du soleil.

Lorsqu'on a quitté le Fond-de-France, on marche plusieurs heures, puis on arrive à des amoncellements de roches blanches qui donnent une idée du chaos. C'est dans les anfractuosités de ces roches que se trouvent les lacs, au nombre de sept, qui fournissent des truites à toute la contrée.

L'eau de ces lacs, formée par la fonte des neiges, est d'une apparence cristalline et d'une fraîcheur délicieuse.

Mais loin de désaltérer, elle altère.

Pendant que Robert et Edmée contemplaient cette nature bouleversée, allant de lac en lac, un épais brouillard les enveloppa tout à coup d'une profonde obscurité.

Ils n'osèrent plus faire un pas et restèrent immobiles entre deux lacs.

Le vent soufflait avec violence sur le sommet de la montagne autour de laquelle couraient, au-dessous d'eux, d'immenses nuages que déchiraient de fréquents éclairs.

Les sourds grondements de la foudre ne tardèrent pas à compléter cette surprise à laquelle leur guide n'avait préparé ni Robert ni Edmée.

Le hasard leur avait ménagé ce spectacle étrange et rare d'un orage, non plus au-dessus de leur tête, mais à leurs pieds.

Au plus fort de la tourmente, une voix désespérée se mit à dire près d'eux :

— C'est bien terrible une tempête de la nature. Les tempêtes de la vie sont encore plus terribles, et ils entendirent le bruit d'un corps qui tombe à l'eau.

— Un homme qui se noie ! s'écria Edmée épouvantée.

— Non, un homme qui se suicide, répondit Robert d'une voix assombrie.

Il n'était pas possible d'aller au secours du noyé ou du suicidé, Le brouillard devenant plus intense, il eut été dangereux de faire le moindre mouvement.

D'ailleurs, quel était au juste celui des deux lacs voisins où l'inconnu avait dû se précipiter ?

Robert ne le savait pas. A ce moment-là on ne voyait rien, on ne distinguait rien, même à un pas.

L'orage et l'obscurité durèrent une heure.

Dès que la clarté fut revenue et que la tourmente eut cessé, Robert regarda autour de lui. Il était avec Edmée sur le bord du lac qui est le plus vaste et le plus profond.

Il vit au loin flotter un cadavre. Il ne savait pas nager. Il ne pouvait rien ni pour le salut du corps, ni pour le salut de l'âme. Non moins oppressé qu'Edmée, il se hâta de s'éloigner de ce lieu funeste, l'esprit troublé malgré lui par ce funèbre présage.

Dès leur arrivée à l'hôtel des Bains, on leur servit à dîner.

Sans vouloir se l'avouer, tous deux étaient en proie à une indéfinissable terreur, à une vague préoccupation, à une involontaire tristesse, et tous deux gardaient le silence.

Après le dessert, Edmée se mit à regarder le ciel, qui était toujours bleu, toujours étoilé, par une fenêtre de la salle à manger donnant sur une promenade appelée la Châtaignerie.

Robert resta près d'une table, éclairée par une lampe huileuse, sur laquelle se trouvaient des livres, des journaux et des revues.

Il prit machinalement une feuille de Grenoble arrivée dans la journée. Il y eut à peine jeté les yeux, qu'il la laissa retomber en jetant un cri terrible.

Il courut à Edmée, que ce cri avait arrachée à sa rêverie :

— Que de remords tu vas me coûter ! dit-il, et comme elle l'interrogeait d'un regard suppliant sur le sens de ces mots qui venaient de la frapper au cœur, il ajouta d'un ton presque dur :

— Ce soir, tu retourneras à Sainte-Hélène ; mais tu y retourneras seule. Moi, je pars pour Paris ; puis il s'éloigna brusquement.

Edmée ramassa le journal que Robert avait laissé tomber, après l'avoir parcouru. Elle n'y découvrit rien qui pût lui donner la clef de ce mystère.

On y lisait : « Notre illustre et vénéré représentant, M. le duc de Montboran, vient d'être pris d'une violente attaque de paralysie, dans son hôtel de Paris où il était resté, après la clôture de la session, par des considérations toutes politiques. On désespère de le sauver.

» Le baron Dupuytren a été immédiatement appelé auprès de lui. Mais le mal a fait des progrès si rapides que le savant praticien craint de ne pas réussir à le maîtriser.

» Le fils aîné, le marquis de Montboran, est parti ce matin de Grenoble pour Paris en chaise de poste. Le second fils, le comte de Montboran, n'a pas écrit ni à son père, ni à son frère, depuis son départ pour la Suisse, qui remonte à six mois. On ignore où il est et on ne sait où lui apprendre la fatale nouvelle. »

Cet article était daté du matin même, 1^{er} octobre.

Robert était resté atterré à cette lecture.

La foudre tombant à ses pieds ne lui eût produit ni un effet plus terrible, ni une émotion plus profonde.

C'était le malheur pressenti aux sept lacs, la catastrophe annoncée par de sombres présages.

Robert n'avait plus eu qu'une pensée : se procurer une voituré pour aller prendre à Grenoble une chaise de poste qui le conduirait à Paris avec toute la rapidité possible.

M. Rocourt se mit à sa disposition, et une heure après il roulait déjà sur la route de Grenoble, ayant promis à Edmée de lui écrire bientôt et lui ayant remis pour Germaine une lettre qui contenait ses instructions.

Edmée éprouvait les plus cruelles angoisses. Le nom du duc de Montboran ne lui avait rien dit. Le brusque départ et la violente douleur de Robert restaient pour elle inexplicables.

On lui trouva également une voiture qui la ramena immédiatement à Sainte-Hélène.

— Seule ? s'écria Germaine, en voyant entrer dans sa chambre à coucher, où elle s'était depuis longtemps retirée, Edmée toute en larmes, le visage désolé, l'air consterné.

Où est Robert ? où est Robert ?

— Parti, sans moi, pour Paris, répondit la pauvre Edmée, parti, en me remettant pour vous cette lettre.

Germaine rompit fiévreusement le cachet et lut en pâissant ce que lui écrivait son jeune maître :

Puis, s'adressant à Edmée :

— Soyez calme et rassurée, mon enfant, dit-elle.

Robert est menacé d'un grand malheur. C'est ce qui l'appelle à Paris. Mais vous n'y êtes pour rien, et il m'annonce qu'il reviendra bientôt ici, en me recommandant de veiller sur vous, comme si vous étiez ma fille.

— Pourquoi, reprit Edmée, m'a-t-il dit, à Allevard, que j'allais lui coûter bien des remords ?

Germaine baissa les yeux ; elle ne comprenait que trop le sens de ces paroles. Elle ne voulait pas mentir, et garda d'abord le silence ; mais, n'y tenant plus, elle se jeta dans les bras d'Edmée, en s'écriant d'une voix où perçait l'inquiétude qui s'emparait d'elle :

— Nous prions ensemble pour que Dieu lui épargne ce remords.

VII

LA NUIT DE NOVEMBRE

La science du baron Dupuytren n'avait pu vaincre la paralysie du duc de Montboran. Elle était cependant parvenue à enrayer le mal pour quelques semaines.

Robert arriva donc à temps pour assister aux derniers moments de son père. Mais il apprit, dès son arrivée à Paris, que la Faculté avait irrévocablement condamné le duc de Montboran.

Les jambes et les bras avaient déjà perdu toute leur vitalité. La tête seule restait libre. La paralysie n'avait encore atteint ni le cœur ni le cerveau.

Le duc de Montboran conserva, presque jusqu'à la dernière heure, toute sa lucidité d'esprit.

Il accueillit avec une joie profonde et une tendresse infinie son second fils, pour lequel il avait une prédilection particulière et qu'il aimait pour ses bizarreries, son indépendance de caractère, ses enthousiasmes qui lui rappelaient sa propre jeunesse.

Robert dut expliquer les motifs de son long silence. Il le fit dans un langage embarrassé qui fit sourire son père.

Le duc de Montboran pouvait toujours parler avec facilité. Il parvint à faire avouer à Robert toute la vérité.

Ce n'était pas un juge ; c'était un ami indulgent, presque complaisant, qui ne s'effrayait nullement d'une passion d'enfant, d'une folie de jeunesse.

Loin d'adresser des remontrances et de faire des sermons à Robert, il l'approuva d'avoir soustrait Edmée à la puissance paternelle, si tristement personnifiée dans le misérable dont elle avait le malheur d'être la fille.

. Il savait gré à cette jeune fille, que son fils lui dépeignait sous des traits adorables et avec de rares qualités, de la sympathie subite et du mouvement généreux qui l'avaient portée à le préserver du danger de mort dont il avait été menacé.

Le duc de Montboran trouvait juste que Robert s'occupât de l'éducation et de l'avenir d'Edmée. Il trouvait même naturel qu'il l'aimât et qu'il en fit

sa maîtresse. Il se disait intérieurement qu'à la place de son fils il aurait agi de même.

Une seule crainte vint l'assaillir. Tourmenté, obsédé par cette crainte, la veille même de sa mort, il fit venir Robert dans la chambre où il allait bientôt expirer, et ordonna qu'on les laissât seuls pendant quelques minutes.

— Mon fils, dit-il, tu aimes Edmée d'un amour ardent et profond, tu l'aimes comme j'aimais à ton âge.

Je n'en suis ni surpris, ni affligé, et je n'en mourrai pas moins rassuré sur l'honneur du nom que tu portes.

Je te connais.

Je sais que cet honneur te sera toujours plus cher que la femme la plus adorée.

Tu as à peine dix-huit ans. L'heure de te marier est encore éloignée.

Ton amour, pour Edmée ne peut avoir aucun inconvénient pendant plusieurs années.

Mais n'oublie jamais que si la fille de Zorigues peut être ta maîtresse, elle ne peut être ta femme.

Promets-moi de ne pas l'épouser, quoi qu'il arrive.

— Mon père, je vous le jure sur la mémoire de ma mère, répondit sans hésiter Robert, les yeux pleins de larmes.

— C'est bien, mon fils. J'ai foi dans ta parole. Je puis aller rejoindre ta mère dans l'éternité.

Une heure avant de mourir, le 29 octobre, le duc de Montboran reçut la visite du Roi, qui lui annonça qu'il venait de signer la nomination de M. Guizot, comme président du conseil et ministre des affaires étrangères, en remplacement de M. Thiers dont la démission était acceptée.

Sa dernière joie fut d'apprendre cette importante nouvelle de la bouche même de son souverain. La chute de M. Thiers lui rendait la mort plus douce.

On fit au duc de Montboran de splendides funérailles. Son corps fut conduit au cimetière de l'Est, où était depuis longtemps la sépulture de la famille.

Robert était impatient de retourner à Sainte-Hélène. Mais il ne pouvait quitter Paris avant que le règlement de la succession du duc de Montboran fût achevé.

Le fils aîné était majeur. Il entra immédiatement en possession de sa part d'héritage. Le château de Montboran des bords de la Romanche, en

Dauphiné, lui fut attribué, en même temps que le titre ducal lui était reconnu.

Robert, qui devenait marquis de Montboran, était mineur. Il fut placé sous la tutelle d'un frère de sa mère.

Il eut dans son lot la magnifique terre d'Arnonville, dont dépendait le château historique du même nom, qui datait des temps de la féodalité.

Ce château, qui avait appartenu à sa mère, était dans une situation admirable, sur les bords de la Loire, aux environs de Tours, où M. Guizot venait de faire nommer préfet, par le comte Duchâtel, alors ministre de l'intérieur, le baron Durinval, marié à la sœur aînée de madame Mason, et père d'une fille à laquelle il avait donné le nom de Léa.

Léa était du même âge qu'Edmée.

Le baron Durinval était fils d'un ancien préfet de l'empire, dont il tenait son titre.

Autorisé par son tuteur à continuer sa vie aventureuse, Robert quitta enfin Paris le 13 novembre pour retourner en Dauphiné.

Il ne s'arrêta à Grenoble que le temps nécessaire pour changer de chevaux, et il reprit ensuite la route du hameau de Sainte-Hélène.

Son cœur battait avec violence pendant qu'il franchissait le pont jeté sur le lac qui mène du hameau à l'îlot des Sapins.

Quelle ne fut pas sa consternation, en pénétrant dans la villa, de trouver toutes les portes et toutes les fenêtres ouvertes. La grille d'entrée elle-même n'était pas fermée.

Il parcourut le parc, il parcourut l'habitation. Il ne rencontra personne ; la villa était déserte.

Puis il remarqua, à la grille d'entrée, un écriteau qu'il n'avait pas vu d'abord et qui indiquait que la villa qu'il avait donnée pour asile à Edmée était à louer.

Fou d'inquiétude et de douleur, il courut à la maisonnette de Germaine. C'était un neveu, son héritier, qui s'y trouvait installé.

Il apprit de cet homme que, dans la nuit du 10 au 11 novembre, Germaine avait été assassinée par des voleurs qui avaient emmené Edmée, que l'on croyait dans le hameau de connivence avec eux.

L'autorité, prévenue, n'ayant pu savoir ni le nom, ni la retraite de ces voleurs, n'avait pu réussir à suivre leur trace et ignorait ce qu'Edmée était devenue.

Seulement, on racontait dans la contrée que la nuit même de l'assassinat de Germaine et de la disparition d'Edmée, deux hommes s'étaient pris de querelle dans une auberge aux environs du village de la Rochette, s'y étaient battus à coups de couteau, et que tous deux étaient morts des suites de leurs blessures, le lendemain, dans la journée.

Ils avaient avec eux une jeune fille qui s'était enfuie et n'avait plus reparu dans le pays.

Robert resta plusieurs jours à Sainte-Hélène, se livra aux plus actives recherches pour savoir ce qu'Edmée était devenue. Il n'apprit rien sur elle.

Il ne retrouva même pas le jardinier et la cuisinière de la villa de l'îlot des Sapins, qui auraient peut-être pu le mettre sur ses traces. Tous deux avaient quitté le pays.

Désespéré, il retourna chez son tuteur, sombre et taciturne. Là, il rencontra un camarade de lycée, Macdonald Bornstoff, neveu du célèbre et riche banquier de ce nom, resté célibataire russe d'origine, mais naturalisé français, depuis sa majorité.

L'oncle se montrait parcimonieux envers le neveu.

Robert demanda à son ami d'être son compagnon de voyage. Il se proposait de visiter toute l'Europe orientale et méridionale.

Macdonald accepta avec empressement.

Le tuteur approuva ce projet. Il voyait que son pupille était profondément triste. Il espéra qu'un long et intéressant voyage serait pour lui une distraction puissante en même temps qu'une étude utile.

Il comptait sur la société de Macdonald Bornstoff, d'une humeur facile et joviale, pour égayer le jeune marquis de Montboran, moins âgé et moins expérimenté.

Macdonald Bornstoff avait environ deux ans de plus que Robert, et il avait déjà couru le monde, fréquenté les salons, étudié la société.

Tous deux devaient s'embarquer à Marseille, vers la fin de novembre, pour Athènes, Constantinople et Alexandrie.

Ils devaient parcourir la Grèce, la Turquie, la Judée, l'Égypte, puis explorer toute l'Italie, de Trieste à Naples, en passant par Venise, Milan, Gênes, Florence et Rome.

Avant de partir pour ce pèlerinage de plusieurs années, Robert voulut tout tenter de nouveau pour connaître le sort d'Edmée. Il eut ses agents, il employa les policiers.

Le préfet de l'Isère le seconda dans ses recherches. Elles devaient rester vaines.

L'autorité s'était seulement assurée que c'étaient bien les deux assassins de Germaine qui s'étaient battus et entre-tués dans une auberge située dans le voisinage du village de la Rochette, où ils étaient arrivés en compagnie d'une jeune fille.

Leurs cadavres avaient été ensuite reconnus pour être ceux d'Humbert et de Zorigues, et on se félicitait de voir la contrée enfin délivrée miraculeusement de deux malfaiteurs devenus aussi dangereux.

Où était leur jeune compagne ? On ne put jamais le découvrir.

Comment se trouvait-elle avec ces deux misérables ? Qui était-elle ? A quel moment s'était-elle enfuie ? On l'ignorait complètement.

Voici ce qui s'était passé :

Dans la lettre que Robert avait chargé Edmée de remettre à Germaine, se trouvait un mandat de cinq mille francs sur le banquier Bornstoff.

Ce banquier était le propriétaire du château des Abeilles et de l'îlot des Sapins.

Au lieu d'aller à Grenoble toucher le montant de ce mandat, Germaine trouva plus simple d'envoyer le jardinier au château des Abeilles demander cette somme.

Monsieur Bornstoff compta obligeamment les cinq mille francs à cet homme, qui en parla dans le hameau.

Sorti de prison, Zorigues avait rencontré Bertold, qui l'avait mis sur les traces de sa fille.

Aidé d'Humbert, il n'avait pas eu de peine à apprendre que madame Dartoy, l'habitante de la villa de l'îlot des Sapins, c'était Edmée.

Mais, instruit par les bavardages des commères du hameau de Sainte-Hélène qu'il y avait beaucoup d'argent entre les mains de Germaine, il se promit de voler la femme de charge, en même temps qu'il reprendrait sa fille.

Accompagné d'Humbert, il se rendit vers neuf heures du soir à la villa, le 10 novembre.

Il déclara, ce qui était vrai, au jardinier et à la cuisinière que la prétendue madame Dartoy était sa fille mineure, qu'il venait la chercher pour la ramener chez lui, comme c'était son droit, et que s'ils s'y opposaient il les accuserait en justice de s'être faits les complices d'un rapt.

Depuis le départ de Robert, la situation d'Edmée leur paraissait suspecte.

Leurs dispositions pour elle étaient malveillantes.

La cuisinière remonta dans sa chambre, sans faire aucune observation.

Le jardinier ouvrit à Zorigues et à Humbert la porte particulière de l'appartement de Germaine et d'Edmée, et se promena dans le jardin pour attendre leur sortie et refermer la grille d'entrée.

Réveillée en sursaut, frappée de trois coups de couteau, sans pouvoir même se défendre et se débattre, Germaine expira dans son lit, n'ayant proféré aucune parole, n'ayant jeté aucun cri.

Les deux assassins ouvrirent le secrétaire, trouvèrent l'argent, s'en emparèrent en toute hâte ; puis, ayant pénétré dans la chambre à coucher d'Edmée endormie, ils la bâillonnèrent, la garrottèrent, s'échappèrent de l'habitation et du parc, sans prévenir le jardinier de leur départ, et la jetèrent, à demi-morte de frayeur et de désespoir, sur une charrette qui prit le chemin du village de la Rochette..

Ils s'étaient contentés de jeter sur elle une couverture de laine dans laquelle ils l'avaient enveloppée pour l'emporter hors de la villa.

Après une longue attente, le jardinier était monté, saisi enfin d'une vague inquiétude, à l'appartement de Germaine, qui était aussi redevenu celui d'Edmée, depuis le départ de Robert pour Paris.

Il vit Germaine inanimée dans son lit, baignée dans son sang.

Il vit le secrétaire, qui avait été forcé, vide.

Il entra dans la chambre à coucher d'Edmée.

Elle était déserte. La vérité lui apparut alors, accablante et accusatrice.

Il se sentit coupable au moins d'imprudence et d'indiscrétion, puis de faiblesse et de crédulité.

C'est par lui qu'on avait su dans le hameau que Germaine avait touché cinq mille francs. C'est lui qui avait introduit les voleurs, devenus assassins, dans l'habitation.

La peur le prit. Il abandonna la villa de l'îlot des Sapins, suivi par la cuisinière, et tous deux disparurent du pays, après avoir insinué dans le hameau de Sainte-Hélène, où ils avaient répandu l'alarme, qu'Edmée, qui n'était que la maîtresse et non la femme de monsieur Dartoy, leur jeune maître, était sans doute d'accord avec ces deux malfaiteurs, dont l'un paraissait être son père.

Effrayé de ce tragique événement, le banquier Bornstoff n'avait plus voulu conserver l'îlot des Sapins. Il l'avait immédiatement vendu à un

fermier du voisinage qui avait mis la villa en location. Le bail verbal de Robert était expiré depuis la Saint-Martin.

Tout s'était réuni pour dérouter Robert, rendre ses recherches vaines, ses investigations inefficaces. Il avait seulement acquis la douloureuse certitude qu'avant la lutte sanglante dans laquelle Humbert et Zorigues avaient tous deux trouvé la mort, Edmée avait été, sans défense, au pouvoir de ces deux misérables.

VIII

L'AUBERGE DES CONTREBANDIERS

Après l'assassinat de Germaine, le vol de l'argent déposé dans le secrétaire et l'enlèvement d'Edmée, Humbert et Zorigues avaient eu hâte de passer la frontière. Ils se supposaient plus en sûreté en Savoie qu'en Dauphiné.

La charrette sur laquelle ils avaient attaché Edmée, toujours enveloppée dans la couverture de laine, ne s'arrêta que sur le territoire de la commune de la Rochette, devant la porte d'une auberge isolée, à quelque distance du village.

Ils étaient tous deux connus du maître de l'établissement, qui leur en ouvrit la porte sans difficulté.

Edmée, qu'ils dirent malade, fut montée dans une chambre délabrée où son père la jeta sur un méchant grabat, en disant à Humbert :

— Je tiens le marché. Voici ma fille ; elle est à toi, fais-en ce que tu voudras. Moi je garde l'argent.

— Ce qui est convenu est convenu, répondit Humbert. Descends avec ta part et laisse-moi seul avec la mienne.

Zorigues se retira.

Humbert s'approcha du grabat où Edmée était étendue, toujours garrottée, toujours bâillonnée.

Il enleva le bâillon, il coupa les cordes avec son couteau encore teint du sang de Germaine.

Edmée eut le frisson.

Elle était déjà venue avec son père dans cette auberge ; elle connaissait cette chambre. Elle savait que la fenêtre ouvrait sur un ravin, où coulait un ruisseau, qui devenait torrent par les grandes pluies.

Depuis la veille, il avait plu beaucoup.

Edmée n'eut qu'une pensée : gagner du temps et avoir un peu de liberté de mouvement.

— Ma belle enfant, dit Humbert, il ne te servirait de rien maintenant de te refuser à mes caresses. Si tu ne les acceptais pas de bonne grâce, je te les

imposerais de force.

Tu n'as plus le droit d'ailleurs de faire la bégueule.

Quand on a vécu, comme toi, pendant trois mois avec un amant, on doit se montrer facile.

Pauvre petite, ajouta-t-il, avec un gros rire et l'œil égrillard, voici plus d'un mois que tu es abandonnée ; et il se pencha sur Edmée, en se disposant à la débarrasser de la couverture de laine qui lui enveloppait tout le corps pour l'entourer de ses bras.

Déjà son visage touchait le visage d'Edmée.

Elle eut une impression de profond dégoût. Mais elle jugea prudent de dissimuler ses sentiments.

Elle s'éloigna un peu afin d'éviter le baiser d'Humbert, et retenant la couverture de laine avec ses deux mains autour de son corps : — Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi, d'abord, me remettre des terribles émotions de cette nuit et des horribles secousses de ce voyage. Je suis brisée de fatigue, je suis accablée, anéantie, par la peur que j'ai eue.

Plus tard, si vous êtes bon pour moi, en ce moment, à mon tour, je vous le promets, je serai... bonne pour vous.

Ces derniers mots ne sortirent qu'avec peine de son gosier. On eût dit qu'ils l'étouffaient et l'étranglaient, et qu'en passant sur ses lèvres, ils y laissaient comme un remords.

Elle n'avait pu les prononcer sans que la rougeur de la honte colorât sa figure.

— Grimaces que tout cela, reprit Humbert, en écartant avec violence les mains d'Edmée pour lui enlever la couverture de laine qui était son seul vêtement.

— De grâce, ne me découvrez pas, j'ai froid.

— Allons, petite mijaurée, pas tant de façons ; et il tira enfin la couverture de laine qu'il jeta à terre dans un coin de la chambre.

Edmée, demi-nue et demi-morte, ferma les yeux comme pour se recueillir et croisa les mains comme pour prier.

— Oh ! que tu es belle ainsi, Edmée, murmurait Humbert à ses oreilles.

Déjà Humbert entourait de ses bras robustes le corps délicat et frêle d'Edmée, toute frissonnante d'horreur, déjà ses lèvres de satyre se posaient sur les lèvres de la jeune fille, déjà il s'apprêtait à assouvir, dans les bras de celle que Robert avait initiée aux doux mystères de l'amour, sa brutale passion.

Tout à coup on frappe à la porte de la chambre où il est enfermé avec elle.

— Vite, vite, dit la voix du maître de l'établissement, descendez par l'escalier dérobé dans la cachette des contrebandiers.

Il y a en bas des gendarmes qui sont à la poursuite de deux assassins.

Ils demandent à visiter toute la maison.

Était-ce lui et Zorigues que cherchaient ces gendarmes ?

Il l'ignorait. Mais la prudence lui conseillait de suivre les conseils de l'aubergiste.

Il disparut donc avec rapidité, après avoir dit cependant à Edmée, par mesure de précaution : — Si vous parlez, votre dénonciation fera condamner votre père à mort, et ce sera vous qui l'aurez conduit à l'échafaud.

Edmée ne le savait que trop. Aussi ne songeait-elle pas à réclamer la protection des gendarmes, si miraculeusement arrivés à son aide.

Dès qu'elle fut seule, Edmée sauta à bas du grabat sur lequel on l'avait jetée, ramassa la couverture de laine dont elle venait d'être dépouillée, s'en fit un vêtement qui la défendait contre le froid et qui protégeait sa pudeur, en se l'attachant autour du corps avec solidité, remit ses pantoufles, courut à la fenêtre, l'ouvrit et descendit dans le ravin, au milieu du torrent.

Tout le pays lui était connu. Depuis qu'il avait été renvoyé de l'établissement métallurgique d'Allevard, c'est du côté de la Rochette que Zorigues avait pris l'habitude de l'emmener mendier dans les hameaux et les campagnes, à la porte des fermes et des cabarets, quelquefois aussi dans les rues et les auberges de village.

Elle n'avait eu à descendre que de deux mètres de hauteur dans un torrent peu large et peu profond, dont l'eau avait servi à amortir sa chute, et où elle prit bientôt pied.

Elle courut à travers champs jusqu'à une vaste et belle ferme, qu'elle avait aperçue au loin, et où devait régner l'aisance.

Elle frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt, bien qu'il fût une heure du matin, et alla tomber évanouie sur une chaise de bois.

Le fermier n'était pas couché. Il veillait avec sa femme et une domestique.

Le bruit de l'assassinat de Germaine était arrivé jusqu'à ces braves gens, qui avaient jugé à propos de rester sur la défensive.

On savait que les assassins de Germaine avaient volé l'argent qui se trouvait à la villa de l'îlot des Sapins, au hameau de Sainte-Hélène.

Il était donc à craindre qu'il y eût dans la contrée une bande de malfaiteurs.

Il y avait nécessité de se tenir sur ses gardes.

Le fermier et la fermière veillaient par prudence.

L'entrée subite d'Edmée dans la salle où ils se tenaient, son évanouissement, son étrange accoutrement composé d'une chemise et d'une couverture de laine, leur firent craindre d'abord qu'elle ne fût partie de cette troupe de vagabonds et qu'elle ne réclamât l'hospitalité que pour servir ensuite d'introductrice à ses complices.

Cependant une remarque qu'ils firent aussitôt les rassura.

Cette jeune fille, dont la figure douce et distinguée prévenait en sa faveur, avait aux pieds d'élégantes pantoufles. Sa chemise était en toile fine.

Tout leur faisait présumer qu'ils venaient de donner asile non à une mendiante, non à une associée des bandits qui effrayaient le pays par leurs méfaits, mais à une victime de ces bandits.

Ils s'empressèrent alors autour d'Edmée, dont la pâleur les effrayait, tout disposés à la secourir et à la protéger.

Revenue à elle. Edmée expliqua l'étrangeté de sa visite et la bizarrerie de son vêtement, en ne disant que la moitié de la vérité, pour exciter l'intérêt du fermier et de la fermière, sans dénoncer son père.

Le lendemain, la domestique lui donna l'un de ses costumes pour qu'elle fût mise décemment. On lui glissa une pièce de monnaie dans la main, et après avoir pris un peu de repos et de nourriture, elle se mit en route pour Grenoble.

Elle espérait avoir des nouvelles de Robert dans cette ville, où il devait être connu.

Depuis plus de dix jours, elle avait cessé de recevoir de lui aucune lettre, et elle en était à se demander s'il l'avait oubliée, lorsque la terrible catastrophe de la nuit précédente était venue donner un autre cours à ses idées.

Au milieu de ses douleurs et de ses préoccupations de famille, Robert, en effet, avait momentanément cessé d'écrire à Edmée. Il voulait la surprendre par son retour inattendu, sans lui annoncer ce retour, qui, dans sa pensée, était prochain.

Avant de quitter la ferme où elle avait trouvé un asile pour le reste de la nuit, Edmée avait entendu raconter que tout près de la Rochette, vers le matin, deux individus inconnus, arrivés dans une auberge avec une jeune fille couchée sur une charrette, s'étaient battus à coups de couteau et que tous deux étaient à l'agonie.

On ne savait pas ce qu'était devenue cette jeune fille qui avait dû sauter dans un torrent voisin de l'auberge par la fenêtre de la chambre où elle était enfermée.

C'était la vérité.

La veille, vers dix heures du soir, au moment où le jardinier et la cuisinière de la villa de l'îlot des Sapins apprenaient aux habitants du hameau de Sainte-Hélène ce qui était arrivé, l'assassinat de Germaine, le vol de l'argent renfermé dans le secrétaire de sa chambre à coucher, la fuite d'Edmée, les gendarmes étaient survenus dans cette petite localité qu'ils traversaient pour rentrer à leur caserne.

Sur la foi des renseignements qu'ils avaient pu recueillir, ils s'étaient mis immédiatement à la poursuite des deux assassins et de la jeune fille, en suivant la route que paraissait avoir parcourue la charrette où se trouvait Edmée.

C'est ainsi qu'ils avaient été amenés à pénétrer dans l'auberge où venaient de s'arrêter Zorigues et Humbert, pour la visiter de la cave au grenier.

Ils ne connaissaient pas la cachette des contrebandiers dont le maître de l'établissement avait parlé. Ils n'avaient rien découvert et étaient repartis, dès l'aube, après d'inutiles et infructueuses recherches.

Humbert, désappointé par la fuite d'Edmée, avait alors réclamé sa part de l'argent volé à Germaine. Il en exigeait la moitié.. Zorigues avait déclaré qu'il entendait tout garder.

C'est de là qu'était venue la querelle qui avait eu un si tragique dénouement.

L'argent resta à l'aubergiste qui fut, dans cette circonstance, le troisième larron.

Certaine alors de n'être plus poursuivie ni par Humbert, ni par Zorigues, Edmée s'était mise, plus confiante et plus calme, en route pour Grenoble, mendiant de village en village, couchant la nuit dans une grange et ne pouvant marcher qu'à petites journées.

C'est pendant que Robert faisait en chaise de poste la route de Paris à Lyon qu'elle achevait, à pied, en demandant l'aumône et pauvrement vêtue, avec les hardes qui lui avaient été données par pitié, le trajet, long et pénible pour elle, de la Rochette à Grenoble.

Violemment ébranlée par les terribles secousses et les cruelles émotions qui l'avaient éprouvée dans la nuit du 10 au 11 novembre, elle était plongée dans un état de faiblesse et de prostration qui l'obligeait de s'arrêter souvent, le long des chemins, pour reprendre haleine, assise à terre, sous un arbre.

L'espoir de retrouver Robert, d'apprendre au moins ce qu'il faisait, où il était, ce qu'il devenait, lui donnait seul un reste de force.

Elle n'entra dans Grenoble que vers le 15 novembre, vers quatre heures du soir, au moment même où en sortait une chaise de poste qui passa à côté d'elle, rapide comme le vent, fugitive comme l'éclair.

C'était celle de Robert, qui courait au hameau de Sainte-Hélène, impatient de revoir Edmée.

Leurs regards ne se rencontrèrent pas, et tous deux se cherchant, se tournèrent le dos.

Edmée n'avait vu jusque-là que des bourgs, des villages, des hameaux.

Jamais elle n'était entrée dans une ville, même de quatrième ou de cinquième ordre.

En pénétrant dans Grenoble, elle fut saisie de frayeur.

La ville lui fit l'effet d'un gouffre.

La population lui fit l'effet d'un tourbillon.

Elle eut le vertige.

Cependant, elle se remit de cette première impression, et se mit à parcourir dans tous les sens la cité des Allobroges.

Elle allait de porte en porte, demandant monsieur Robert Dartoy.

Partout le nom de Dartoy était tout à fait inconnu.

Dans chaque maison où elle entra pour adresser la même question, qui recevait toujours la même réponse, on la repoussait brutalement, on la rudoyait grossièrement, comme une vagabonde et une mendicante.

La famille de Montboran possédait, près de la porte de Bonne, un vieil hôtel, gardé par un concierge. Cet hôtel, qui lui servait de pied-à-terre, était alors inhabité.

Edmée frappa à la porte, qui s'ouvrit à demi battant.

Le concierge vint voir qui pouvait ainsi frapper à cette porte, lorsque toute la population de Grenoble savait que la famille était réunie à Paris, où son chef venait de mourir.

Dès qu'il eût aperçu Edmée, sans même attendre qu'elle eût dit ce qu'elle voulait, il la repoussa, en s'écriant :

— Le duc de Montboran est mort. Il n'y a plus rien ici pour les pauvres !

Puis, sans donner à Edmée le temps de s'expliquer, il referma brusquement la porte.

Edmée continua d'errer quelque temps encore à travers les rues de Grenoble.

La nuit était venue depuis longtemps qu'elle arrêta toujours les passants, leur demandant l'adresse de monsieur Robert Dartoy.

La pauvreté de ses vêtements la rendait suspecte aux uns et donnait de l'audace aux autres.

On ne lui répondait même pas, ou on lui adressait quelques paroles brutales en s'éloignant avec précipitation, ou on lui tenait un langage qui lui faisait monter au front le rouge de la honte.

Elle n'avait pas mangé depuis la veille.

La faim lui tiraillait l'estomac, le désespoir lui montait au cerveau.

Elle courut comme une folle vers l'Isère et se précipita dans la rivière, au moment où Robert, dans l'ignorance où il était demeuré de ce qui s'était passé dans la nuit du 10 au 11 novembre, à la villa de l'îlot des Sapins, arrivait au galop de ses chevaux de poste au hameau de Sainte-Hélène.

IX

LA DAME DE CHARITÉ

Lorsqu'Edmée s'était jetée dans l'Isère, bien qu'il fût déjà tard, les quais étaient encore très-animés. Une foule nombreuse y circulait.

— Une femme qui se noie ! Une femme qui se noie, se mit à crier cette foule émue de pitié.

Le sauvetage fut promptement organisé, et on ne tarda pas à ramener Edmée sur la berge. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient là reconnurent la jeune femme qu'ils avaient si rudement repoussée ou si brutalement insultée, avec une dureté ou un cynisme de langage qu'ils se reprochèrent aussitôt, s'accusant de s'être mépris sur cette jeune femme et se reprochant de l'avoir poussée à un acte de désespoir.

On montra pour Edmée autant de compassion et de prévenance qu'on lui avait témoigné auparavant de dédain et d'indifférence.

Un médecin, accouru à la hâte, constata qu'elle respirait encore et qu'elle pouvait être sauvée.

Le plus riche banquier de la ville, le baron Bornstorff, passait en voiture sur le quai.

Il en descendit pour qu'on y fit placer Edmée, qui fut transportée à la demeure voisine de madame Mason, connue dans tout Grenoble pour sa bienfaisance.

C'est là que la fille de Zorigues reçut les premiers soins. On la conduisit ensuite à l'hôpital où cette dame, qui avait deviné, à quelques mots, qu'il y avait là tout un drame intime, la recommanda d'une façon particulière et lui fit donner à ses frais une chambre isolée.

La pauvre Edmée avait tant souffert qu'elle fit une longue maladie dont sa jeunesse seule put triompher.

Très-occupée, madame Mason n'avait pu faire à Edmée que de lointaines et rapides visites, qui pourtant avaient suffi à augmenter l'intérêt qu'elle avait, dès le premier moment, ressenti pour la pauvre enfant, dont le cœur lui paraissait plus malade que le corps.

Edmée devait sortir de l'hôpital le jour même où Robert allait partir pour Marseille.

C'est dans cette ville qu'il devait s'embarquer sur un navire à vapeur frété à ses frais.

La sœur qui soignait Edmée avait remarqué une contradiction bizarre, une étrange anomalie entre le langage et le costume de cette jeune fille, dont la distinction native l'avait frappée, dont la sympathique figure l'avait intéressée.

Lors de la dernière visite de madame Mason, cette sœur lui avait fait part de ses remarques et de ses réflexions.

Elle aussi avait deviné dans ce suicide inaccompli un douloureux mystère, dans cette longue maladie, un grand malheur.

Il avait été décidé que le jour de sa sortie de l'hôpital, Edmée entrerait au service de madame Mason, comme demoiselle de compagnie, au moins à titre provisoire.

Madame Mason voulait pouvoir pénétrer plus avant dans la vie d'Edmée ; elle voulait l'étudier de plus près. Elle pensait qu'en lui donnant asile momentanément dans sa propre maison, elle obtiendrait sa confiance entière.

Avant de partir pour l'Orient, Robert était allé faire à madame Mason une visite d'adieu et de courtoisie. Il se trouvait chez elle, lorsque le valet de chambre vint lui annoncer l'arrivée d'une sœur de l'hôpital accompagnée d'une jeune fille qui était, disait-elle, attendue.

Madame Mason avait reçu Robert dans son boudoir. Elle donna ordre qu'on introduisît cette jeune fille dans sa chambre à coucher.

Cet ordre fut exécuté.

Robert ne prit congé de madame Mason que quelques instants après, sans se douter que la jeune fille qui attendait dans la chambre à coucher était Edmée.

Le valet de pied n'avait pas négligé de dire à Edmée que madame Mason viendrait la trouver aussitôt après le départ de monsieur le marquis de Montboran, qui était venu lui présenter ses hommages, avant de partir pour l'Orient, où il allait faire un long voyage.

Mais elle ignorait que ce marquis de Montboran était le Robert Dartoy qu'elle avait si vainement cherché dans Grenoble.

La destinée allait de nouveau les éloigner l'un de l'autre, au moment où elle avait paru vouloir les réunir, à l'improviste, dans la même maison.

Faudrait-il croire à la fatalité des musulmans ?

La première conversation de madame Mason avec Edmée fut longue. Elle dura toute la soirée.

Lorsqu'elles se séparèrent, madame Mason n'ignorait rien de tout ce qui concernait Edmée. Elle ne lui avait rien caché ni sur son origine, ni sur sa vie.

Ce long récit avait profondément touché madame Mason. Mais il ne lui vint pas à l'idée que le Robert Dartoy qui jouait un si grand rôle dans toute cette aventure était son jeune amoureux de la Suisse, depuis une heure à peine en route pour Marseille.

Pendant que Robert naviguait vers l'Orient, madame Mason apprenait à apprécier les qualités, le caractère, l'intelligence, les talents d'Edmée.

Edmée était au-dessus de la situation secondaire de demoiselle de compagnie.

Madame Mason revint d'elle-même à la première idée qu'avait eue Robert, et la croyant très-capable de diriger un jour une maison d'éducation, elle la fit entrer, comme sous-maîtresse, dans une institution de demoiselles de Grenoble.

La directrice de cette institution avait pour madame Mason la plus haute considération. Elle accueillit la pauvre Edmée, comme elle eût accueilli une parente, avec beaucoup de cordialité.

La protégée de madame Mason justifia, dès les premiers jours, la confiance que l'on avait en elle. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'on la citait comme une sous-maîtresse modèle.

Mais la fille de Zorigues était prédestinée à une vie accidentée aussi contraire à sa volonté qu'à sa nature.

Elle avait à peine trouvé un peu de calme et de repos, qu'elle fut de nouveau troublée dans ses rêves d'avenir par un incident qui allait la contraindre de quitter l'institution où elle avait été reçue comme l'enfant de la maison.

Elle était enceinte.

Cette découverte lui causa plus de joie que d'inquiétude.

Elle donnerait le jour à un enfant dont Robert était le père.

Cette idée la consolait de la ruine de ses projets.

Avertie de l'état de grossesse d'Edmée par une lettre qui l'émut jusqu'aux larmes, madame Mason imagina un prétexte admissible pour faire sortir sa protégée de l'institution où elle l'avait fait entrer.

Placée à la campagne dans une maison d'accouchement de prix modérés, Edmée y devint mère d'une fille qu'elle fit enregistrer seulement sous le nom de Nadine. Elle ne pouvait lui donner celui de Dartoy, et elle ne voulait pas qu'elle eût celui de Zorigues.

Dans cette même maison, quelques jours après, une jeune paysanne, qui avait servi quelque temps au château des Abeilles en qualité de chambrière, mourut en couches, donnant aussi le jour à une fille.

Celle-ci reçut le nom de Berthe, et ne fut avouée, comme Nadine, ni par son père, ni par sa mère.

Madame Mason fut seule à connaître le secret de cette seconde naissance. Elle était liée avec le père de Berthe, qui lui avait confié ce secret.

Il était fort riche.

De puissantes considérations l'empêchaient de se faire immédiatement connaître.

Mais, sans avoir sur l'avenir de sa fille d'idée encore bien arrêtée, il voulait en prendre soin, dès son enfance.

Il tenait surtout beaucoup à ce que cette enfant, qui ne devait pas souffrir de la faute de sa mère, eût une éducation soignée, une instruction sérieuse, et il s'engageait à assurer l'existence de celle qu'il jugerait digne de l'élever au moins jusqu'à ce qu'elle fût en état de prendre une carrière ou en âge de se marier.

C'était une bonne fortune pour Edmée.

Madame Mason conçut aussitôt le projet d'assurer cette position à sa protégée.

Elle parla d'Edmée à son ami avec tant d'enthousiasme, qu'il se décida, sur cette recommandation qui lui inspirait une confiance absolue, à confier Berthe à la mère de Nadine.

Madame Mason proposa alors à Edmée de se charger, aux conditions que son ami avait lui-même indiquées, de l'éducation et de l'instruction de Berthe, qu'elle élèverait avec Nadine, leur servant à toutes deux de mère et de nourrice, et leur enseignant ensuite la grammaire, l'histoire, la géographie, le chant et la musique.

Edmée accepta avec reconnaissance.

Une maison élégante et confortable fut louée dans le village de Theys, qui est dans la montagne au-dessus de Goncelin, gros boug situé dans la vallée du Grésivaudan, sur la rive gauche de l'Isère.

Theys est un petit bourg disséminé dans une riante et pittoresque vallée, dont une culture soignée augmente la fertilité naturelle.

On y arrive par une route montueuse de piétons ou de voitures, qui longe d'abord le parc de Tencin ou de Monteynard, nom actuel du château situé au pied de la colline que cette route contourne, en décrivant sur ses flancs de nombreuses sinuosités.

C'était une retraite merveilleusement choisie.

Theys est, comme Allevard, un centre admirable d'excursions intéressantes et variées.

La population de ce petit bourg était alors d'un caractère presque ombrageux et sauvage.

Il était facile d'y vivre isolé.

Dès qu'Edmée fut remise de ses couches, elle fut installée dans cette maison avec Nadine et Berthe qu'elle devait allaiter ensemble.

C'était le 1^{er} juillet 1841. Il y avait juste un an qu'elle avait connu Robert, qu'elle espérait toujours, qu'elle attendait encore.

Ce même jour, le marquis de Montboran, désenchanté de la Grèce et de l'Orient, de l'Égypte et de la Judée, débarquait à Naples avec Macdonald Bornstorff, ayant renoncé provisoirement à visiter Trieste, Venise, Milan, Gênes, Florence et Rome, le cœur toujours plein du souvenir, jusque-là ineffacé, d'Edmée.

Ce souvenir l'avait suivi au milieu des ruines poétiques et sur les monts célèbres de la Grèce, sur les rives du Bosphore, dans les mosquées de Constantinople, dans les murs de Jérusalem, sur les bords du Jourdain, au pied des Pyramides ; et ni les belles Grecques du Smyrne, ni les séduisantes Arméniennes de Péra, ni les splendides juives répandues dans tout l'Orient, comme autant de perles animées, ni les voluptueuses almées du Caire, n'avaient pu la lui faire oublier.

Oiseau de passage dans ces régions où s'agitèrent des sociétés évanouies, où brillèrent des peuples disparus, où régnèrent des religions mortes, il put y tremper ses lèvres dans la coupe du plaisir.

Mais son cœur resta fermé à toutes les paroles amoureuses qui furent murmurées à son oreille.

C'est pendant cette rapide excursion à travers le monde antique, sur ce sol épuisé, qu'il jeta, aux brises parfumées du soir, les poésies dont il forma son premier recueil destiné à la publicité et, dans ce recueil, le nom harmonieux d'Edmée est le seul qu'on y trouve.

Il allait donner l'immortalité à ce premier amour que d'autres amours devaient bientôt emporter, à ce premier nom que d'autres noms allaient prochainement effacer.

Ce recueil que Robert avait envoyé à un célèbre éditeur du temps, en mettant le pied sur le sol de l'Italie, commença une renommée qui allait grandir, de lustre en lustre.

Cette renommée pénétra jusque dans la paisible demeure où Edmée élevait Nadine et Berthe avec la même sollicitude.

Mais le recueil était signé du marquis de Montboran.

Le prénom était le même. Le jeune et nouveau poète s'appelait Robert, comme le père de Nadine.

Ces rapprochements lui firent trouver un grand charme dans la lecture des poésies du marquis de Montboran. Il lui semblait y reconnaître une analogie mystérieuse avec les pensées de celui qui avait toujours tout son cœur, toute son âme. Elle se prit de passion et d'enthousiasme pour ces poésies qui, trompant sa douleur muette, devinrent sa consolation favorite.

Elles continuèrent le lien mystérieux qui l'unissait secrètement à ce Robert tant aimé, dont toutes les voix de la Renommée lui apportaient le nom, sans qu'elle sût et qu'elle pût le reconnaître.

Il était écrit qu'ils ne se retrouveraient qu'après avoir traversé, en se cherchant toujours, et en ne se rencontrant jamais, tout en se cotoyant sans cesse, de longs orages et de dures épreuves.

Il était écrit d'ailleurs que, sans l'oublier, Robert serait moins fidèle au souvenir d'Edmée qu'Edmée au souvenir de Robert.

Robert avait la nature des poètes et des artistes.

Son imagination était impressionnable, son esprit était mobile.

Un jour devait arriver où son cœur endolori se prendrait d'amour pour une nouvelle Edmée.

Soit misanthropie, soit coquetterie, pendant que le bruit qu'avait fait en France son premier volume de vers, traversait la Méditerranée pour arriver en Italie, il promena, pendant quelques semaines encore, dans la Calabre et en Sicile, la mélancolie de son âme, inséparable du souvenir d'Edmée, puis il prit tout à coup la résolution de suspendre ses excursions et de paraître dans les réunions diplomatiques de Naples.

Il y rencontra lord et lady Dudley, qui fréquentaient surtout l'ambassade de France.

X

LA PAIRESSE D'ANGLETERRE

Lord Dudley, ministre d'Angleterre auprès du gouvernement napolitain, avait environ soixante-dix ans.

C'était, avant tout, un esprit pratique, positif, qui attachait plus de prix et accordait plus de valeur à un bon système d'élevage, appliqué à la race bovine ou à la race chevaline, qu'à un roman de Walter Scott, à un poème de lord Byron ou même à un drame du grand Shakespeare.

Lady Dudley avait cinquante ans de moins que son mari. Elle était à peu près de l'âge de Robert.

Sa famille, qui était de la plus haute noblesse d'Irlande, mais qui était tombée dans la pauvreté, lui avait fait contracter cette union, aussi avantageuse, sous le rapport de la fortune, que disproportionnée, sous le rapport de l'âge.

Romanesque comme une Anglaise, sentimentale comme une Allemande, lady Hélène Dudley cachait sa vraie nature à la société napolitaine, sous les apparences du caractère frivole des Françaises, dont elle avait le piquant, la grâce et la vivacité.

Elle était alors dans tout l'étincellement de son esprit, dans tout le rayonnement de sa beauté.

Tous les hommes à la mode, diplomates, ministres, savants, artistes, poètes, gentilshommes, avaient essayé de lui plaire.

Elle était restée insensible à tous les hommages.

Entourée chaque soir d'une cour d'adorateurs qui l'adulaient, dont quelques-uns étaient célèbres par leurs bonnes fortunes, dont plusieurs étaient dignes d'attirer son attention, et qui tous se montraient prêts à lui dévouer leur vie, elle traversait ces régions passionnées et dangereuses, parfois enivrantes et tentatrices, sans y rien laisser de son cœur, dont rien ne troublait la sérénité.

Sa réputation de vertu égalait sa réputation d'esprit et de beauté.

Le grand âge de lord Dudley, qui pouvait la faire croire accessible à un amour heureux et coupable, était, au contraire, pour elle, un préservatif.

Être fidèle à un vieillard, qu'elle devait respecter, mais qu'elle ne pouvait aimer, lui paraissait une gloire préférable à tout le bonheur, à toute l'ivresse qu'elle aurait pu trouver dans une liaison illégitime.

Il y avait de l'orgueil dans l'affectation qu'elle mettait à conquérir cette gloire aux yeux du monde, et dans sa détermination d'enfermer sa vie dans la solitude de l'âme et le sommeil du cœur, si lourde que pût être cette solitude, si pesant que pût être ce sommeil pour son organisation tendre et passionnée.

Mais cet orgueil la protégeait si bien contre toutes les séductions, qu'elle devait se croire à l'abri de toute faiblesse et de tout péril.

Elle se sentait, elle se croyait invulnérable.

Le marquis de Montboran avait un nom qui devait lui ouvrir toutes les portes. Il plut à lord Dudley, qui l'invita aux raouts officiels de la légation d'Angleterre, puis à des soirées plus intimes.

Lord Dudley avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup retenu. Il avait été l'ami de Pitt, de lord Castelreag, de Canning, de lord Byron, Il avait connu Gœthe et Napoléon I^{er}.

Robert se plaisait dans la conversation de ce vieillard instruit, qui aimait à trouver des auditeurs attentifs lorsqu'il parlait de ses souvenirs, et racontait des anecdotes.

Lord Dudley le prit tout à fait en affection, et il devint l'hôte le plus assidu de la légation d'Angleterre.

Il est vrai que lady Dudley servait de trait d'union entre le vieillard et l'adolescent. Elle était toujours de ces petites réunions où l'on oubliait volontiers la morgue et la roideur britanniques pour la cordialité française et l'abandon italien.

Encore tout entier au souvenir d'Edmée, Robert remarqua la beauté, la grâce, la distinction de lady Dudley qui avait l'élégance un peu majestueuse, bien que toute féminine, des Irlandaises, douées tout à la fois d'une harmonieuse ampleur de formes et d'une merveilleuse souplesse de mouvements.

Mais il n'en fut d'abord ni ému, ni troublé. L'idée ne lui vint même pas de lui adresser de ces compliments dont la fadeur égale la banalité. Il dédaigna de lui faire la cour et se distingua par là de tous les hommes qu'elle rencontrait dans les salons de Naples et qui ne pouvaient la voir sans lui exprimer leur admiration, souvent leur amour.

Cette indifférence la frappa, piqua sa curiosité, peut-être sa vanité, et lui inspira le désir d'étudier de plus près ce jeune homme qui, seul, ne lui disait pas qu'elle était belle, qui, seul, ne cherchait pas à lui plaire, tout en se montrant vis-à-vis d'elle d'une exquise courtoisie.

Elle se mêla davantage aux conversations particulières de lord Dudley et du jeune marquis de Montboran, dont le langage coloré, poétique, ardent, enthousiaste, passionné, la subjuguait malgré elle.

De son côté, elle faisait avec lui assaut d'esprit et d'imagination, montrant les côtés romanesques de son caractère et les mystérieux abîmes de son cœur, fait pour les doux épanchements et les ineffables tendresses.

Robert pensait déjà moins à Edmée, et lady Dudley se surprenait à pleurer, quand elle était seule.

Bientôt ils en vinrent à ne plus pouvoir passer un seul jour sans se rencontrer, sans se parler, sans se voir, soit à la légation d'Angleterre, soit à l'ambassade de France, soit à la cour, ou bien dans quelque salon de Naples, ou encore dans des promenades et des excursions organisées, comme parties de plaisir, dans leur cercle intime.

Macdonald Bornstorff était de toutes ces parties. Dans sa fatuité, il avait cru qu'il n'aurait qu'à se montrer pour vaincre. Il avait essayé de se faire écouter de lady Dudley.

Elle lui avait témoigné un froid dédain qui avait bientôt glacé son amour et anéanti son rêve. Mais il lui en gardait rancune.

Une jalousie féroce le mordit au cœur, lorsqu'il s'aperçut que son ami, le marquis de Montboran, était accueilli avec une sympathie toute particulière par cette paire d'Angleterre si hautaine pour lui, si réservée avec tous les hommes de sa société.

— Un jour, Macdonald Bornstorff entra brusquement dans la chambre du marquis de Montboran, dont il était l'hôte depuis leur départ de Grenoble.

— Je viens t'annoncer, dit-il, que je quitte Naples ce soir pour retourner en France.

— Ah ! tu es las de voyager ? répondit Robert d'un ton froid.

— Non, mais je n'ai plus rien à faire ici. Tu aimes lady Dudley et elle t'aime.

— Malheureux...

Robert comprit que son emportement serait une dénonciation, une révélation, un aveu. Il se contint et reprit :

— Tu veux plaisanter, et j'ai tort de m'émouvoir de ton langage.

Il ne s'est jamais dit un seul mot d'amour entre lady Dudley et moi, et nous ne pensons pas plus l'un que l'autre à nous aimer.

— Je sais ce que je sais, et je vois ce que je vois.

Du reste, il se peut que vous ignoriez l'un et l'autre la passion qui vous domine sans doute à votre insu et contre votre volonté.

Mais j'ai de l'expérience et je suis sûr de ne pas me tromper.

— Crois ce qu'il te plaira de croire. Mais je t'affirme, sur l'honneur, que tu es dans une erreur complète. J'espère du moins que tu ne diras ton opinion à personne ici avant de quitter Naples, où je ne te retiens pas.

— Sois tranquille. Tu peux compter sur ma discrétion.

Seulement, tu comprends que la vue du bonheur des autres ne peut me suffire. Je ne suis pas assez parfait pour cela.

C'est ce qui fait que je te laisse roucouler seul ici, du lever du soleil au clair de lune, près ou loin de lady Dudley, car, sans t'en douter, quand tu ne causes plus avec elle, tu parles d'elle aux étoiles ou aux arbres, selon que c'est la nuit ou que c'est le jour.

Si tu ne sais pas encore que tu es amoureux, je te l'apprends ; et, si tu ne t'en es pas davantage aperçu, je t'apprends aussi que de son côté elle t'aime. Tu vois que je ne suis pas jaloux, puisque je t'avertis que tu n'as qu'à vouloir pour être heureux.

— Macdonald, assez sur ce sujet.

— C'est bien ! c'est bien ! Je suis ton obligé ; je dois céder. Au revoir... en France, mon cher Robert.

— Adieu, mon cher Macdonald.

Robert fut heureux du départ de Macdonald, qu'il voyait avec satisfaction quitter Naples.

Depuis dix grands mois qu'ils voyageaient ensemble, il avait découvert dans ce caractère égoïste, envieux et fourbe, des nuances qui lui avaient déplu et qui l'avaient mis en défiance.

Il aurait presque pris son camarade de classe en antipathie.

Resté seul, il tomba dans une profonde rêverie, puis il eut la fièvre et il se mit à écrire une élégie. Il était jour lorsqu'il prit enfin, accablé de fatigue et de sommeil, un peu de repos.

C'était la première fois, depuis un mois, qu'il avait négligé de se rendre à la réunion privée de la légation d'Angleterre, où il y avait ce jour-là cercle d'intimes.

Pourtant il n'avait pas pensé une seconde à Edmée, et ce n'est pas ce nom qu'on lisait dans l'élégie laissée sur le bureau du poète ; c'était celui d'Hélène.

Étonnée de n'avoir pas rencontré au salon le marquis Robert de Montboran, lady Dudley avait prétexté une migraine et s'était retirée de bonne heure dans son appartement.

A demi déshabillée, elle avait renvoyé sa femme de chambre, et se laissant tomber dans un fauteuil, elle s'était mise à pleurer en se couvrant le visage de ses deux mains.

Elle se trouvait malheureuse, et, pour la première fois de sa vie, elle maudit le sort qui, en associant sa jeunesse à la vieillesse d'un mari septuagénaire, la sevrerait de toute joie du cœur, de toute ivresse de l'âme.

Elle aussi eut la fièvre et passa une nuit d'insomnie.

Le nom de Robert était souvent revenu à sa pensée. Son esprit en était obsédé. Elle ne pouvait l'en chasser. Ce symptôme l'effraya. Elle voulut s'éloigner pour quelques jours. Elle pria son mari de la conduire à Florence, où était sa sœur aînée, mariée au premier secrétaire de la légation d'Angleterre.

Lord Dudley y consentit. Tous deux partirent dans la journée, sans prévenir personne.

La sœur de lady Dudley était absente. Elle était en excursion dans la campagne de Rome.

Lady Dudley fut presque heureuse de ce contre-temps. Sans se l'avouer, elle était secrètement aussi impatiente de retourner à Naples qu'elle l'avait été de s'en éloigner.

Le voyage de Florence avait beaucoup fatigué lord Dudley. Dès son arrivée à Naples, il avait dû se mettre au lit, recommandant qu'on l'excusât auprès des visiteurs qui, avertis de son retour, pourraient se présenter dans la soirée, et laissant à lady Dudley le soin de faire seule les honneurs de son salon.

Depuis l'absence de lord et de lady Dudley, le marquis de Montboran s'était régulièrement rendu, chaque soir, auprès du premier secrétaire de la légation d'Angleterre, dans l'espoir d'apprendre de sa bouche que le ministre était rentré à l'hôtel avec sa femme.

Dès qu'il fut informé de leur retour, il se fit annoncer à lord et à lady Dudley. On l'introduisit dans le petit salon des soirées intimes, où il ne trouva que la maîtresse de la maison.

Il ne vint personne autre.

Robert fut seul toute la soirée avec Héléna.

Tous deux causèrent longtemps poésie, musique, peinture, politique, philosophie.

Robert racontait ses voyages en Orient.

Héléna dépeignait les paysages de l'Irlande.

Cette conversation dura une heure. Puis, comme si tous deux avaient été tacitement d'accord, ils la laissèrent tomber.

Il y eut un long silence.

Une corbeille de fleurs les séparait.

Héléna évitait le regard de Robert, qui la brûlait de sa flamme. Elle arrachait les pétales des roses. Lui suivait des yeux cet innocent badinage.

Tout à coup il se lève brusquement, comme mû par un ressort puissant ; il s'empare des deux mains d'Héléna, les porte à ses lèvres et, d'une voix vibrante de passion :

— Héléna, méprisez-moi, riez de moi, détestez-moi, chassez-moi, dit-il, c'est votre droit, c'est peut-être votre devoir : je t'aime, je t'aime !

C'était l'explosion d'un amour longtemps contenu.

Héléna retira doucement ses mains des mains de Robert. Son cœur battait avec violence. L'émotion lui ôtait la parole.

Elle continua de garder le silence.

— Dites un mot, Héléna, un seul mot, de grâce, fût-ce pour me dire que je suis fou, fût-ce pour m'exprimer votre colère et votre dédain.

Oh ! tu peux me dire que tu me hais. Mais je te répondrai toujours par ces seuls mots : je t'aime, je t'aime !

Lady Dudley continuait à garder le silence.

L'ivresse, l'effroi, l'amour, le remords, se partageaient son âme.

Il s'y livrait une lutte terrible ; Robert entendit des soupirs étouffés par des sanglots.

Il eut un éclair d'espoir. La fière lady Dudley était à son tour troublée, émue. La glace se fondait en larmes.

Mais ce ne fut qu'une faiblesse passagère.

Héléna redevint vite lady Dudley et, retrouvant son calme accoutumé, sa dignité habituelle, elle regarda fixement Robert, comme si elle n'avait plus peur de l'amour qu'elle pouvait lire encore dans ses yeux, et lui dit d'un ton de reproche et de regret : — Vous venez de m'enlever une chère et douce

illusion, l'illusion de l'amitié sainte et pure. Votre langage m'a fait bien mal, plus mal que je ne puis le dire.

Il y a une heure, je me disais que j'avais un ami dans le monde.

Cet ami je viens de le perdre. Demain je serai seule, comme je l'étais avant votre arrivée à Naples.

Oh ! Robert, Robert qu'avez-vous fait ?

— Qu'ai-je donc dit, mon Dieu, qui vous ait rien appris ? J'ai dit que je vous aimais d'un amour profond, irrésistible, immense. Ne le saviez-vous pas, ne l'aviez-vous pas deviné ?

Mon Héléna adorée, toi aussi tu m'aimes.

Oui, Héléna, tu m'aimes et tu voudrais en vain me cacher ta tendresse ; je la lis dans tes yeux, je la sens dans ta voix, je la découvre sur tes traits.

Abandonnons-nous, crois-moi, à cette passion mutuelle que Dieu a mise dans nos cœurs, et vivons l'un pour l'autre ; vis pour mon bonheur, comme je vivrai pour te faire heureuse entre toutes les femmes.

— Vous me méprisez donc bien, Robert, que vous me supposez capable de préférer les joies de l'amour dans la souillure aux souffrances du cœur dans la vertu ?

Moi descendre à l'adultère, qui fait à la femme une vie de mensonge !

Jamais !

Libre, j'aurais pu être votre femme.

Mariée, je ne serai pas votre maîtresse.

Puisque vous ne pouvez plus rester mon ami, ne nous voyons plus, monsieur le marquis de Montboran.

— Ne plus vous voir, vous mon inspiration, mon génie, vous ma joie, mon soleil ! Vous voulez donc tuer du même coup mon bonheur et ma gloire ?

— J'aurais pu mourir pour votre gloire. Mais je ne puis vivre pour votre bonheur.

Héléna se remit à sangloter en laissant tomber sa tête sur l'épaule de Robert.

— Héléna ! Héléna ! pardonne-moi, pardonne-moi !

Je te fais pleurer, moi qui verserais tout mon sang, qui souffrirais toutes les tortures, qui donnerais ma vie pour t'épargner un seul jour de douleur.

Pardonne-moi ! pardonne-moi !

Je ne te parlerai plus d'amour, je ne serai plus qu'un ami, qu'un frère

— J'aurais dû prévoir ce qui arrive.

J'avais trop de confiance dans ma force.

Dieu me punit de mon orgueil.

M. le marquis de Montboran, j'ai une prière à vous adresser.

— Oh ! parlez, parlez... une prière à m'adresser... non, un ordre à me donner... dites, dites, vous serez obéie à l'instant même.

— Je ne suis pas libre de mes mouvements, je ne puis quitter Naples. J'y suis retenue par le devoir. Rien ne vous oblige à y rester. Promettez-moi d'en partir demain.

— Cruelle ! que me demandez-vous ? Une séparation immédiate, peut-être éternelle !...

— Il le faut. Je ne pourrais plus vous rencontrer sans honte. C'est vous-même qui avez rendu ce sacrifice nécessaire, en tuant la confiance et la sécurité dans mon âme.

Qui sait si nous ne deviendrions pas un jour coupables.

— Ce serait le bonheur.

— Ce serait le remords.

Je ne sais pas ce que sont les autres femmes ; mais je sens bien que ce bonheur-là me tuerait.

Robert, nous ne devons plus nous revoir, à moins qu'un jour Dieu ne permette que nous puissions nous retrouver sans crime, sans remords, sans honte.

— Oh ! merci, merci, je partirai... j'attendrai...

— Vous n'attendrez pas longtemps, dit une voix faible.

Hélène et Robert se retournèrent.

Lord Dudley, pâle et chancelant, était debout derrière eux, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil.

XI

LE COUREUR DE DOTS

Vers onze heures du soir, lord Dudley s'était informé à son valet de chambre des personnes qui se trouvaient au salon où lady Dudley recevait leurs amis intimes.

Il avait appris que le jeune marquis de Montboran était seul venu faire sa visite habituelle. Il se sentait plus dispos. Il aimait beaucoup Robert, et comme la grande différence d'âge qui existait entre eux lui permettait d'y mettre moins d'étiquette, il passa ce que l'on appelle dans le monde un costume du matin et descendit au petit salon avec lequel son appartement particulier communiquait par un escalier intérieur.

Arrivé près de la porte, il saisit quelques mots qui éveillèrent son attention. Il écouta. Ce qu'il entendit le rassura sur son honneur. La vertu avait triomphé de l'amour dans le cœur d'Hélène. Mais il n'était pas douteux pour lui qu'elle n'aimât Robert autant qu'elle en était aimée.

Il entra au moment où, en se séparant, pour un temps indéfini, lady Dudley et le marquis de Montboran se donnaient, pour ainsi dire, rendez-vous au lendemain de sa mort.

Il n'y eut pas, il ne pouvait pas y avoir d'explication.

— L'honneur est sauf, dit lord Dudley, reprenant ses forces, je n'ai de reproche à vous adresser ni à l'un ni à l'autre.

C'est moi qui suis coupable d'avoir oublié que c'est toujours un crime, aussi bien qu'une folie, à un vieillard d'épouser une jeune fille, puisque c'est lui imposer le martyre de la vertu ou l'exposer au remords de l'adultère.

Monsieur le marquis de Montboran, lady Dudley vous l'a dit : Partez, espérez et attendez, et il se laissa retomber, comme affaissé sur le fauteuil qui lui servait d'appui.

— Mylord... Mylady..., balbutia Robert, qui s'inclina et sortit.

Le lendemain matin, il avait quitté Naples.

Il parcourut d'abord l'Italie et réalisa enfin son projet de visiter Rome, Florence, Gênes, Milan, Venise, d'où il se rendit à Trieste.

Il voyagea longtemps, très-longtemps en Autriche, en Allemagne, en Prusse, en Danemark, en Suède, en Norvège, en Hollande, en Belgique, jusqu'à ce qu'il eût vu toute l'Europe, à l'exception de la Russie et de l'Angleterre.

Partout il fit de longues stations, partout il eut de ces faciles amours de passage qui, se nouant sans effort et se dénouant sans douleur, ne laissent ni souvenir dans l'esprit, ni trace dans la vie.

Il avait toujours le cœur plein d'Hélène. Mais à mesure que le temps marchait, sa pensée revenait aussi à Edmée. L'ignorance dans laquelle il était resté sur le sort de la fille de Zorigues, pesait à sa conscience comme un remords.

Pendant le cours de ses pérégrinations, et sans même venir en France, où son tuteur, quoiqu'il fût devenu majeur, continuait à gérer ses affaires et à surveiller ses intérêts, il avait successivement publié à Paris trois nouveaux volumes de vers et quatre volumes d'impressions de voyage.

Il était devenu l'une des plus grandes renommées poétiques, l'une des plus éclatantes gloires littéraires de son époque. On s'enthousiasmait à la lecture de ses ouvrages en prose, dont le style chaud et coloré, pittoresque et imagé plaisait à la jeunesse des écoles ; on dévorait ses élégies, qui l'avaient fait surnommer le chantre des femmes.

Fièvre d'avoir été un peu aimée pendant quelques jours du marquis de Montboran, madame Mason lisait avec avidité tout ce qu'il publiait et le prônait beaucoup dans les salons de Paris, surtout dans celui du prince de Miribel, dont elle était l'une des habituées.

Le prince de Miribel avait une fortune considérable. Il était pair de France. Son rêve était de pouvoir dire qu'il avait été ministre, ne fût-ce que pendant une semaine.

Il avait une nièce charmante qui s'appelait Mathilde d'Ormoy, et qui était destinée à devenir son héritière. Une liaison, devenue pour ainsi dire un mariage, qu'il avait avec une femme du plus haut monde, séparée judiciairement de son mari, l'avait empêché de contracter des liens légitimes.

Mathilde d'Ormoy était fille d'une sœur du prince de Miribel, ruinée par son mari, colonel de dragons alors à la retraite.

Depuis la mort de sa mère, elle tenait la maison de son oncle, qui lui portait beaucoup d'affection et lui laissait beaucoup de liberté.

Son père avait la table et le logement à l'hôtel des Invalides.

Hautaine de caractère, impérieuse de volonté, portée à la domination par tempérament, accoutumée au commandement par situation, Mathilde d'Ormoy faisait les honneurs du salon du prince de Miribel avec une grande aisance, mais aussi avec un ton et une attitude qui indiquaient une femme d'une volonté peu flexible et d'une nature peu maniable.

Héritière présomptive de la fortune du prince de Miribel, dont elle devait apporter le titre à son mari, avec l'agrément du roi, qui ne refuserait pas son consentement, elle pouvait aspirer aux plus brillants partis.

Mais, par une contradiction étrange, elle avait en même temps l'esprit romanesque. Elle avait de tout temps rêvé, en imagination, d'épouser un poète ou un artiste célèbre, sans se préoccuper ni de la question d'argent, ni même de la question de naissance.

Le nom de Robert avait surgi tout à coup dans le monde de la renommée. Ce nom avait fixé sa pensée jusque-là errante et vague.

Elle avait d'abord lu ses œuvres sur la foi des éloges de madame Mason, qui parlait sou vent avec elle de l'homme qu'elle dépeignait aussi sympathique et aussi distingué que son style était entraînant et élevé.

Puis elle les avait relues avec amour, renchérissant sur l'enthousiasme du public, et, sans le connaître, elle lui avait adressé, à l'étranger, trois lettres sans signature où toute son exaltation débordait en phrases admiratives et passionnées.

Ces lettres l'avaient flatté. Il désirait vivement connaître la femme qui les avait écrites. Mais il ignorait si cette femme était jeune ou vieille, belle ou laide, et il pouvait se faire qu'elles fussent d'une pauvre deshéritée de la nature, qui adressait à l'être idéal qu'elle se donnait pour amant imaginaire les soupirs de son cœur et les élans de son âme, afin de se dédommager de ne pouvoir les dire à un être réel.

Dans sa troisième lettre, l'inconnue en annonçait une quatrième où elle dirait son nom et qui serait la dernière.

Il n'avait pas reçu cette quatrième lettre, et il avait oublié à peu près cette correspondance anonyme, lorsqu'il prit la résolution de revenir en France.

Mathilde l'avait écrite et l'avait gardée. Elle n'avait pas osé l'envoyer. Robert n'en était pas moins resté son idéal.

Cet idéal détournait, en absorbant ses pensées, son cœur et son imagination de tout autre amour. Il était, pour tous ceux qui aspiraient à sa main, un rival d'autant plus dangereux qu'il était invisible et inconnu.

Il faisait surtout un tort considérable dans son esprit à Macdonald Bornstorff, l'un de ses adorateurs les plus assidus et les plus empressés, et celui d'entre tous qui était le mieux accueilli par son oncle.

Macdonald Bornstorff était alors l'un des secrétaires intimes et des familiers influents de M. Guizot, président du conseil et ministre des affaires étrangères.

Il avait remarqué Mathilde pour sa beauté. Il l'avait aimée pour sa dot.

C'était plus qu'une fortune, c'était une alliance qui pouvait le conduire aux plus hautes positions politiques, dans un avenir prochain.

Il avait deviné l'ambitieux rêve que caressait le prince de Miribel, et il s'était fait fort auprès de lui de le faire choisir par M. Guizot pour remplacer le premier membre du cabinet du 29 octobre qui viendrait à disparaître par une cause quelconque.

D'ailleurs, il avait fait valoir que lui aussi avait un oncle célibataire, immensément riche, dont il était le seul parent et dont il serait par conséquent l'unique héritier.

Il était agréé par l'oncle. Seulement la nièce, dont la pensée était tout entière à son idéal, lui faisait un accueil glacial qui aurait découragé tout autre prétendant.

Mais Macdonald Bornstorff était opiniâtre. Il persista dans ses prétentions et eut l'idée d'appeler à son aide la fille du baron Durinval, préfet de Tours, Léa, nièce de madame Mason et amie de pension de Mathilde.

Madame Mason n'était riche que d'une fortune viagère qu'elle tenait de son mari et qui devait retourner à la famille de celui dont elle portait le nom. Elle n'avait donc rien à laisser à sa nièce. Elle ne pouvait que tenter de lui faire faire dans la société un mariage avantageux.

Lorsque madame Mason habitait Paris, Léa venait souvent passer un ou deux mois auprès de sa tante, qui espérait que la beauté provocante de sa nièce lui tiendrait lieu de dot auprès d'un homme riche, disposé à faire un mariage d'amour plutôt qu'un mariage d'argent.

En ce temps-là, il y avait encore des hommes du monde qui comptaient avec leur cœur.

Léa, qui savait qu'elle n'avait de fortune à attendre ni de son père ni de sa tante, s'était promis de ne rien négliger pour faire la conquête de cet homme riche et aimant, entrevu dans ses rêves.

Depuis deux ans, elle attendait l'occasion qu'elle appelait de toute l'ardeur de son ambition, lorsqu'à la fin de 1846, étant venue passer quelque temps chez sa tante, elle y vit Macdonald Bornstorff.

Elle jeta ses vues sur lui.

Agaçante et coquette, Léa inspira facilement un violent caprice à Macdonald, qu'elle supposait destiné à devenir millionnaire à la mort de l'opulent banquier dont il avait le bonheur d'être le neveu.

Macdonald, d'ailleurs, ne songeait point encore à Mathilde d'Ormoy, qu'il ne devait connaître que quelques mois plus tard.

Il s'éprit sincèrement de Léa, lui parla le langage de la passion avec un accent de vérité qui acheva de la convaincre.

De son côté, elle fut réellement subjuguée par ce caractère énergique, persévérant, qui apportait dans la réalisation de ses désirs une volonté si forte, si opiniâtre. A son tour, elle aima Macdonald.

Entre Léa et Macdonald, il y avait un point de ressemblance. Tous deux voulaient à tout prix la fortune pour s'élever, pour briller, pour jouir de tous les luxes et de tous les plaisirs du monde, et tous deux étaient décidés à ne reculer devant aucun scrupule pour atteindre ce but.

Au milieu des élans véritables de leur amour, il y avait, chez elle comme chez lui, un froid calcul. Seulement il avait sur elle l'avantage de l'expérience. Il voulait l'obtenir, sachant qu'il n'en ferait pas sa femme. Elle consentit à se donner, croyant s'assurer un mari.

Les semaines se passèrent, sans que Macdonald songeât à demander au baron Durinval la main de sa fille.

Il donnait à Léa, pour prétexte de ce retard, la nécessité où il était de ménager son oncle, qui avait en ce moment pour lui d'autres vues, et qu'il était avant tout, utile de préparer à ce mariage, puisque c'est de lui seul que pouvait lui venir la fortune. Il promettait de mettre à profit la première occasion favorable qu'il aurait de le disposer à agréer la fille du baron Durinval pour nièce.

Léa croyait à la loyauté de Macdonald. Elle retourna à Tonrs, se croyant sûre de l'amour du futur héritier du baron de Bornstorff.

Quelques jours plus tard, en plein carnaval de 1847, madame Mason présentait Macdonald Bornstorff au prince de Miribel.

Tout l'hiver s'acheva sans que Macdonald donnât de ses nouvelles à Léa.

Cruellement désappointée, inquiète, humiliée, elle le vit tout à coup arriver, le sourire aux lèvres, chez son père avec madame Mason qu'il avait

demandé la permission d'accompagner à Tours, où elle allait voir sa sœur et sa nièce.

La saison de 1847 n'était pas encore finie.

Elle eut un mouvement de joie, un éclair d'espérance. Elle pensa qu'il venait enfin faire sa demande.

Le baron Durinval invita Macdonald Bornstorff à dîner.

Le soir, Macdonald suivit toute la famille au jardin. Là, il entraîna Léa dans une allée où on les laissa se promener seuls pendant que madame Mason causait d'affaires avec sa sœur.

Le baron Durinval était remonté dans son cabinet de travail.

— Macdonald, dit aussitôt Léa d'un ton de tendre reproche, après quatre mois d'absence, quatre mois de silence, n'avez-vous rien à me dire ?

— J'hésite, mon adorée Léa, oui j'hésite à parler, car je sais que je vais vous briser le cœur.

— Que voulez-vous dire, mon Dieu ! Expliquez-vous. Votre oncle refuse d'approuver notre mariage ?

— Le destin, ma pauvre amie, nous est bien contraire. Nous étions faits l'un pour l'autre. Mêmes goûts, mêmes ambitions, mêmes caractères. Quelle force nous aurions eue, associés l'un à l'autre, ayant aussi les mêmes intérêts.

— De grâce, parlez sans figure et sans phrase. Je veux savoir ce que je puis espérer, ce que je dois craindre.

— Si je vous épouse, je serai déshérité par mon oncle.

— Il vous l'a dit ?

— Oui, répondit faiblement Macdonald, en baissant les yeux.

— Vous mentez, vous ne lui avez même pas parlé de moi ; je le vois à votre attitude, reprit Léa, avec un mouvement de colère et de dédain.

— Léa, je t'aime avec frénésie, mais c'est parce que je t'aime que je ne veux pas te condamner à perpétuité, à la gêne, pire que la pauvreté.

— Vous projetez sans doute un autre mariage avec quelque riche héritière. Vous oubliez que vous n'avez plus le droit de disposer de vous. N'es-tu pas à moi, comme je suis à toi, pour la vie ! ajouta-t-elle d'une voix attendrie et les yeux humides de larmes.

— Oui, nous sommes pour la vie l'un à l'autre ; oui, nous nous aimerons toujours ; oui, je serai toujours ton amant dévoué, comme toujours tu seras ma maîtresse adorée. Le mariage de nos cœurs est indissoluble.

Mais ni l'un ni l'autre, nous ne serions heureux dans la médiocrité. Aidons-nous mutuellement à nous faire riches, et notre bonheur, pour être condamné au mystère, n'en sera que plus doux.

Tu peux m'aider à faire un riche mariage. Moi j'ai aussi un brillant parti à te proposer.

— Ah ! c'est un pacte d'infamie que vous m'offrez pour récompense de ma faiblesse et de ma crédulité !

— Je vous croyais au-dessus des préjugés du vulgaire.

— Ne vois-tu pas que tu me désespères ?

Je puis te servir à genoux, je puis être ta servante, demande-moi tout ce que tu voudras, je te promets de le faire.

Mais ne me dis pas de te marier à une autre que moi, ne me dis pas d'en épouser un autre que toi.

— Je te croyais capable de tous les dévouements. Je me suis trompé. J'agirai sans toi.

— Quelle est donc cette femme que vous me préférez ? quel est donc cet homme que vous voulez me donner pour mari ?

— La femme s'appelle Mathilde d'Ormoy.

L'homme s'appelle marquis de Montboran.

XII

LA FILLE D'UN PRÉFET.

Léa avait bondi à ces deux noms de Mathilde d'Ormoy et du marquis de Montboran. Elle avait l'air de regarder son amant comme si elle le croyait fou.

Il devina sa pensée.

— Croyez, ma bien-aimée Léa, que je suis très-sérieux.

Je le suis toujours en affaires.

Mathilde d'Ormoy, qui est, comme tu sais, l'héritière en même temps que la nièce du prince de Miribel, a été élevée au Sacré-Cœur avec toi. Tu dois avoir sur elle quelque influence.

Le marquis de Montboran a été mon camarade de classe. J'ai avec lui mon franc parler.

Je lui vanterai tes qualités.

Il possède aux environs de Tours, sur les bords de la Loire, le riche domaine et le magnifique château d'Arnouville.

Il y est prochainement attendu.

Après avoir longtemps voyagé à l'étranger, il revient enfin en France pour s'y fixer.

D'après ce que j'ai pu entrevoir dans une lettre où il annonce à son oncle son arrivée pour le mois prochain, son cœur est resté libre de tout engagement.

Mais, si tu le veux, ce cœur ne conservera plus longtemps cette liberté qu'il te sera facile de lui faire perdre.

Je lui parlerai de toi, pendant que tu parleras de moi à Mathilde, et dès qu'il te conviendra de t'en donner la peine, tu le rendras vite amoureux.

Celui-là ne tient pas à l'argent. C'est le mari qui te convient.

— Parce que Mathilde est la femme que convoite ta cupidité.

Que dois-je faire ?

— Revenir à Paris avec ta tante.

— Jamais Mathilde ne t'aimera autant que je t'aime, jamais elle ne se fera autant que moi ton esclave docile.

— Viendras-tu à Paris avec ta tante, qui repart dans deux ou trois jours ?

— Oui ; pour t'y voir.

— Merci.

— Oh ! ne me remercie pas encore. J'irai à Paris, mais je ne promets rien de plus.

Léa était entièrement dominée par Macdonald.

Elle tint parole. Elle demanda à sa tante de l'emmener à Paris. Dès qu'elle y fut arrivée, elle s'empressa d'aller voir son ancienne amie du Sacré-Cœur, Mathilde d'Ormoy.

Moins corrompue que Macdonald, elle n'avait pas l'intention de suivre ses conseils. Ce n'était pas pour plaider sincèrement sa cause qu'elle se rendit à l'hôtel de Miribel.

Il entra dans sa pensée plus de jalousie et de curiosité que de complaisance. Elle tenait à s'assurer par elle-même des véritables sentiments de la nièce du prince de Miribel pour Macdonald Bornstorff.

Elle s'aperçut tout de suite avec joie que Mathilde avait pour lui la plus profonde indifférence.

Ce n'était pas une rivale. Pourtant, elle pouvait être dangereuse.

Léa ignorait, comme tout le monde, les rêveries romanesques de Mathilde, et, pour elle comme pour tout le monde, son amie de pension n'aimait personne.

Il pouvait donc arriver que, n'ayant aucun motif sérieux de repousser l'amour de Macdonald, qui avait l'approbation du prince de Miribel, par lassitude et par indifférence, cette amie de pension ne se résignât enfin à un mariage de pure convenance.

C'est ce que se disait Léa, qui eût été bien plus rassurée, si elle avait connu à Mathilde un amour qui l'eût rendue forte contre le désir de son oncle.

Par moment, du reste, elle la voyait faiblir.

Mathilde, en effet, tombait parfois dans le découragement. Rien ne lui démontrait que Robert songeât à revenir en France. Elle convenait avec elle-même qu'elle ne pouvait passer sa vie à aimer idéalement un homme qui ne répondrait peut-être pas à ses rêves, si elle le voyait, que peut-être elle ne connaîtrait jamais, et qui ne savait même pas qu'il lui avait inspiré cette passion toute d'imagination.

C'est lorsqu'elle s'était livrée à des réflexions de cette nature que Mathilde se sentait disposée à accueillir Macdonald de meilleure grâce.

Elle était dans cette disposition d'esprit un soir de grand raout à l'hôtel de Miribel, et elle souriait presque, à la grande joie de son oncle, au neveu triomphant du baron Bornstorff, pendant que, triste et préoccupée, Léa, retirée dans un coin du salon, les suivait d'un regard inquiet, lorsque l'huissier annonça, à haute et intelligible voix, comme s'il eût été fier de prononcer ce nom : M. le marquis Robert de Montboran.

Le lendemain, Macdonald arrivait chez Robert, lui vantait son crédit, lui parlait de ses espérances de fortune, de ses rêves d'ambition, de son avenir.

— Ainsi, dit tout à coup Robert, interrompant Macdonald, toi si enthousiaste des idées républicaines au lycée, te voilà tout à fait attaché à la fortune politique de M. Guizot.

— Mon cher Robert, répondit Macdonald, ne sais-tu pas que nous sommes tous républicains à vingt ans, libéraux à trente ans, autoritaires à quarante ans.

— Tu en es à la seconde station. Mais j'aurais cru du moins que ton libéralisme d'aujourd'hui, succédant à ton républicanisme d'hier, t'aurait rangé sous le drapeau de M. Thiers plutôt que sous la bannière de M. Guizot.

— Quand M. Thiers sera au pouvoir, il n'aura pas de soutien plus énergique que moi. Je t'avoue même franchement que je préfère sa politique à celle de M. Guizot. Mais que veux-tu ? il est dans l'opposition. Moi, j'ai besoin d'arriver. Je sers qui peut me servir.

— Je comprends. Tu sers M. Guizot, parce que M. Guizot peut te servir dans ton projet de mariage avec Mathilde d'Ormoy, qui est une riche héritière, en faisant, au premier jour, du prince de Miribel, l'un de ses collègues.

A propos, j'avais entendu dire que tu faisais la cour à la fille du baron Durinval, à la nièce de madame Mason, à Léa.

— Léa est une femme adorable, qui te conviendrait à merveille, à toi qui es riche. Elle est spirituelle, vive, entreprenante ; à vous deux vous iriez loin et vous monteriez haut. Tu as le génie, elle aurait l'audace.

— Alors, si elle a tant de qualités, pourquoi ne l'as-tu pas épousée ?

— Parce qu'elle est pauvre.

— Toi aussi tu seras riche par ton oncle.

— Mon oncle ne cesse de me dire qu'il est temps que je songe à mon avenir. Il me fait souvent comprendre que je ne dois compter que sur moi pour arriver à la fortune. Du reste, il y a dans sa vie un mystère qu'il me

cache. A te parler franchement, je ne suis rien moins que sûr d'être son héritier. Ton père a été l'ami intime du prince de Miribel.

— Oui, c'est ce qui me faisait un devoir de me présenter chez lui dès mon arrivée à Paris. J'y ai renouvelé également connaissance avec madame Mason, que j'ai rencontrée en Suisse, il y a quelques années.

— Tu devrais épouser sa nièce.

— Tu tiens bien à ce mariage ?

— C'est qu'elle est la femme qui te convient.

— Comme Mathilde d'Ormoï est celle qui doit faire ton bonheur. Elle t'aime beaucoup ?

— Nous ne parlons jamais que raison. Elle a l'esprit trop orgueilleux pour avoir le cœur tendre. Si je lui disais un seul mot d'amour, je gâterais aussitôt mes affaires. C'est un vrai caractère de Romaine, pas de l'ère des papes, ni de l'ère des César, mais du temps des Tarquin et des Brutus.

— Peut-être n'es-tu pas celui qui doit amollir le marbre et fondre la glace ?

— Tu devrais te faire recevoir au Jockey-Club. Veux-tu que je te présente ?

— Merci. Je ne fais que traverser Paris, et pendant les quelques semaines que j'ai l'intention d'y passer, je partagerai mon temps entre le salon de madame Mason et le salon du prince de Miribel.

Le jour, j'irai visiter les bibliothèques, les musées, les monuments, les curiosités. J'irai aussi au théâtre. Le reste m'est indifférent.

— Il y a aujourd'hui à la Chambre des députés une grande séance. On croit que Thiers y parlera et que Guizot lui répondra. Veux-tu y assister ?

— J'ai la politique en profond dédain. Si jamais je m'en mêle, ce sera bien contre mon gré.

— Tu as cependant une opinion ?

— Oui, je suis légitimiste. Mais la légitimité est morte. Mon rôle est fini avant d'avoir commencé, et si jamais il m'arrive, poussé à la tribune par je ne sais quel vent d'orage, d'y faire un discours, ce sera peut-être pour y proclamer, de lassitude, la République, qui est l'antipode du catholicisme et du romantisme, mes deux croyances vivantes.

— Pourquoi pas l'Empire ? Ce serait aussi croyable.

— Il ne faut jurer de rien. En France, tout est possible. Mais laissons cela. Ni toi, ni moi ne savons ce que l'avenir nous réserve. Nous voyons

seulement que notre patrie s'agite. Nous ignorons où Dieu la mène. Es-tu libre, ce matin ?

— Oui, jusqu'à deux heures.

— Alors je t'emmène déjeuner avec moi au café de Paris.

Robert retourna souvent à l'hôtel de Miribel.

Il faisait aussi de fréquentes visites à madame Mason, qui le prit sérieusement en affection et qui devint presque une seconde mère pour ce poète, si jeune encore et déjà si illustre.

Là, il voyait Léa, que les conseils de Macdonald lui avaient rendue antipathique. Il se défiait de tout ce qui venait de son camarade de classe qu'il voyait par habitude, mais qui ne lui inspirait plus ni confiance, ni estime, ni amitié.

Ce n'était pas de sa nièce que lui parlait madame Mason, c'était de Mathilde, qui depuis longtemps était la lectrice de ses oeuvres la plus enthousiaste et la plus passionnée. Pendant plusieurs jours, il avait à peine fait attention à la nièce du prince de Miribel.

Mathilde d'Ormoy était désespérée de la froideur et du dédain que Robert de Montboran affectait vis-à-vis d'elle. C'est en vain qu'elle s'efforçait d'attirer ses regards, c'est en vain qu'elle saisissait toutes les occasions qui s'offraient à elle de lui témoigner toute l'admiration qu'elle éprouvait pour le génie poétique du fils de l'ami de son oncle. Il écoutait distraitemment ses éloges, si délicats qu'ils fussent.

Robert dînait assez fréquemment chez le prince de Miribel, fréquemment il allait au spectacle avec Mathilde, que son oncle, afin de conquérir sa liberté, confiait à madame Mason. Léa et Macdonald étaient toujours de ces parties.

Séduite enfin par la naissance, la fortune et la gloire du marquis Robert de Montboran, fille d'un simple préfet sans fortune, Léa Durinval avait fini par entrer franchement dans les idées de Macdonald.

Après les avoir repoussées avec indignation, après les avoir écoutées avec désespoir, elle en était venue à les discuter et à les raisonner.

Macdonald, après tout, n'avait de fortune qu'en perspective et sans certitude. Robert était en possession de la sienne, et il portait un beau nom, et il avait une grande célébrité.

Mais ce qui lui fit surtout désirer ardemment un mariage dont elle avait autrefois rejeté la pensée avec des larmes dans la voix, c'est qu'elle ne tarda pas à remarquer tous les efforts que faisait Mathilde pour plaire à Robert.

Excitée par sa vanité féminine à une lutte de coquetterie dont Robert était le but, elle se prit à ses propres pièges et en s'efforçant de l'emporter auprès de lui sur Mathilde, elle eut le sort du papillon qui se brûle les ailes à la lumière.

Elle éprouva réellement pour Robert la passion qu'elle voulait lui inspirer. Elle n'en devint que plus provocante.

Mathilde s'apercevait et souffrait de ce manège. Son orgueil ne lui permettait pas de laisser voir ses impressions. Elle dissimulait son chagrin sous des airs de hauteur et des apparences de dédain qui éloignaient d'elle Robert, heureux alors des agaceries de Léa.

Léa mettait autant d'abandon dans son attitude et son langage que Mathilde y apportait de dignité.

Robert se sentait plus à l'aise avec la nièce de madame Mason qu'avec la nièce du prince de Miribel, il causait plus amicalement avec elle, il lui témoignait plus d'empressement et de courtoisie.

Mathilde essayait parfois de se montrer supérieure à Léa par l'élévation de son esprit ; mais là encore elle avait, par la force de l'habitude, cet air de domination qui faisait croire qu'elle se croyait le droit d'imposer son sentiment. On sentait toujours en elle la femme qui se sent née pour commander.

Le prince de Miribel avait, tous les vendredis, une loge de face du premier rang à l'Opéra.

Un vendredi qu'on jouait la Favorite, il l'avait mise à la disposition de madame Mason, qui l'occupa avec Mathilde, Léa, Robert et Macdonald.

Ce soir-là, l'œuvre de Donizetti était abandonnée aux doublures.

Madame Mason se retira, dès le second acte, au fond de la loge où elle entraîna le marquis de Montboran, afin de causer plus librement avec lui.

Quelques instants après, Mathilde, restée avec Léa sur le devant de la loge, se sentit fatiguée. Elle se leva et fut remplacée par Macdonald qui se mit alors à causer confidentiellement avec la nièce de madame Mason de leurs projets, de leurs craintes, de leurs espérances. Ils se communiquaient mutuellement leurs remarques personnelles.

Mathilde, en quittant sa place, avait l'intention d'aller rejoindre madame Mason et Robert, lorsque quelques mots qu'elle surprit de leur conversation la cloua au second rang d'où, sans qu'on y prît garde, elle pouvait tout entendre.

— Mon cher marquis, dit madame Mason, je ne vous comprends pas ; vous êtes pour moi une énigme.

Vous avez l'air de préférer Léa, ma nièce, à Mathilde, son amie de pension.

J'aime beaucoup ma nièce ; mais enfin je ne m'aveugle pas plus sur ses défauts que sur ses qualités, et j'avoue que, si j'étais homme, ce n'est pas elle que je choisirais pour femme.

— Qui vous dit, mon excellente amie, que je songe à épouser votre nièce ? répondait Robert. Puis, il ajouta : Me promettez-vous de ne pas vous fâcher, si je vous dis toute ma pensée sur elle ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, Léa serait une adorable maîtresse, mais elle ferait une détestable épouse.

— J'espère, pourtant...

— Oh ! soyez sans crainte. Elle est votre nièce. Cela suffit pour qu'elle me soit sacrée.

— Puisqu'il est parfaitement admis que vous ne ferez de ma nièce, ni votre femme, ni votre maîtresse, expliquez-moi donc pourquoi c'est elle que vous semblez courtiser, que c'est à elle que vous paraissez adresser vos hommages, au lieu de vous occuper de préférence de Mathilde dont les qualités sérieuses s'harmonisent bien mieux avec votre esprit et votre nature.

— Mathilde, j'en conviens, est de toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées celle qui est le plus heureusement douée.

Elle réunit tous les dons du ciel qui fascinent les hommes. Elle est remarquablement belle, merveilleusement spirituelle.

Mais a-t-elle les qualités qui font de la femme l'ange du foyer, la joie de l'intérieur, la lumière de la famille, la gardienne du ménage ?

Son caractère hautain et impérieux se pliera-t-il aux exigences, aux désirs d'un mari ? Enivrée jusqu'à ce moment d'hommages, entourée jusqu'à ce jour de courtisans, se contentera-t-elle longtemps des adorations et des tendresses de ce mari ? Ces adorations et ces tendresses lui suffiront-elles toujours ?

Je comprends que sa fortune et sa naissance, unies à sa beauté, tentent un ambitieux. Mais je crains que celui dont elle deviendra un jour la femme ne sacrifie à ces réalités tous ses plus poétiques, rêves de félicité.

J'admire plus que qui que ce soit sa figure et son esprit. Mais je lui voudrais un autre cœur, un autre caractère.

Profondément émue et troublée, à ce langage qui lui expliquait le motif de la froideur de Robert vis-à-vis d'elle, Mathilde revint précipitamment reprendre sa place sur le devant de la loge.

XIII

LA NIÈCE D'UN PAIR DE FRANCE

Le lendemain, lorsque Robert, qui avait oublié sa conversation avec madame Mason, revit Mathilde, il fut tout étonné du changement d'attitude qui s'était produit en elle. Ce n'était plus ni le même air, ni le même ton, ni le même maintien, ni la même physionomie.

La voix était devenue caressante, l'attitude était moins altière, il y avait plus de désinvolture dans les ondulations du corps, plus de suavité dans le regard, plus d'aménité dans les gestes, plus de cordialité dans le langage.

La transformation était complète.

Pendant toute une semaine, cette transformation s'accroissait chaque jour davantage. On voyait que Mathilde, devenue prévenante, attentive, s'étudiait à se plier docilement aux goûts, au caractère, aux idées de Robert qui, tout fier de ce miracle dont il savait qu'il devait s'attribuer le mérite, en fut si profondément touché que ses manières indiquèrent bientôt que ses sentiments s'étaient également modifiés et qu'il la voyait maintenant avec d'autres yeux.

Heureuse de ce changement, Mathilde résolut de faire une dernière tentative pour amener Robert à s'expliquer.

On était à la fin du mois de juin 1847.

Un matin que le prince de Miribel avait gardé à déjeuner le marquis de Montboran, qui était venu accidentellement lui parler d'affaires, Mathilde proposa une promenade dans le jardin.

Le prince de Miribel trouva l'idée heureuse et, comme il avait une lettre pressée à écrire, il engagea sa nièce à accompagner Robert, promettant d'aller bientôt les rejoindre.

Dès les premiers pas, Robert vit tomber à terre une lettre qui parut s'échapper par accident du corsage de Mathilde. Il se baissa pour la ramasser et la rendre.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir que cette lettre qui était cachetée lui était adressée en Allemagne, et de reconnaître dans l'écriture de la suscription celle de sa mystérieuse correspondante !

Lorsque le prince de Miribel rejoignit sa nièce et le fils de son ancien ami au jardin, tout s'était expliqué.

La lettre ramassée par Robert était la quatrième lettre qu'il avait vainement attendue. Avec la spontanéité qu'il mettait dans tous les actes graves de sa vie, autorisé par Mathilde, il demanda au prince de Miribel un entretien particulier immédiat.

Le prince de Miribel emmena Robert dans son cabinet de travail.

Mathilde rentra dans ses appartements.

Intrigué, le prince de Miribel attendait avec curiosité la communication que le marquis de Montboran avait à lui faire.

Sa surprise fut grande.

— Vous désirez devenir mon neveu, mon cher Robert, dit enfin le prince de Miribel, en réponse à cette communication à laquelle il était loin de s'attendre. Je ne puis qu'accueillir avec joie votre proposition. Ce mariage dérangera bien une combinaison qui me souriait. Mais si Mathilde vous agréé, je n'ai qu'à dire oui.

Vous êtes le fils de celui qui fut mon meilleur ami. Votre rang et votre fortune égalent au moins ma fortune et mon rang et, de plus, vous avez déjà une renommée littéraire que nul jusqu'ici n'a dépassée.

Je n'ai pas même à vous offrir en plus mon titre de prince, puisque en France, ce titre, d'origine étrangère, est inférieur à celui de duc qu'avait votre père, et n'est pas supérieur à celui de marquis que vous avez vous-même.

Je consulterai Mathilde aujourd'hui même, et si vous lui convenez, vous me conviendrez.

Huit jours après, le prince de Miribel annonçait officiellement dans son salon, à ses amis, le mariage prochain de sa nièce, Mathilde d'Ormoy, avec le marquis Robert de Montboran.

Le lendemain, Mathilde recevait communication d'une lettre que Robert était censé avoir écrite à Léa, que celle-ci était censée avoir perdue et qu'un mystérieux ami croyait de son devoir de lui faire parvenir.

Voici ce que disait cette lettre :

« Ma bien-aimée Léa, des considérations de famille et d'intérêt que je vous dirai de vive voix m'obligent à épouser Mathilde d'Ormoy, nièce du prince de Miribel. Mais mon cœur vous reste.

» ROBERT. »

Mathilde, bouleversée, crut à cette lettre. Brisée par le désespoir, elle s'enferma dans sa chambre, déclara à son oncle qu'elle ne serait jamais la femme du marquis de Montboran et refusa de le recevoir, lorsqu'il se présenta à l'hôtel de Miribel. Tout son orgueil s'était réveillé et s'était révolté à l'idée que sa main était le prix d'un calcul ignoble et dégradant.

Le chagrin fut bientôt plus fort que l'orgueil. Elle se mit au lit avec une fièvre ardente, et on ne tarda pas à concevoir de vives inquiétudes pour sa santé.

Le médecin craignait que le sang ne subît une décomposition rapide, par l'effet de la brusque révolution qui s'était produite en elle.

La lettre qui avait porté à Mathilde ce coup terrible était fausse. C'est Macdonald qui avait imaginé cet infâme stratagème. C'est Léa qui, sur son conseil et sur son insistance, avait fait parvenir à son adresse cette lettre, où l'on avait assez exactement imité la signature de Robert, qui, du reste, n'avait jamais écrit à sa fiancée.

Lorsque Léa et Macdonald virent que leur odieuse machination pouvait avoir des conséquences qu'ils n'avaient pas prévues, lorsqu'ils surent que la vie de Mathilde était en danger, ils furent pris d'un tardif remords.

Léa alla trouver Mathilde, lui avoua, en pleurant, la vérité, et obtint son pardon. Mais il était trop tard. Le mal était fait. Il allait devenir irréparable.

Robert, rappelé par Mathilde, ne vint pas.

Blessé profondément d'avoir été soupçonné de sentiments indignes de lui, il refusa de se rendre à l'hôtel de Miribel, où il était demandé, désiré, attendu, comme l'ange de l'espérance.

La nièce du prince de Miribel mourut dans un effroyable accès de délire, appelant Robert à grands cris et maudissant tour à tour Macdonald et Léa, qu'elle accusait de son malheur.

Désolé de s'être montré si implacable, se reprochant aussi la mort de Mathilde qu'il s'accusait d'avoir tuée par l'inflexibilité de son ressentiment, ignorant d'ailleurs qui avait imaginé, écrit et communiqué la lettre fausse qu'on lui avait attribuée, Robert assista, avec tous les signes d'une profonde affliction, aux funérailles de sa fiancée, et le soir même, il partit pour le Dauphiné, renonçant à visiter ses propriétés de la Touraine.

Il passa quelque temps, dans une profonde retraite, auprès de son frère aîné, le nouveau duc de Montboran, dans le château de la famille, promenant sa pensée mélancolique d'Edmée, dont il ignorait la destinée, à

Hélène, qu'il supposait toujours à Naples, et d'Hélène à Mathilde, morte pour lui d'amour, de désespoir et de remords.

Cependant, sans que Robert l'eût appris par aucune voie, lord Dudley était mort à Naples dans l'exercice de ses fonctions de ministre d'Angleterre.

Lady Dudley passa la première année de son veuvage auprès de sa sœur, à Florence.

Elle espérait que le marquis de Montboran, apprenant par la voie des journaux la mort de lord Dudley, lui donnerait enfin de ses nouvelles, sous la forme d'une lettre de condoléance.

Son espérance fut trompée. Robert, dont elle n'avait plus entendu parler, continua à ne lui donner aucun signe de vie. Elle n'aurait même pas su où lui écrire. Peut-être lisait-il rarement les feuilles politiques et n'avait-il pas connu la mort de lord Dudley.

Elle aussi avait dévoré ses oeuvres avec avidité, et son amour avait grandi à cette lecture de toute l'ardeur de son enthousiasme, de toute la satisfaction de son orgueil.

Plus d'une fois le jour l'avait surprise achevant un livre de son jeune ami de Naples, et souvent elle s'était prise à regretter d'avoir sacrifié son bonheur au sentiment de l'honneur, du devoir et de la vertu ; souvent elle s'était repentie de n'avoir pas cédé aux élans de son cœur et de n'avoir pas répondu à l'amour du poète dont elle relisait avec tant d'intérêt et d'émotion les tendres élégies et les pages brûlantes.

Avant de retourner en Angleterre, elle eut l'idée de se rendre en Suisse par Marseille et Lyon, en faisant un détour pour visiter Grenoble. Le hasard pouvait faire qu'elle rencontrât en Dauphiné le marquis de Montboran ou que, du moins, elle y apprît sur quel point du globe son goût pour la vie vagabonde avait pu le conduire.

Lady Dudley avait toujours ses soyeuses boucles blondes, ses doux yeux bleus, ses mains et ses pieds de duchesse, son port de reine, ses formes harmonieuses, sa taille élégante et sa souplesse de mouvements. Mais son teint n'avait déjà plus la même pureté.

En se regardant, méditative et recueillie, dans la glace de sa psyché, elle en venait à s'avouer intérieurement qu'il ne fallait pas qu'elle tardât trop, si elle ne voulait pas laisser passer l'heure de l'amour et du bonheur.

Elle était toute disposée à la saisir au vol, lorsqu'après avoir visité Grenoble, elle se fit conduire dans les environs, à Uriage.

Uriage n'est qu'un hameau qu'on rencontre au pied d'une colline dont le sommet a pour décoration un vieux château célèbre dans les annales du Dauphiné.

De ce château on domine la vallée du Tournon, où se trouvent dispersées, un peu partout, les habitations de la commune de Saint-Martin, dont le hameau d'Uriage fait partie.

On doit sa construction à l'ancienne famille d'Alleman, à laquelle appartenait l'évêque Isarn, qui chassa de la vallée du Grésivaudan les Hongres ou Arabes, épisode du dixième siècle sur lequel des romanciers complaisants ont brodé une épopée et une généalogie fantaisistes, d'après lesquelles les Arpad auraient laissé dans le Dauphiné, où ils ne sont jamais venus, des héritiers de leur nom et des descendants de leur race.

Forteresse centrale de la riche, nombreuse et puissante famille féodale des Alleman, le château d'Uriage a vu souvent des guerriers de ce nom en partir pour les croisades ou en sortir pour suivre sur les champs de bataille, d'abord les dauphins, puis les rois de France.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une curiosité qui sollicite l'attention des archéologues et des touristes appelés à Uriage pour leur agrément ou leur santé.

Le hameau ne compte pas. Sans son magnifique établissement thermal, son nom serait inconnu.

L'origine de cet établissement date de l'époque romaine. Dès ce temps-là, on appréciait et on recommandait les eaux d'Uriage, dont on avait reconnu et constaté l'efficacité.

L'établissement thermal d'Uriage se compose aujourd'hui de plusieurs constructions splendides que l'on doit au comte de Saint-Ferriol, devenu son propriétaire, à la mort de la marquise de Gautheron, dont il était l'héritier et qui la première a jeté les fondements de cette importante exploitation dont on peut dire qu'elle est renouvelée des Romains.

En 1847, plusieurs de ces constructions n'existaient encore qu'en projet. Mais on citait déjà, pour son élégante somptuosité et sa vaste étendue, la grande salle à manger de l'hôtel attenant aux bains.

Le 1^{er} août 1847, une étrangère se faisait conduire au château d'Uriage par un guide. Sur sa route, elle avait remarqué la statue colossale en ciment de Grenoble qui personnifie, sous les traits d'un vieillard, au front chauve et à la longue barbe, le génie des Alpes.

Puis, cette étrangère, qui paraissait en proie à une vive préoccupation, à une agitation fébrile, était montée lentement jusqu'au sommet de la colline que couronne la demeure historique qu'elle allait visiter.

Devant elle, ayant une assez grande avance, marchait, dans la même direction, une jeune femme de la classe aisée, si l'on en jugeait à son costume.

Cette jeune femme était accompagnée d'une petite fille d'un charmant visage, qui pouvait avoir environ six ans accomplis. Elle se rendait au château d'Uriage sans guide, ce qui indiquait qu'elle était du pays et qu'elle ne craignait pas de se tromper de chemin. Elle arriva facilement la première au but de son excursion.

— Maman, c'est ça le château d'Uriage ? dit la petite fille, en arrivant auprès du corps de logis, bâti sur un précipice et flanqué de deux petites tourelles, qui précède l'ancienne résidence de la famille d'Alleman.

— Non, Berthe, c'est seulement le pavillon d'entrée.

La mère et l'enfant franchirent ensemble la porte de ce pavillon, dans lequel ne tarda pas à pénétrer à son tour l'étrangère.

Les deux parties les plus anciennes du château d'Uriage, qui porte l'empreinte de plusieurs époques et que le comte de Saint-Ferriol a seulement fait restaurer, sont deux tourelles à poivrière du treizième siècle, reliées l'une à l'autre par une galerie du seizième siècle.

En débouchant de la tourelle de gauche dans cette galerie, l'étrangère jeta un cri de surprise ; le marquis Robert de Montboran s'y trouvait en curieux.

XIV

DANS LE CHATEAU D'URIAGE

Au cri qu'avait jeté l'étrangère, le marquis de Montboran s'était retourné.

A son tour, il eut une exclamation d'étonnement.

Dans cette étrangère, il venait de reconnaître lady Dudley, qui s'appuyait contre la muraille pour ne pas s'affaïsser sur le sol.

— Milady ! c'est vous que je revois ! s'écria Robert en s'élançant vers elle et lui offrant le bras pour la soutenir.

Vous paraissez souffrante. Seriez-vous indisposée ?

Je connais le comte de Saint-Ferriol ; voulez-vous que je vous conduise dans ses appartements particuliers ?

Vous y trouverez la femme de charge, qui s'empressera de vous donner les soins que peut réclamer l'état de malaise où vous êtes.

Atterrée et suffoquée de la froideur de Robert, lady Dudley repoussa le bras qu'il lui présentait, en lui disant :

— Je vous remercie, marquis, de l'intérêt que vous paraissez prendre à ma santé. Je n'attendais pas moins de cette ardente amitié de frère que vous m'aviez jurée.

— Lord Dudley ne vous a pas accompagnée ?

— Ne voyez-vous pas que je suis en deuil ?

— Ah ! je comprends. Vous êtes veuve, j'ignorais...

— Je suis libre, Robert, mais trop tard. Vous me parlez presque comme si je vous étais étrangère ou tout au moins indifférente. Je le vois trop. Depuis longtemps, j'étais oubliée. Qu'est devenue votre affection ?

— Elle est toujours là, répondit Robert, en mettant la main sur son cœur, et elle y restera jusqu'à mon dernier jour, entourée de respect, d'admiration, de gratitude.

A l'âge où l'aveuglement et l'entraînement de la passion pouvaient faire de moi un épicurien léger, capricieux, égoïste, vulgaire, vous m'avez appris que le premier bien de ce monde, c'est une conscience sans reproche ; vous m'avez prouvé qu'il est indigne d'un honnête homme de faire d'une honnête femme, idole du jour, victime du lendemain, un jouet.

Votre langage et votre exemple m'ont changé, m'ont rendu meilleur, m'ont fait sage.

Je vous en serai reconnaissant toute ma vie, toute ma vie je vous bénirai pour m'avoir sauvé d'une lâcheté, d'une infamie.

— Vous ne saurez jamais, Robert, tout ce qu'il m'a fallu ce jour-là de force et de courage pour remplir mon devoir ; vous ne saurez jamais tout ce que ma vertu m'a coûté.

Lady Dudley se sentait défaillir. Elle fut obligée de s'appuyer sur Robert. Il eut un tressaillement involontaire.

— Je puis vous l'avouer aujourd'hui, reprit-elle. Je vous aimais autant que vous m'aimiez, et bien souvent j'ai regretté de n'avoir pas voulu être heureuse dans vos bras ; bien souvent j'ai pleuré sur le bonheur perdu, sur l'amour envolé ; bien souvent je me suis repentie d'avoir été assez forte pour vous résister ; bien souvent je me suis reprochée de ne pas vous avoir cédé.

— Héléna, Héléna, ne diminuez pas ainsi la grandeur de votre sacrifice, ne vous diminuez pas vous-même, laissez-moi tout entière ma vénération pour mon idole.

— Ne comprenez-vous pas que votre froide raison d'aujourd'hui ne justifie que trop mes regrets d'autrefois ?... Ah ! pourquoi ai-je eu tant peur des remords que donnent les joies d'un coupable amour !

Je mourrai maintenant sans avoir jamais connu le bonheur dans toute sa plénitude, le bonheur d'une passion partagée, sans avoir jamais su ce que peut être l'ivresse de deux êtres qui s'oublient dans les extases du cœur et la volupté des sens...

— Je ne vous reconnais plus, Héléna.

— Parce que vous ne m'aimez plus. Le souvenir de ma vertu vous inspire-t-il la pensée, vous donne-t-il le désir, maintenant que je suis veuve, maintenant que je suis libre, d'unir, sans crime, sans remords cette fois, votre destinée à ma destinée, votre vie à ma vie ?

Vous n'y songez même pas. Je comprends. Cinq années se sont écoulées depuis votre départ de Naples. Ces cinq années vous ont laissé jeune et m'ont faite vieille. Je suis un peu plus âgée que vous, et vous feriez une folie de vous enchaîner à moi par un lien qu'en France on ne peut plus rompre.

Eh bien, Robert, je préfère ton mépris avec ton amour à ton estime sans cet amour, qui est devenu mon rêve, mon désir, mon espérance de chaque

jour et de chaque heure.

Robert, je te répéterai ici ce que tu me disais dans notre dernier entretien de Naples : Je t'aime ! je t'aime !

— Héléna, on peut arriver, on peut nous entendre.

De grâce, ces mots qui me remplissent de joie, ne me les dites pas ici. Votre réputation m'est chère, d'autant plus chère que l'affection qui unit mon âme à votre âme est plus sincère, plus profonde, plus pure, plus durable.

— Ma réputation ! C'est là ce qui vous préoccupe ? Que me rapporte-t-elle ? Pas même la perspective d'un bonheur légitime comme prix de ma vertu, comme preuve de votre estime.

Robert, tu ne veux plus de moi pour femme Eh bien ! prends-moi pour maîtresse... Vois, si je t'aime.

— Héléna, Héléna ! et entraîné par tant d'exaltation dans le désespoir et la passion, Robert, en prononçant ce nom d'une voix attendrie portait à ses lèvres des mains que l'on ne songeait pas à lui retirer.

— Cela ne durera pas, Robert, je le sais. Mais du moins j'aurai été heureuse, et Héléna lui souriait et le regardait avec une inexprimable tendresse.

Robert lui baisait toujours les mains avec confusion, avec frénésie, tout en lui disant :

— Moi aussi je t'aime, je t'aime toujours ; mais partons, partons, de grâce !

La jeune dame, accompagnée d'une petite fille qui avait précédé lady Dudley au château d'Uriage, arrivait à ce moment-là dans la galerie, par le côté droit.

Elle vit tout et entendit tout.

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! c'est bien lui ! dit-elle d'une voix étouffée.

Elle s'était aussitôt retirée en murmurant : « Il aime une autre femme. »

Puis elle était tombée évanouie dans la tourelle, hors de la vue de Robert et d'Héléna, qui s'éloignèrent ensemble du château d'Uriage.

— Maman, maman, reviens à toi, disait la petite fille tout en larmes, ne sachant de quelle façon secourir sa mère.

On accourut à ses cris et à ses pleurs.

La jeune dame fut transportée dans l'appartement du comte de Saint-Ferriol, qui apprenant que madame Mason, alors à Grenoble, portait de

l'intérêt à la malade, la fit prévenir de l'état dans lequel se trouvait sa protégée.

Cette jeune dame était la fille de Zorigues, toujours installée à Theys, dans la maison où, sur le désir de madame Mason, elle avait consenti à élever ensemble les deux petites filles nées à quelques jours d'intervalle, dans la même maison d'accouchement, l'une nommée Nadine dont Robert était le père, l'autre nommée Berthe, dont elle ignorait l'origine.

Berthe était la fille du baron Bornstorff.

Le baron Bornstorff avait, dans tout le Dauphiné, une grande réputation de charité, de piété et de chasteté. Il devait à son renom de vertu une auréole qu'il méritait en partie, et surtout qu'il tenait à conserver. Cette auréole avait contribué à sa fortune, en inspirant une confiance absolue dans sa probité à la noblesse, à la magistrature et au clergé, qui formaient le fond de la clientèle de sa maison de banque.

Quoique de mœurs réellement austères, d'une vie et d'une conduite régulières, le baron Bornstorff avait eu un jour de faiblesse dans son château des Abeilles, et il était devenu le père d'une fille naturelle dont la mère, simple et grossière paysanne, était, on l'a vu, morte en donnant le jour à Berthe, dans la maison d'accouchement où Nadine était venue au monde.

Il s'était confié, sous le sceau du secret, à madame Mason, qui patronnait, de moitié avec lui, toutes les œuvres de bienfaisance de la ville de Grenoble et de la vallée de Grésivaudan.

C'est ainsi qu'Edmée était devenue la mère adoptive de Berthe, que le baron de Bornstorff venait voir quelquefois, toujours accompagné de madame Mason, sans avouer sa paternité. Mais s'il aimait sa réputation, il adorait sa fille, et il se promettait de lui laisser toute sa fortune qu'il avait acquise dans les affaires. Aussi suivait-il son éducation avec une sollicitude attentive et ombrageuse.

La beauté, les qualités, la distinction d'Edmée l'avaient frappé, et souvent il se disait, quelquefois même il avouait à madame Mason que, si elle n'avait pas elle-même une fille dont il n'était pas le père, il ne serait pas éloigné d'en faire sa femme, à la seule condition qu'elle consentirait à se déclarer la mère de Berthe, dans l'acte de mariage.

Edmée ne soupçonnait pas les idées et les sentiments du baron Bornstorff, qui était toujours avec elle d'une grande réserve, et qui n'était jamais seul, lorsqu'il venait à Theys. Elle ignorait, d'ailleurs, qu'il fût le

père de Berthe, ou si elle le soupçonnait, à raison de ses mystérieuses et fréquentes visites, elle n'en avait pas la certitude.

Elle partageait son temps, ses soins, sa tendresse également entre Nadine et Berthe, qui étaient inséparables.

Cependant, le 1^{er} août 1847, pour la première fois depuis six ans, Edmée était sortie de Theys, seulement avec Berthe, pour visiter le magnifique château d'Uriage, où l'attendait le plus grand chagrin de sa vie.

Cette fois encore, dès son arrivée en Dauphiné, Robert, très-affecté de la mort de Mathilde d'Ormoy, s'était partout informé du sort d'Edmée.

Le souvenir de ce premier amour lui revenait toujours à la pensée, chaque fois qu'une douleur nouvelle venait attrister son cœur et briser son âme.

Mais malgré tous ses efforts, malgré toutes ses investigations, pour la seconde fois il s'était épuisé en vaines recherches, sans réussir à apprendre ce qu'Edmée était devenue, sans même rencontrer le moindre indice qui pût le mettre sur la trace de la destinée de cette jeune fille, si brusquement arrachée à sa tendresse.

Il ne sut rien de ce qui s'était passé au château d'Uriage, en dehors de sa conversation avec Hélène, à l'heure où il l'y avait rencontrée.

Il ignora qu'il s'y était trouvé en même temps qu'Edmée, et rien ne lui fit soupçonner le drame dont il avait été la cause involontaire.

Dès le lendemain, d'ailleurs, il avait quitté Grenoble avec Hélène.

Madame Mason était accourue auprès d'Edmée, dès qu'elle l'avait vue malade au château d'Uriage, et aussitôt, en vraie sœur de charité, elle s'était installée à son chevet.

L'évanouissement d'Edmée dura plusieurs heures.

— Où suis-je, mon Dieu ! dit Edmée en revenant à elle, et que m'est-il arrivé ?

Ah ! te voilà, Berthe... je me souviens... Pauvre petite... tu as dû avoir bien peur... Pourquoi me suis-je réveillée ?... j'aurais tant voulu dormir toujours !...

— Edmée, qu'avez-vous eu ? dit en s'avançant madame Mason, qui s'était d'abord tenue à l'écart pour ne pas effrayer la malade.

— Vous, près de moi ! s'écria Edmée surprise, en apercevant madame Mason. Comment vous trouvez-vous ici ?

— J'y suis parce que j'ai su que vous étiez malade au château d'Uriage.

— Merci d'être venue. A vous, du moins, je puis dire le secret qui m'étouffe. Je l'ai revu...

— Qui avez-vous revu ?...

— Lui... Robert... M. Dartoy... le père de Nadine... hier... dans la galerie... avec une autre femme... Il l'aime... Comprenez-vous maintenant pourquoi je voudrais mourir !... Oh ! que je souffre !...

— Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous. Quand ce ne serait que pour sa fille, pour Nadine, vous devez vivre.

— Nadine... Du passé, elle seule me reste... je l'ai laissée à Theys, parce qu'elle avait un gros rhume.

Ah ! si Dieu me la reprenait, je n'aurais plus rien de mon Robert, pas même un souvenir... Ce n'est plus la mère de Nadine qu'il aime.

Mon Dieu, quelle affreuse pensée ! Peut-être le mal s'est-il aggravé. Peut-être Nadine m'appelle-t-elle dans sa souffrance ?

Je veux partir, je veux partir d'ici, je veux retourner près d'elle, je ne veux pas qu'elle m'accuse de l'avoir abandonnée, comme lui, qui ne sait seulement pas que j'étais enceinte et qu'il a une fille.

Edmée retomba dans une crise plus effrayante que la première, et lorsqu'elle revint de ce second évanouissement, elle eut une fièvre ardente, elle eut un affreux délire.

Elle resta plusieurs semaines au château d'Uriage entre la vie et la mort.

Madame Mason, voulant épargner à Berthe le spectacle navrant des douleurs physiques et morales de sa mère adoptive, l'avait reconduite à Theys, auprès de Nadine, dont l'état lui avait paru inquiétant.

Un matin, par une brumeuse journée de septembre, pendant qu'Edmée, trop faible encore pour être transportable, habitait toujours le château d'Uriage, on vit sortir de sa maison de Theys un petit cercueil qui fut porté au cimetière de Sainte-Hélène.

Le vieux curé qui avait enseigné le catéchisme à la fille de Zorigues, sur la demande de Germaine et sur le désir de Robert, accompagnait seul ce cercueil d'enfant, qui fut enseveli dans une fosse que l'on recouvrit d'une pierre tombale sur laquelle on ne lisait que ces trois mots : Ci gît Berthe !

XV

LA FÉE DU LAC.

Après leur rencontre dans le château d'Uriage, le marquis de Montboran et la veuve de lord Dudley voyagèrent plusieurs mois ensemble en Suisse, sur les bords du Rhin, en Belgique.

Leur liaison, qu'ils ne cherchaient pas plus l'un que l'autre à dissimuler, devint publique.

Dans cette situation, Robert ne pouvait plus songer à aucun mariage.

Il resta fidèle à Héléna.

L'irrégularité de sa vie eut sur l'esprit de Robert une influence inattendue. Elle le disposa à entrer en révolte contre les lois sociales, et comme il n'osait pas les attaquer ouvertement dans ses écrits, il essaya de les miner sourdement, en démolissant les institutions politiques.

Revenu à Paris, le fils puîné du duc de Montboran se tint parole. Son âge ne lui avait pas permis de se faire élire député sous la monarchie de 1830. Il n'avait pas encore trente ans, lorsque survinrent les journées de février. Il ne proclama pas la République à la tribune du palais Bourbon. Mais il l'acclama sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où il lui prêta l'appui de sa gloire et le concours de son éloquence.

Il l'avait ensuite défendue à la Constituante et à la Législative. Après le coup d'Etat de décembre, il s'était volontairement expatrié, et, accompagné de lady Dudley, il avait fixé sa résidence à Genève. En 1857, par une belle soirée d'été, par un magnifique clair de lune, Robert causait avec Héléna sur le pont du bateau à vapeur qui faisait le service du lac de Genève.

— Robert, quelle est donc cette jeune fille dont vos regards ne peuvent se détacher ? dit avec impatience Héléna, indiquant un groupe où se trouvait madame Mason.

— Je ne sais rien d'elle, répondit Robert avec une nuance d'irritation dans la voix.

— Madame Mason n'est pas sa mère. Comment se fait-il que ce soit elle qui lui fasse visiter la Suisse ?

— Il paraît que la mère de cette jeune fille vit dans une retraite absolue au château des Abeilles, qui appartient à son mari. Ce mari n'est sans doute pas le baron Bornstorff que j'ai connu propriétaire de cette splendide résidence et qui était célibataire. Je suppose qu'il l'aura vendue au père de cette enfant, que la mère confie à madame Mason pour que son dégoût du monde ne la prive pas de toute distraction.

— Cette enfant a seize ans, et il me semble que vous la traitez déjà en femme, puisque vous lui faites depuis ce matin une cour assidue sur ce bateau à vapeur, où vous saviez peut-être la rencontrer.

— Mon Dieu, Héléna, dites tout de suite que je l'aime, ce sera plus simple.

— Oui, ma jalousie vous fatigue, parce que mon amour vous importune. Comment se nomme cette jeune fille ?

— On l'appelle Nadine. Mais, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Je tiens à connaître, avant de mourir, le nom de celle qui me succédera dans votre cœur.

— Vous êtes folle, Héléna.

— Non, Robert, je ne suis pas folle et je ne veux pas être gênante. Pendant dix années, vous m'avez faite heureuse. Je vous remercie pour ces dix années de bonheur. Adieu, Robert, adieu pour toujours.

Avant que Robert pût se douter du projet d'Héléna, elle se précipita dans le lac, où le lendemain, dès l'aube, on repêchait son cadavre flottant à la surface.

Cette mort passa pour un accident. Tous les journaux d'Europe en parlèrent pendant une semaine. Puis, on n'y pensa plus.

Le nom de Robert ne fut que discrètement mêlé à cet épisode,

Sa liaison avec lady Dudley, qui jamais n'avait cherché à légitimer son bonheur, survivait à l'amour tout sensuel qu'elle lui avait inspiré, lorsqu'il l'avait retrouvée au château d'Uriage, où il s'était repris à l'aimer. La passion était morte dans son cœur au moment où cette liaison fut brusquement brisée par le tragique événement du lac de Genève.

La mort de lady Dudley fut en réalité pour lui une délivrance.

Dans le premier trouble que cette catastrophe, qui était inexplicable et qui resta inexpiquée pour tous les passagers, produisit sur le bateau à vapeur, madame Mason se rapprocha de Robert qui, jusque-là, avait évité d'entrer en conversation avec elle.

Madame Mason présenta Nadine au marquis de Montboran, comme si elle eût été presque sa fille adoptive, sans dire son nom de famille, qui lui importait peu et qu'il ne chercha pas à connaître.

Une sorte d'intimité de circonstance s'établit vite entre Nadine et Robert, qui acheva près d'elle l'excursion qu'il avait commencée avec Héléna.

Le malheur qui venait d'attrister pour tous les passagers cette excursion, laissait dans l'esprit de Nadine, comme dans la pensée de madame Mason, comme dans l'âme de Robert, une profonde impression de mélancolie. Leur causerie se ressentit de cette impression. Elle devint vite intime, mais elle resta grave et fut sentimentale, philosophique et religieuse.

Nadine était attirée vers Robert par le chagrin qu'elle lui supposait, sans trop comprendre pourquoi il s'était trouvé sur le bateau à vapeur avec lady Dudley. Elle lui parla de ses livres, qui faisaient le bonheur de sa mère, dont leur lecture charmait la solitude.

— Elle m'a appris à les aimer, et sans vous connaître, je désirais vous rencontrer, dit-elle. Ma mère aussi serait bien heureuse, si le hasard vous mettait en sa présence. Elle a tant d'enthousiasme pour vos poésies qu'elle ne pourrait s'empêcher d'en reporter un peu sur le poète. Malheureusement vous ne pouvez guère vous rencontrer. Elle ne veut pas sortir du château des Abeilles, et elle n'y reçoit absolument personne.

— Le château des Abeilles n'appartient-il plus au baron Bornstorff ? demanda Robert.

— Mais, ma mère, monsieur le marquis, est la baronne Bornstorff.

— Ah ! le baron Bornstorff s'est donc marié ?

— Oui, reprit madame Mason, c'est une touchante et singulière histoire qui vous fournirait la matière d'un beau poème. Mais je ne puis vous la raconter. Ce n'est pas mon secret.

— Ce pauvre Macdonald avait raison, lorsqu'il me disait qu'il n'était rien moins que sûr d'être l'héritier de son oncle.

— Ah ! vous connaissez mon cousin Macdonald ? dit Nadine.

— Beaucoup, mademoiselle.

— N'est-ce pas que j'ai raison de ne pas vouloir être sa femme ?

— La question est embarrassante et la réponse délicate.

— Oh ! je vois, monsieur le marquis, que vous êtes de mon avis, mais que vous n'oserez pas le dire.

— Macdonald vous aime ?

— C'est-à-dire qu'il aime l'héritage de son oncle et, comme il ne peut plus y prétendre qu'en m'épousant, il veut à toute force devenir mon mari.

— Le baron Bornstorff approuve sans doute ce projet ?

— Le baron Bornstorff est un digne et brave homme, s'écria madame Mason, qui ne forcera jamais la volonté de sa fille.

Sans doute, il verrait avec plaisir un mariage qui réparerait le tort qu'il a fait à son neveu, en assurant, dans une forme irrévocable, toute sa fortune à Nadine. Mais il la laissera toujours libre de suivre les inspirations de son cœur et de sa conscience.

Le devoir retenait Robert quelques jours encore à Genève. Il annonça à Nadine que son projet était de rentrer en France. Mais il ne savait pas encore s'il résiderait dans son hôtel de Paris ou dans son château de la Touraine.

Madame Mason devait ramener Nadine à sa mère, au château des Abeilles. Elle repartait le lendemain matin. Elle prit congé de Robert sur la jetée, en sortant du bateau à vapeur.

L'amant d'Edmée, le fiancé de Mathilde, ne se souvenant plus du passé, ne songeant pas au cadavre d'Hélène encore enseveli au fond du lac de Genève, suivit longtemps du regard et de la pensée Nadine, qui disparut enfin avec madame Mason, au détour d'une rue.

Il était sous le charme.

Il n'avait pas éprouvé auprès d'elle ce trouble des sens, ces tumultes du cœur qui sont le présage de la passion.

D'ailleurs, il était difficile que Nadine inspirât un de ces amours impétueux qui remplissent l'existence et absorbent la pensée. Elle n'était faite ni pour les luttes de la vie, ni pour les orages de l'âme.

C'était une nature aimante et dévouée, mais chaste et sereine, qui devait rester toujours étrangère aux entraînements passionnés, aux exaltations fiévreuses, aux ardentes ivresses, aux implacables jalousies.

Elle n'était pas destinée à connaître jamais ce qu'on peut appeler la folie de l'amour.

C'était une douce sympathie et un sentiment tendre qui attiraient irrésistiblement Robert vers cette jeune fille qu'il connaissait à peine la veille.

Quelques jours plus tard, le cœur plein de l'image de Nadine, il courut s'enfermer sur les bords de la Loire, dans son château de la Touraine, qu'il avait à peine visité depuis qu'il en était propriétaire. Il y passa tout

l'automne et tout l'hiver, à écrire un volume entier de vers qu'il publia au printemps, et qui eut un retentissement immense.

Ce n'était plus un recueil d'odes, ni un recueil d'élégies. C'était un long poème où il avait répandu toute son âme, où il s'était personnifié sous un nom de fantaisie et où il avait donné à Nadine le nom d'Eva.

La publication de ce poème l'avait forcé de se rendre à Paris. Il s'y trouvait encore à la fin de mai 1858.

Un prédicateur célèbre attirait la foule à Notre-Dame. Il eut le désir de l'entendre. Il cherchait des yeux une chaise libre, lorsqu'il aperçut, derrière un pilier, une femme dont il ne voyait pas le visage et dont il ne put cependant détacher son regard.

Il lui sembla que cette femme avait dans le maintien, dans l'attitude, quelque chose d'Edmée. Tout un monde de souvenirs se réveilla dans son imagination. Elle était très-attentive au sermon ; elle ne tourna pas une seule fois la tête de son côté.

La cérémonie religieuse achevée, Robert fit d'incroyables et vains efforts pour la rejoindre. Il en fut constamment séparé par la foule des fidèles qui remplissaient la magnifique nef de Notre-Dame, et qui en sortaient lentement en flots pressés. Enfin, il la revit sous le porche, au moment où elle montait dans un élégant coupé à deux chevaux, qui disparut avec rapidité.

Mais, avant qu'on eût refermé la portière de sa voiture, et pendant que le valet de pied recevait ses ordres, elle se pencha en dehors, et alors il vit sa figure. C'était Edmée.

Edmée, en grande toilette de ville et en brillant équipage de maître ! Elle était donc mariée à un homme riche, à moins que...

Robert repoussa l'idée qu'Edmée avait pu se vendre à un opulent débauché. Il s'arrêta à la première supposition, et se dit : — Alors tout est fini entre nous. Elle m'a oublié. Je ne suis plus rien pour elle. Je suis du moins rassuré sur son sort. Je craignais qu'elle ne fût dans la misère. Je la retrouve dans l'opulence. C'est un poids de moins sur ma conscience.

Robert, n'ayant pu suivre la voiture d'Edmée, dut renoncer à savoir son nouveau nom et à connaître sa demeure nouvelle. Il n'essaya pas de la chercher dans ce gouffre, dans ce caravansérail que l'on appelle Paris. Il repartit pour la Touraine. Mais avant de rentrer au château d'Arnouville, il descendit la Loire jusqu'à Nantes, afin d'admirer les ravissants paysages qui bordent les deux rives de ce beau fleuve.

Destitué en 1848, replacé en 1850, le baron Durinval, qui avait fait réussir, en 1857, la candidature officielle de Macdonald Bornstorff, était redevenu préfet de Tours.

La baronne Durinval était morte, dans l'intervalle. Léa, qui avait renoncé à trouver un mari, faisait les honneurs de la préfecture.

Léa était toujours sous la détestable influence de Macdonald, qui la forçait de plaider sa cause auprès de Nadine, qu'elle voyait chez sa tante, madame Ma son.

Nadine avait pour Macdonald plus que de l'indifférence ; elle avait pour lui une répulsion prononcée.

Macdonald avait deviné les sentiments qu'il inspirait à Nadine. Mais comme la dot de cette jeune fille était sa dernière espérance de fortune, comme il lui semblait que cette dot lui appartenait de droit, à titre de restitution d'un héritage sur lequel il avait dû compter, il était décidé à ne reculer devant aucun moyen pour mettre sa cousine dans la nécessité de devenir sa femme.

Il ne lui restait plus d'autre carte en mains. Il résolut de la jouer avec audace.

Au commencement de juin 1858, madame Mason annonça qu'elle allait passer deux semaines à Tours auprès de sa nièce. Elle devait y conduire Nadine, qui était alors auprès d'elle.

Macdonald, se croyant sûr de la complicité de Léa, échafauda dans sa tête, sur cette visite de madame Mason et de Nadine au baron Durindal, tout un plan de conduite dont le succès lui paraissait certain.

Il était convaincu que ce plan le conduirait infailliblement au but qu'il continuait de poursuivre avec plus d'opiniâtreté que d'honnêteté : la fortune.

Il partit de son côté pour Tours, dont il représentait au Corps-Législatif la première circonscription, qui comprenait le village d'Arnouville.

L'ancien secrétaire de M. Guizot, sous la monarchie de 1830, le négociateur dévoué du ministère du 29 octobre, était devenu bonapartiste, après le coup d'État, à l'heure même où le marquis de Montboran, son camarade de classe et son compagnon de voyage, quittait la France pour n'avoir pas à compter avec le gouvernement impérial.

Le départ de Macdonald Bornstorff pour Tours eut lieu dans les derniers jours de juin 1858.

Dès son arrivée dans cette ville, il se rendit à la préfecture, où il avait ses grandes et petites entrées et, retenu, comme il s'y attendait, à dîner, par le baron Durindal, il avait le soir une conversation confidentielle avec Léa.

Dès le surlendemain, après le déjeuner, à l'heure où la chaleur du jour est dans toute son intensité, Léa était nonchalamment assise avec Nadine dans le jardin de la préfecture, sous un épais berceau de feuillage.

Ce berceau les protégeait contre les ardents rayons du soleil.

Leur conversation était vagabonde comme leur imagination, et leur causerie, toute primesautière, chevauchait à travers mille sujets de la nature la plus variée.

Nadine s'abandonnait franchement, avec naïveté, à cette causerie toute intime.

Mais Léa avait une arrière-pensée. Elle avait promis à Macdonald de sonder à fond, le cœur de Nadine, afin qu'il sût ce qu'il avait définitivement à espérer ou à craindre de ce côté.

Elle cherchait l'occasion de tenir sa parole, lorsque Nadine la lui fournit d'elle-même.

XVI

SUR LES BORDS DE LA LOIRE

— A propos, ma chère Léa, demanda tout à coup Nadine, n'est-ce pas demain que nous irons visiter le château d'Arnouville ?

— Oui, répondit négligemment Léa ; c'est le désir de madame Mason. Ma tante veut profiter, pour faire cette promenade, du séjour de ton cousin, M. Macdonald Bornstorff à Tours. C'est lui qui sera notre cavalier.

— Est-ce que ce château n'appartient pas au plus grand de nos poètes modernes, au marquis Robert de Montboran ?

— Justement, c'est là que le plus grand de nos poètes modernes habite, lorsqu'il daigne honorer son pays de sa glorieuse présence.

— Sur quel ton d'amère ironie tu en parles ! On te croirait son ennemie.

— J'admire comme tout le monde son génie poétique et littéraire. Mais je ne lui pardonne pas d'être toujours l'adversaire systématique du gouvernement établi.

— C'est sans doute parce que ton père est toujours le serviteur dévoué de celui qui existe... comme mon cousin Macdonald.

— Que vient faire là ce pauvre cousin ? Tu le détestes donc bien, que tu ne laisses passer aucune occasion de critiquer son caractère ou sa conduite ?

— S'il ne voulait pas être mon mari, j'aurais peut-être de l'amitié pour lui. Mais tant qu'il me poursuivra de son amour, auquel d'ailleurs je ne crois pas, je serai mal disposée pour lui.

— Tu as tort, Nadine. Il t'aime sincèrement, non pour ta fortune, qui aurait bien un peu dû être la sienne, mais pour toi. Ta froideur, je pourrais dire ta haine, le rend tout à fait malheureux. Que peux-tu lui reprocher ?

— Rien, si ce n'est d'être un prétendant opiniâtre, un poursuivant entêté.

— Il est député ; peut-être un jour sera-t-il ministre. Il deviendra certainement sénateur. Il est très aimé de l'empereur et de l'impératrice. Si tu étais sa femme, tu serais de toutes les fêtes de la cour.

— Je fuis plutôt que je ne recherche le bruit et l'éclat du monde.

— Comme ta mère.

— Ma mère.... Ah ! c'est là mon vrai chagrin.

Il y a dans son cœur une douleur qu'elle me cache, dans sa vie un mystère qu'elle me tait. Je n'ai pas sa confiance.

Je serais pourtant si heureuse de partager ses peines secrètes !

— Est-ce qu'elle ne t'aime pas ?

— Oh ! peux-tu supposer une chose pareille ? Est-ce qu'il y a des mères qui n'aiment pas leur fille ?

— Alors de quoi te plains-tu ?

— Mon Dieu, je ne me plains pas. Je n'en ai pas le sujet.

Ma mère a pour moi les prévenances que la sollicitude la plus tendre peut inspirer à l'âme la plus aimante.

Pourtant il y a des jours où il me semble que ma présence l'attriste. Alors elle m'éloigne d'auprès d'elle.

Puis il y a dans ses caresses je ne sais quoi de violent qui parfois me fait craindre qu'elles ne soient plutôt l'effet du sentiment d'un devoir que d'un élan du cœur.

— C'est sans doute une simple bizarrerie de caractère.

— Hélas ! il doit y avoir autre chose. Il est des jours qu'elle passe tout entiers dans le cimetière du hameau de Sainte-Hélène, agenouillée sur une pierre tombale où est le nom de ma pauvre petite sœur.

Ces jours-là elle est encore plus triste, et pour mieux me cacher ses larmes, elle évite de me voir. Mais elle est si bonne, si bonne que je l'aime tout de même.

— Qu'est-ce donc que cette petite sœur, qui est enterrée dans le cimetière du hameau de Sainte-Hélène ?

— Que sais-je... mes souvenirs sont très-confus ?

Je me souviens qu'à une époque très-éloignée, dans la montagne, presque à l'entrée d'un village que l'on nomme Theys, ma mère habitait une maison isolée.

Alors nous étions deux petites sœurs... Puis tout à coup j'ai été seule...

Puis quelque chose s'est passé que je n'ai pas compris, et ma mère m'a emmenée au château des Abeilles, où me montrant le baron Bornstorff, elle me dit : Ma fille, voici ton père d'adoption... aime-le bien, aime-le autant que moi... plus que moi.

Sa voix était très-émue, et je crois que sans la présence du baron Bornstorff elle aurait pleuré.

— Ah ! le baron Bornstorff n'est que ton père adoptif ?

— Oui, le jour où il a épousé ma mère, il m’a adoptée pour sa fille. Mais il me témoigne autant d’affection que s’il était réellement mon père.

Du reste, je ne comprends rien à ces choses-là.

Je sais seulement que tout cela s’est fait très-régulièrement et que personne aujourd’hui, pas même mon cousin, ne peut me disputer mon droit légal à la succession du baron Bornstorff.

— C’est un peu pour cela, ma pauvre Nadine, que Macdonald a quelque droit à devenir ton mari.

Il considère votre mariage comme un moyen sûr de rentrer dans un héritage sur lequel il comptait et dont tu le frustres.

— Si jamais cela dépend de moi, je lui en céderai bien la moitié, à la condition de ne pas être sa femme.

— Oui, mais cela ne dépend pas de toi maintenant, et, plus tard, si tu fais un autre mariage, cela dépendra de ton mari.

Il a donc raison de ne pas s’en rapporter uniquement à ta générosité.

D’ailleurs, je te le répète, il t’aime pour toi, bien plus que pour ta dot, et il souffre beaucoup de ton antipathie pour lui.

Tâche au moins de la lui moins montrer.

Témoigne-lui un peu d’affection, ne serait-ce qu’à titre de cousine, et par bonté d’âme.

Il te sera facile de le rendre heureux.

Quand un homme aime une femme comme il t’aime, il n’est pas exigeant.

— J’y ferai mes efforts, mais cela me sera bien difficile. Je ne sais ni cacher ce que je ressens, ni feindre ce que je n’éprouve pas.

— Comment ton père s’arrange-t-il de la vie retirée que mène ta mère ?

— Il est pour elle plein d’attentions et de prévenances, elle a pour lui beaucoup d’amitié ; mais je ne crois pas que leur mariage ait été un mariage d’amour.

— Te rappelles-tu avoir vu, auparavant, celui qui est devenu ton père d’adoption ?

— Il me semble vaguement que je l’avais déjà entrevu avec madame Mason, lorsqu’elle venait faire à Theys des visites à ma mère. Mais je ne pourrais pas l’affirmer.

— Comment se nommait ta petite sœur ?

— On m’a dit, depuis sa mort, qu’elle s’appelait Berthe. Je croyais pourtant que ce nom avait d’abord été le mien. Mais comme on nous

confondait souvent l'une avec l'autre, il se peut que je me trompe.

— Tu ne sais rien des circonstances qui ont amené le mariage de ta mère avec le baron Bornstorff ?

— Non. Je me rappelle seulement qu'il a dû se faire après la maladie qui a forcé ma mère de rester plusieurs semaines au château d'Uriage où elle m'avait conduite en promenade.

C'est pendant cette longue maladie que ma pauvre petite sœur, qui était demeurée à Theys, où l'on m'a ramenée près d'elle, doit être morte.

— Tu n'en es pas sûre ?

— Lorsqu'elle est morte, on m'a caché ce triste événement.

J'ai été reconduite au château d'Uriage, où j'ai retrouvé ma mère toujours malade.

Lorsque je me suis approchée de son lit, elle avait le délire, et elle m'a appelée Nadine... Depuis on m'a toujours donné ce nom, que j'avais cru jusque-là être celui de ma petite sœur morte.

— Ta mère est belle, sans doute, car tu dois être son portrait ?

— On prétend que je ne lui ressemble pas. Mais elle est belle aussi, et puis elle est si douce, et si triste, si triste... Tu l'aimerais, si tu la connaissais.

— Il n'est pas facile de la connaître, puisqu'elle ne quitte pas le château des Abeilles et que le baron Bornstorff n'invite personne à y aller en visite.

— Elle est pourtant venue tout récemment passer quelques jours à Paris avec lui.

— Oui, pour présider à la grande fête que le baron Bornstorff a donnée le jour de l'inauguration du somptueux hôtel qu'il a fait construire près du parc Monceaux.

— Tous les journaux ont parlé de cette fête. Je regrette que tu n'aies pu y assister. Tu aurais vu ma mère, qui est, immédiatement après, repartie pour le Dauphiné. Je t'ai cherchée en vain dans les salons.

J'y ai cherché aussi le marquis Robert de Montboran. Il avait reçu une lettre d'invitation particulière et pressante. Mais il s'est fait excuser.

— Il est aussi sauvage que ta mère. On le rencontre fort peu dans le monde.

— Il a cependant une nature très-sympathique. Sa personne fait penser à ses poésies. Dès qu'on le voit, on se sent disposé à l'aimer, comme on est porté à s'enthousiasmer, dès qu'on les lit.

— Tu en parles comme si tu le connaissais ?

— Je l’ai vu en Suisse, l’année dernière.

Il était sur le bateau à vapeur le jour où j’ai fait avec madame Mason mon excursion sur le lac de Genève.

— Le jour où lady Dudley qu’il accompagnait est tombée ou s’est jetée à l’eau. On n’a jamais su au juste, si c’était un accident ou un suicide.

C’est au moins la seconde femme à laquelle son amour porte malheur.

Mathilde d’Ormoy, qui était sa fiancée, est morte aussi d’une mort soudaine et terrible, quelques jours avant leur mariage.

Il est funeste.

— Je le reverrais pourtant avec plus de plaisir que de crainte.

— Alors j’ai le regret de t’apprendre que tu ne le rencontreras pas au château d’Arnouville.

Du reste, s’il n’en était pas absent, nous ne pourrions pas aller visiter son habitation. Il n’aime pas qu’on l’y dérange.

Le lendemain, madame Mason arrivait vers une heure au château d’Arnouville avec Léa, Nadine et Macdonald.

Le château d’Arnouville est bâti sur un plateau très-vaste qui forme la sommité supérieure d’une petite colline. Cette colline descend presque au chemin de halage qui borde la Loire.

Il domine donc le fleuve. Son parc immense et accidenté occupe toute la colline. Il s’étend en pente jusqu’à ce même chemin de halage.

L’architecture extérieure a conservé son aspect féodal. Les fossés pleins d’eau, qui entouraient jadis la demeure des sires d’Arnouville pour sa défense, l’entourent encore pour son ornement.

Le pont-levis est toujours baissé. Mais il existe comme si on devait le relever le soir pour éviter les surprises.

On a restauré les créneaux, les murs, les tourelles ; mais on leur a laissé leur style du quinzième siècle.

La cour d’honneur, le vestibule d’entrée, tout a un air grandiose. On dirait un château princier.

L’escalier qui conduit aux appartements du premier étage est une merveille.

Entre le parc et le château, s’épanouit un splendide parterre, éblouissant par l’éclat des fleurs, incomparable par la variété des massifs.

Toutes les portes s’ouvrirent devant la fille du préfet et le député de la circonscription.

L'intendant fit remarquer cependant qu'il prenait sur lui d'introduire dans le château d'Arnouville, en l'absence de son maître, des visiteurs, malgré les ordres formels qu'il avait reçus de n'y admettre personne.

Il faisait cette exception en l'honneur de la fille du préfet et du député de la circonscription, qui plaideraient sa cause, si cela devenait nécessaire, auprès du marquis Robert de Montboran.

— C'est mon camarade de classe. Je réponds de tout, dit Macdonald avec sa fatuité ordinaire.

— Moi aussi, je vous réponds de tout, dit à son tour madame Mason, parce que, s'il le faut, cette jeune fille parlera en votre faveur, et en disant cela, elle montrait Nadine.

— Je ne savais pas, s'écria Macdonald, que ma cousine eût tant d'influence sur Robert. Elle le connaît donc ?

— Offrez-moi votre bras, si vous voulez en savoir davantage.

Nadine ne se doute pas elle-même de ce que je pouvais seule deviner, avec l'expérience que j'ai de la fragilité du cœur des hommes.

Macdonald s'exécuta de bonne grâce, et pendant que Nadine et Léa s'en allaient de leur côté à travers le château, le parterre et le parc, visitant tout en détail et jetant à chaque pas des cris d'admiration ; il promena partout des regards distraits, en causant avec madame Mason.

Dès le matin, Léa avait pu lui répéter sa conversation de la veille avec Nadine, et ce qu'elle lui avait dit lui démontrait qu'il devait renoncer à l'espoir de jamais faire revenir sa cousine des préventions qu'elle avait contre lui et de l'antipathie profonde qu'il lui inspirait.

Il ne lui restait plus qu'une ressource, celle de rendre, par ruse ou par violence, leur mariage nécessaire.

C'est à cette résolution qu'il venait irrévocablement de s'arrêter, lorsqu'il s'était mis en route pour le village d'Arnouville.

— Mon cher monsieur Bornstorff, si vous ignorez que Robert aime Nadine, vous savez du moins que Nadine ne vous aime pas.

— Comment se fait-il, ma chère madame Mason, que Robert connaisse Nadine ? Il ne l'a vue ni en Dauphiné, ni à Paris, ni en Touraine.

— Non, mais il l'a vue par une belle soirée d'été et un magnifique clair de lune, il y a plus de dix mois, sur le lac de Genève.

Vous conviendrez que, pour un poète, le lieu, l'heure, la circonstance, tout était admirablement choisi.

Aussi son imagination s'est-elle vite exaltée.

Quand il est descendu avec moi du bateau à vapeur, Robert était sérieusement épris de Nadine, qu'il ne voyait que depuis le matin.

— N'est-ce pas ce jour-là que le marquis de Montboran a perdu si tragiquement sa maîtresse, lady Dudley ?

— Oui. Mais il ne l'aimait plus. Je l'ai vu tout de suite. Vous savez que dans les choses du cœur les femmes ont plus de clairvoyance que les hommes.

— A-t-il revu Nadine depuis cette promenade avec elle sur le même bateau à vapeur autour du lac de Genève ?

— Non ; mais il y a souvent, il y a toujours pensé, et ce qui me le prouve, c'est que l'Éva de son dernier poème, c'est elle.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Très-sûre. J'ai retrouvé dans ce poème et dans ce personnage des souvenirs du lac de Genève, qui ne peuvent se rapporter qu'à elle et à lui.

— Après tout, Nadine ne partage pas cet amour qu'elle ignore, puisqu'il ne l'a plus revue.

— Vous n'êtes pas perspicace. N'avez-vous jamais remarqué qu'elle ne perd pas une seule occasion de parler du poète avec un enthousiasme qui touche à l'extravagance ?

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle se soit éprise, comme vous le supposez, de l'homme qui a deux fois son âge.

— Il me semble que vous, qui aspirez pourtant à la main et au cœur de Nadine, vous avez deux ans de plus que le marquis de Montboran.

— C'est vrai. Mais vous vous trompez en croyant que je vise au cœur. Je ne vise qu'à la main.

— Vous voulez dire à la dot ?

— Soit. Pourquoi le cacherais-je ?

Est-ce que Nadine ne m'enlève pas la fortune de mon oncle ?

Si elle me la rend, en m'épousant, elle ne fait qu'une restitution et non un don.

Drôle d'idée qu'a eue mon oncle de faire du même coup un mariage et une adoption qui me déshéritent !

— L'idée peut vous paraître drôle. Moi qui en sais plus que vous, je la trouve honorable.

— Que savez-vous ?...

— Je n'ai pas, moi, le droit de vous le dire. Mais votre oncle se chargera de vous l'apprendre, à l'heure qu'il jugera opportune pour cette explication.

— Après tout, puisque je suis autorisé par mon oncle à me faire aimer de Nadine, je dois essayer.

— Vous savez bien que vous n’y parviendrez pas.

— Peut-être à cause de la passion profonde que Robert lui a inspirée, en une heure et d’un regard.

— Faites de l’ironie tant qu’il vous plaira, mais croyez bien que le souvenir de Robert vous fait un tort considérable dans la pensée et dans le cœur de Nadine.

Elle n’est faite ni pour les grandes passions, ni pour les luttes violentes.

Mais j’ai la certitude qu’elle aime Robert, autant qu’elle peut aimer, à sa manière, avec toute la tendresse que Dieu lui a mise dans l’âme.

Si elle ne parle pas de lui, à vous dont elle se défie, elle m’en parle souvent à moi, dont elle ne redoute pas d’exciter l’ombrageuse susceptibilité.

La conversation de madame Mason et de Macdonald fut brusquement interrompue par de violents coups de sonnette.

Le marquis Robert de Montboran venait de rentrer à l’improviste au château d’Arnouville, et, furieux d’apprendre qu’il s’y trouvait des visiteuses dont on ne pouvait lui dire le nom, il faisait chercher partout l’intendant qui les avait introduites.

XVII

L'ÉCHELLE DE CORDE

Les domestiques du château d'Arnouville, le concierge, le jardinier, tous, sur l'ordre impératif de leur maître, s'étaient mis à la recherche de l'intendant, courant, effarés, dans toutes les directions, au milieu du parterre, à travers le parc, et jusque dans les appartements, qui comprenaient la bibliothèque, la salle d'armes, une salle de bal, la galerie des chevaliers, le théâtre, un cabinet de curiosités, une collection de tapisseries, un cabinet de minéralogie et le musée.

L'intendant était alors au fond du parc avec Léa et Nadine, leur servant de Cicérone. C'est là qu'on le rencontra.

Il s'empressa de se rendre à l'appel du marquis de Montboran qui le faisait chercher partout, et qu'il savait devenu depuis quelque temps très-irritable.

Il s'attendait à être vivement réprimandé pour avoir laissé visiter le château et le parc d'Arnouville, malgré la défense formelle de Robert qui le surprenait en flagrant délit de désobéissance.

Il avait quitté brusquement Léa et Nadine, en s'excusant de les laisser ainsi sur l'arrivée subite du marquis de Montboran, qui revenait plus tôt qu'il ne l'avait dit et qui pouvait avoir besoin de ses services.

Mais avant de s'éloigner d'elles, il avait rappelé à Nadine qu'elle s'était engagée à intervenir au besoin, en sa faveur, auprès de son maître dont il redoutait en ce moment la colère.

Léa et Nadine étaient alors remontées seules du fond du parc vers le château.

— Ma chère Nadine, dit en riant Léa, puisque tu dois servir de paratonnerre, hâtons le pas pour arriver plus vite.

— Madame Mason s'abuse, répondit Nadine. D'ailleurs, tu verras que mon intervention ne sera pas nécessaire : le marquis de Montboran est depuis très-longtemps lié avec ta tante. Il sera très-heureux de lui faire les honneurs de son château et de son parc et, au lieu de faire des reproches à

son intendant, il lui adressera des remerciements pour avoir su deviner ses désirs et prévenir ses intentions.

L'intendant, un peu inquiet, courait essoufflé vers le château, où sa présence était réclamée ; Léa et Nadine revenaient, en folâtrant, auprès de madame Mason, qui connaissait enfin la cause de tout le bruit de sonnettes dont elle s'était un instant émue.

Macdonald Bornstorff était toujours avec elle.

— Restons un moment à l'écart, dit-il, laissons passer l'orage. Robert, depuis assez longtemps me témoigne de la froideur. Je ne tiens pas à paraître le premier en sa présence.

— Soyez sans crainte, il suffit que Nadine soit de la partie pour que toute la colère du marquis de Montboran tombe comme par magie.

— Je ne serais pas fâché de voir la puissance de cette enchanteresse sur mon ancien compagnon de voyage, sur mon vieux camarade de classe.

Au même moment, tous deux entendirent parler au-dessus de leur tête.

La fenêtre du cabinet de travail de Robert était ouverte, et par cette fenêtre, ce qui s'y disait arrivait distinctement à leurs oreilles.

— Qu'est-ce à dire ? monsieur l'intendant, disait Robert d'une voix vibrante de colère.

Etes-vous plus maître chez moi que moi-même ?

Prenez-vous mon château pour un monument public, mon parc pour un jardin public ?

Je vous ai défendu d'y laisser entrer personne pendant mon absence, et lorsque j'y suis, je n'entends pas y être dérangé par des visites importunes.

— Monsieur le marquis a raison de me faire des reproches, car je suis dans mon tort, et je les mérite, répondait l'intendant d'une voix pleine d'humilité.

Cependant il me permettra de lui faire remarquer qu'il m'était difficile de refuser l'entrée de son château et de son parc à la fille d'un préfet accompagnée d'un député.

— Que m'importent tous les préfets et tous les députés de l'empire !

Est-ce qu'ils peuvent m'empêcher d'agir comme il me plaît, dans ma vie privée ?

Il n'y a pas plus d'exception pour eux que pour d'autres.

C'est vous qui avez introduit tout ce monde-là ici ; arrangez-vous pour l'en faire partir au plus vite, sans que j'aie à me montrer.

C'est celui qui a commis la faute qui doit la réparer.

— Je vais exécuter les ordres de monsieur le marquis.

Cela me fait pourtant un peu de peine, à cause de mademoiselle Nadine.

L'intendant attendit l'effet de ce nom.

— Mademoiselle Nadine !... quelle demoiselle Nadine ?

— Je ne sais pas, monsieur le marquis. C'est une jeune fille que l'on appelle ainsi et qui sera désolée de ne pas vous voir, si elle sait que vous êtes arrivé.

Mais je cours remplir la désagréable mission que vous m'avez donnée.

— Mais non, mais non. Il faut d'abord que je sache quelles sont les dames qui me font l'honneur de visiter mon château et mon parc. Je les connais peut-être. Jusqu'à présent vous avez oublié de me dire leur nom.

— Monsieur le marquis ne me l'avait pas demandé.

— Enfin mademoiselle Nadine n'est pas venue toute seule. Qui l'a conduite ici ?

— Une dame âgée et respectable qui paraît vous connaître. Je l'ai entendu appeler madame Mason.

— Madame Mason ! Que ne le disiez-vous tout de suite ? Vous êtes bien sûr que la jeune fille qui est avec elle s'appelle Nadine ?

— Parfaitement sûr, M. le marquis. Ces deux dames sont venues avec la fille du préfet de Tours, mademoiselle Durinval, et le député de notre circonscription, M. Macdonald Bornstorff.

— Malheureux ! vous alliez me faire commettre une impolitesse que je ne me serais jamais pardonnée.

Vous auriez dû commencer par où vous avez fini.

Vous pouvez vous retirer. Je vais moi-même recevoir ces dames.

Toutefois ne vous éloignez pas. Je puis avoir des ordres à vous donner.

L'intendant sortit heureux d'en être quitte à si bon marché, et Robert se dirigea vers le parterre.

— Que vous disais-je ? murmura madame Mason à l'oreille de Macdonald. Le seul nom de Nadine a produit sur Robert l'effet d'une baguette de fée.

— Nadine n'en sera pas moins ma femme, répondit Macdonald à voix basse.

Puis il ajouta mentalement : Ce matin j'hésitais ; ce soir, je suis décidé. Tout moyen est bon qui mène au but.

Dès que le marquis de Montboran eût aperçu Nadine, qu'il rencontra dans le parterre, sa physionomie s'illumina d'un rayon de joie.

Il fut charmant pour tout le monde, pour Léa aussi bien que pour Nadine, bien qu'avec une nuance facile à saisir, charmant surtout pour madame Mason, charmant même pour Macdonald.

Il fit servir dans la salle d'été, sous des arbres, une collation improvisée et insista si vivement pour garder ses hôtes jusqu'au lendemain, que madame Mason consentit à rester au château d'Arnouville avec Nadine et Léa.

On devait envoyer un exprès à Tours pour prévenir le baron Durinval que sa fille ne rentrerait que le lendemain, après le déjeuner, à la préfecture.

Macdonald demanda à être chargé de ce message. Il devait revenir dans la soirée.

Il fut convenu que, le lendemain, on ferait ensemble, dans le parc, une promenade matinale, que l'on déjeunerait ensuite et que Robert reconduirait lui-même, dans sa voiture de campagne, ses hôtes à la préfecture.

Entre l'heure où finit la collation et l'heure où commença le dîner, le marquis de Montboran montra à madame Mason, à Léa et à Nadine tout ce que le château d'Arnouville renfermait d'intéressant et de curieux comme souvenirs historiques, œuvres d'art ou richesses archéologiques.

Léa était moins attentive que madame Mason et Nadine aux explications de Robert.

Elle était visiblement sous l'empire d'une vive préoccupation.

— Il faut que je vous parle, lui avait dit Macdonald, avant de s'éloigner.

Je serai de retour à onze heures précises. Tenez-vous à ce moment-là dans le parterre, du côté gauche.

J'irai vous y retrouver.

Que pouvait lui vouloir Macdonald ? Qu'avait-il à lui dire ? Quel projet avait-il en tête ?

Elle l'ignorait, mais elle pressentait qu'elle allait avoir un rôle à jouer dans quelque odieuse comédie, et cette pensée la rendait involontairement distraite.

Après le dîner, qui fut très-gai et pendant lequel Robert déploya toutes les ressources de sa parole enthousiaste ou tendre, selon le sujet, toujours colorée, ardente et imagée, on fit une promenade devant le château, dans le parterre.

Nadine était constamment près de Robert qui, sous l'influence magnétique de son doux et tendre regard, se hasarda à lui parler, en poète,

de l'amour qu'elle lui avait inspiré, dès le moment où il l'avait entrevue sur le bateau à vapeur où il l'avait rencontrée.

Comme ce jour-là les rives du lac de Genève lui avaient paru plus attrayantes ; comme elle était belle et touchante, le soir, au murmure harmonieux des flots, aux reflets argentés de la lune !

Il ne paraissait plus se souvenir du suicide de lady Dudley. Nadine ne songeait pas davantage à cette terrible et douloureuse catastrophe.

Heureuse et ravie, elle écoutait silencieusement Robert dont la voix semblait bercer son âme.

Robert interprétait ce silence comme l'aveu muet que Nadine partageait ses sentiments, ses désirs, ses rêves, ses espérances.

— Demain, se disait-il, je me confierai à madame Mason. Je la prierai de me servir d'intermédiaire auprès du baron Bornstorff, que je connais un peu. Il m'accordera la main de Nadine. C'est la femme que Dieu m'a destinée.

Mon cœur, trop souvent agité, trop longtemps troublé par les tumultes de la passion, s'endormira, confiant et paisible, sur ce cœur chaste et pur qui s'ouvre à peine à l'amour.

Le bonheur est là.

On rentra au salon vers dix heures.

Nadine se mit au piano et chanta, avec son âme plus qu'avec sa voix, quelques élégies connues de Robert, qui avaient été mises en musique à diverses reprises.

Léa profita de cette circonstance, qui lui laissait plus de liberté, pour retourner dans le parterre.

Elle attendit, à la place indiquée, Macdonald, qui ne tarda pas à paraître.

— Merci, Léa, dit Macdonald, je n'attendais pas moins de votre amitié. Votre exactitude est un gage de votre dévouement.

Je vais le mettre à une rude épreuve, ajouta Macdonald, en se rapprochant de sa complice.

— Vous méditez sans doute, répondit Léa, quelque infamie du genre de celle qui a causé la mort de Mathilde d'Ormoy ? Macdonald, je ne m'exposerai pas une seconde fois à éprouver le remords que cette mort m'a laissé.

— Vous m'aidez à gagner la partie contre Robert auprès de Nadine. Vous y aurez un intérêt.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais m'expliquer. Auparavant, dites-moi où sera votre chambre ?

— Vous voyez cette balustrade de pierre servant de balcon qui court tout le long de la façade du côté du parterre et du parc ?

— Au premier étage ?

— Oui.

— Ma chambre est là, au coin, du côté droit.

— Où est celle de Nadine ?

— A l'autre extrémité, au côté gauche, également dans le coin.

— Où a-t-on placé madame Mason ?

— Entre nos deux chambres, La sienne est au milieu. Elle a deux fenêtres. Les voici.

— Alors il n'y a pas de temps à perdre. Quand madame Mason sera dans sa chambre, je ne pourrai plus passer devant ses fenêtres. Montons vite à votre appartement.

— Encore me direz-vous...

— Montons d'abord à ta chambre, ma Léa toujours adorée. Je te dirai mon plan en route. Je vais risquer un coup de dé. Si je perds encore, malgré ton aide, je renonce alors, je te le jure, à courir après une dot, et je t'épouse.

— Je ne crois plus à tes promesses ; mais je suis toujours lâche avec toi. Viens, suis-moi.

Lorsque Robert fut dans la chambre de Léa, il en ouvrit la fenêtre. Une fois sur le balcon, il se borna à dire à sa complice : Maintenant, redescends au salon et laisse-moi seul ici.

— Tu n'as pas, j'imagine, dit Léa, la pensée odieuse de t'introduire, par ruse ou par violence, dans la chambre de Nadine, qui est à l'autre extrémité de ce balcon ?

— Me crois-tu assez sot pour tenter une pareille entreprise ? Je n'en retirerais que de la honte.

En m'apercevant, Nadine effrayée appellerait au secours, casserait le cordon de sa sonnette, s'enfuirait dans les couloirs, que sais-je ?

Ce serait du scandale sans profit.

J'ai une meilleure idée. Je ne troublerai pas le moins du monde le chaste sommeil de Nadine qui restera pure, je puis te le promettre.

— Alors, je ne comprends pas.

— Tu comprendras demain pourquoi mon oncle sera lui-même forcé d'exiger de moi que j'épouse ma cousine, qui, sans le savoir et sans le vouloir, aura été compromise aux yeux du monde.

Mais rassure-toi, je m'exécuterai de bonne grâce.

— Si cependant ton calcul échoue, si ton plan avorte...

— Je n'ai qu'une parole. Comme je te l'ai dit, pour prix de cette nouvelle et dernière complaisance, je demande ta main au baron Durinval, qui certainement ne me la refusera pas.

Mais redescends vite. On pourrait se préoccuper de ton absence.

— Dois-je refermer la fenêtre de ma chambre.

— Sans doute. Maintenant que tu m'as introduit clandestinement dans la place, en me laissant arriver au balcon par ta chambre, je n'ai plus rien à te demander que le secret le plus absolu, jusqu'à demain matin.

Lorsque Léa rentra dans le salon, on lui apprit que Macdonald avait envoyé un messenger dire qu'on ne l'attendît pas, parce qu'il ne pourrait rentrer que dans la nuit, à une heure avancée, au château d'Arnouville.

Il était une heure du matin, lorsque chacun se retira dans sa chambre.

Personne n'eut l'idée de se mettre à la fenêtre. Le ciel s'était couvert de nuages. Il régnait partout, dans le parterre et dans le parc, une grande obscurité.

A la faveur de cette obscurité, Macdonald, qui s'était déjà glissé le long du balcon jusqu'à la fenêtre de la chambre de Nadine, attacha, juste en face de cette fenêtre, à la balustrade de pierre, une échelle de corde.

Les grandes salles d'apparat et de réception se trouvaient au rez-de-chaussée, qu'elles occupaient tout entier du côté du parterre et du parc.

Elles avaient été hermétiquement fermées pendant la soirée.

On ne pouvait donc pas apercevoir du bas ce qui se passait au-dessus.

L'appartement particulier de Robert était aussi au rez-de-chaussée, en retour. Mais toutes les fenêtres de cet appartement ouvraient sur la cour d'honneur,

Quoiqu'il fût resté accoudé à une croisée, pendant plus de deux heures, regardant courir les nuages, il n'avait rien pu voir du manège de Macdonald.

Vers six heures du matin, les garçons jardiniers aperçurent une échelle de corde flottant au vent, attachée à la balustrade de pierre dans un coin du balcon.

On courut avertir le marquis de Montboran de cette étrange découverte.

De lui-même, du reste, il se rendait dans le parterre, où il ne tarda pas à être rejoint par madame Mason.

Macdonald observait tout de l'angle du balcon où, tout courbé pour n'être pas trop tôt aperçu, il se tenait caché.

Lorsqu'il comprit qu'il allait avoir des témoins de son aventure, il enjamba le balcon, et se mit à descendre lentement l'échelle de corde.

Au bas, il se trouva en face de Robert qui, pâle de colère, de surprise, de douleur et d'indignation, lui lança à la face le gant qu'il tenait à la main, en s'écriant d'une voix terrible : Misérable !

XVIII

LA ROMANCE D'EDMÉE

Sans être lâche, Macdonald était prudent.

Si le sanglant outrage que Robert venait de lui faire, en lui jetant son gant à la figure et en le traitant de misérable, n'avait pas eu de témoin, il eut sans doute donné à cette affaire une tournure pacifique.

Mais madame Mason avait tout entendu, tout vu.

Puis il y avait là sur le théâtre de l'affront qu'il avait reçu, des ouvriers du parc, des jardiniers attachés à l'entretien du parterre, des domestiques du château.

Il dédaignait leurs propos et leurs quolibets. Mais il ne pouvait douter que leurs bavardages ne franchissent en quelques heures la distance qui sépare le domaine d'Arnouville de la cité de Tours.

Il ne dépendait pas de lui de leur lier la langue et de les obliger au silence.

Il devait donc s'attendre à être, dès le soir même, la fable de toute la contrée.

Les journaux de la localité allaient s'emparer de l'aventure et la raconter tout au long, en l'enjolivant de leurs commentaires.

Il prit bravement son parti de la nécessité où il allait être de se battre en duel avec Robert, et il se contenta de lui dire avec une grande affectation de calme et de dignité : — Cette insulte veut du sang. Je retourne à Paris m'entendre avec deux de mes collègues du Corps-législatif. J'espère que vous attendrez ici leur visite

— Moi aussi, répondit Robert, je pars pour Paris. Vous pourrez m'envoyer vos témoins à l'hôtel qu'habitait mon père et où j'ai encore mon appartement. Ils auront moins de chemin à faire et moins de temps à perdre.

— Comme il vous plaira.

Les deux amis, devenus ennemis, se saluèrent avec autant de courtoisie que de cérémonie, comme doivent le faire deux hommes du monde qui se préparent à s'entr'égorguer.

Macdonald Bornstorff prit également congé de madame Mason, qui écoutait et regardait sans comprendre.

Lorsque Macdonald se fut éloigné, et pendant qu'il s'engageait pédestrement sur la route de Tours, où il allait prendre le chemin de fer de Paris, Robert expliqua à madame Mason le motif de sa colère et de son emportement.

Il lui montra l'échelle de corde qui pendait encore au balcon du premier étage.

— Comprenez-vous qu'il ait osé choisir mon château pour y donner un pareil scandale ? s'écriait Robert en parlant de Macdonald.

S'introduire dans la chambre de Nadine, la nuit, par une échelle de corde, et en sortir le jour, par le même moyen, au risque d'être aperçu de vingt personnes ! N'est-ce pas d'un cynisme révoltant ? poursuivait-il, dans un état de surexcitation et d'exaspération d'autant plus violent, qu'il souffrait plus encore dans son amour que dans son honneur du retentissement qu'allait avoir cette triste aventure.

Madame Mason commençait à deviner.

Elle laissa passer l'ouragan de paroles qui soulageait Robert de sa douleur.

Quand il parut plus calme, elle hasarda une réflexion :

— Croyez-vous, dit-elle, monsieur le marquis de Montboran, que Nadine puisse être pour quelque chose dans toute cette affaire ?

Je flaire une infamie.

Mais je suppose Nadine victime et non complice de quelque odieux stratagème, de quelque noire méchanceté.

— Qui donc, répondit Robert, a pu attacher cette échelle de corde au balcon, en face la fenêtre de la chambre de Nadine, si ce n'est elle ?

— Qui donc ?... Je vous le dirai plus tard....

La fenêtre de la chambre de Léa venait de s'ouvrir ; elle se montrait au balcon dans un élégant et coquet déshabillé du matin.

Avec sa grande expérience, madame Mason comprit tout.

Elle ne douta pas un seul instant de la culpabilité de sa nièce.

Depuis longtemps elle la soupçonnait d'être de connivence avec Macdonald.

Le seul point qu'il lui restait à éclaircir c'était le but que l'un et l'autre avaient eu, en compromettant Nadine.

Etait-ce pour détourner les soupçons ? Etait-ce un stratagème imaginé par Macdonald et dont Léa s'était rendue complice ?

Madame Mason se promit d'éclaircir ce mystère, avant de répondre nettement à la question de Robert.

Elle se borna à lui affirmer l'innocence de Nadine.

Il ne demandait pas mieux que d'y croire.

L'échelle de corde fut arrachée du balcon avant que Nadine sût rien de ce qui s'était passé pendant son sommeil.

Elle accourait toute joyeuse pour la promenade du matin, projetée la veille, lorsqu'elle apprit, sans connaître la cause de ce changement de résolution, que cette promenade était contremandée.

Elle retourna à Tours avec madame Mason et Léa sans qu'on lui eût rien dit, rien expliqué, sans même revoir Robert, obligé de partir pour Paris, où Macdonald était déjà retourné.

Le naïf étonnement et la vive contrariété de Nadine prouvèrent clairement à madame Mason qu'elle avait eu raison de ne pas croire à sa complicité dans l'aventure de la nuit précédente au château d'Arnouville.

Il était évident pour elle que Macdonald n'avait pas pénétré dans la chambre de Nadine, et que Nadine n'avait pas vu Macdonald.

Elle eut avec sa nièce une longue conversation et lui fit tout avouer.

Léa confessa même dans cet entretien où elle pleura beaucoup, où elle manifesta de grands repentirs et de profonds remords, la part qu'elle avait eue dans la catastrophe de l'hôtel de Miribel.

Ces tardifs aveux la firent prendre en mépris et en antipathie par madame Mason, qui se hâta de repartir pour Paris, avec Nadine.

Robert et Macdonald se battirent à l'épée, au bois de Boulogne.

Deux sénateurs, qui avaient été les amis du vieux duc de Montboran, sous la monarchie de 1830, servirent de témoins à son fils. Le neveu du baron Bornstorff fut assisté de deux députés. Il fut blessé à la main, ce qui fit cesser le combat.

Il n'y eut ni poursuite, ni procès. Mais on parla beaucoup dans les salons de Paris du duel du bois de Boulogne et de l'aventure du château d'Arnouville.

Sans s'en douter, Nadine fut gravement compromise.

C'est ce qu'avait désiré, ce qu'avait espéré Macdonald. Il ne recueillit pourtant aucun fruit de son infamie.

Le baron Bornstorff avait su l'exacte vérité par madame Mason. Loin de demander à son neveu d'épouser Nadine, il lui défendit de penser à elle, et il accueillit avec joie la perspective d'un mariage de sa fille avec le marquis de Montboran, également revenu de ses injustes soupçons.

Madame Mason allait partir pour le Dauphiné avec Nadine. Robert fut autorisé à leur faire une visite.

Lorsque le marquis de Montboran se présenta à l'hôtel de madame Mason, elle était absente. Elle avait été obligée de sortir pour affaires.

Nadine était seule au salon.

Toute joyeuse de la présence de Robert, mademoiselle Bornstorff, sachant que c'était un moyen sûr de lui plaire, se mit au piano.

Tout en causant avec lui de leur amour qu'ils s'avouaient alors mutuellement sans contrainte, elle chanta successivement tous les morceaux de choix qu'il préférait, ceux surtout dont il avait écrit les paroles.

Elle avait épuisé son répertoire, madame Mason ne rentrait pas. Le marquis de Montboran ne voulait pas se retirer, sans avoir pu présenter ses hommages à la maîtresse de la maison. Il attendit encore.

— Ne savez-vous rien que je ne connaisse pas ? dit tout à coup Robert à Nadine.

— Si. Je sais une romance bien touchante que m'a apprise ma mère.

. Celle-là n'a jamais été publiée. Ma mère est seule à la connaître. Il paraît qu'elle a été faite pour elle, il y a de cela plus de seize ans.

Le poème et la musique sont du même auteur.

J'ignore son nom. Je sais cependant qu'il avait le même prénom que vous. Il s'appelait aussi Robert.

— Voyons cette romance, qui aura pour moi tout l'attrait du mystère et de la nouveauté.

Nadine se mit à chanter la romance que Robert avait composée jadis pour Edmée dans la villa de l'îlot des Sapins, au hameau de Sainte-Hélène.

Robert écoutait, d'abord étonné, puis oppressé.

A chaque strophe, il devenait plus attentif et plus pâle.

Tout son sang reflua au cœur ; une sueur froide glaçait son front.

Un voile se déchirait devant ses yeux et lui laissait entrevoir un effroyable abîme.

Quand Nadine eût achevé cette romance qui, rappelant à l'esprit de Robert tout un passé de bonheur, y apportait l'épouvante du présent, elle se tourna vers lui et fut effrayée de la décomposition subite de son visage.

— Qu’avez-vous, mon Dieu ! s’écria-t-elle, inquiète et surprise.

— Vous dites, reprit Robert avec anxiété, que cette romance a été faite pour votre mère, il y a plus de seize ans ?

— Oui, avant ma naissance.

— C’est elle qui vous l’a apprise ?

— En la chantant elle-même, ce qui lui arrive encore quelquefois, lorsqu’elle est seule avec moi.

— Le nom, le nom de votre mère ?

— Je ne lui en ai jamais connu qu’un. Avant qu’elle fût la baronne Bornstorff, on ne l’appelait que madame Edmée.

— Edmée !... Sans doute elle est du Dauphiné ?

— Elle n’est jamais sortie qu’une fois dans sa vie du Grésivaudan où elle est née, c’est lorsque mon père l’a suppliée de venir à Paris pour assister à une fête qu’il a donnée, il y a quelques semaines, dans son hôtel des environs du parc Monceaux.

— Savez-vous si elle a entendu à Notre-Dame un célèbre prédicateur qui y faisait des conférences ?

— Oui. Une fois, avant de repartir pour le Dauphiné. Je me le rappelle très-bien. Je n’ai pu l’accompagner, parce que j’avais une violente migraine.

— Plus de doute... C’est elle... c’est bien elle... Malheur et joie... Nadine, ma... Insensé... qu’allais-je faire ?... qu’allais-je dire ?... Adieu, adieu pour toujours... Je dois vous fuir... Pourtant, je sens là, dans mon cœur, des trésors de tendresse que je voudrais semer sur votre jeunesse bénie...

Nadine, vous ne me reverrez plus sur cette terre... Je quitte la France.. Je pars pour ne plus revenir... Oubliez-moi... Non, priez pour moi... et ne vous souvenez plus jamais des paroles d’amour que je vous ai dites.

Dix ans après, jour pour jour, madame Mason recevait du marquis de Montboran, dont personne n’avait plus entendu parler, une lettre datée des bords du Niagara. Voici cette lettre :

« Qu’avez-vous dû penser de moi, madame, le jour où Nadine vous a répété mon étrange langage, vous a raconté ma brusque sortie ! Pardonnez-moi d’avoir quitté votre maison si affectueuse et si hospitalière, comme un criminel qui se sauve, comme un maudit qui se cache, comme un fou qui s’échappe.

» J’étais tout cela à la fois, à cet instant terrible où une sombre lumière est venue éclairer soudainement les ténèbres de ma vie.

» Je vous dois une explication ; cette explication est tout entière dans cet aveu : Je me suis appelé Robert Dartoy au hameau de Sainte-Hélène, dans la villa de l'îlot des Sapins.

» Comprenez-vous de quel coup de foudre j'ai été frappé dans votre salon, lorsqu'un hasard providentiel m'y a révélé le secret de la naissance de Nadine ?

» Nadine fille d'Edmée ! L'amant d'Edmée devait être le père de Nadine.

» C'est l'âge qu'aurait notre fille, si nous avons eu une fille.

» Que pouvais-je faire ? Le silence m'étant imposé, la fuite m'était ordonnée.

» Entre Nadine et moi, j'ai mis l'immensité des mers.

» Son souvenir a longtemps suivi ma pensée, comme le sillage suit le navire.

» Maintenant, je rêve moins de Nadine et davantage d'Edmée.

» Etrange et sombre mystère que le cœur de l'homme, avec ses profondeurs que seul le regard de Dieu peut sonder !

» Je n'essaierai pas de vous faire pénétrer dans les abîmes de mon âme. Ce serait peut-être un spectacle à vous donner plus d'épouvante que de pitié.

» Cependant, je vous enverrai bientôt le récit de ma vie. Je ne l'écris que pour vous seule. Mais je reste à la surface. J'ai peur d'aller trop au fond.

» Avant de venir ici rêver en face de la cataracte du nouveau monde, j'ai voulu voir les lacs longtemps inconnus d'où s'échappe le grand fleuve africain.

» Il était plus facile de découvrir les sources du Nil que les sources du bonheur et de la vérité.

» J'ai la nostalgie de la France. Je ne puis plus résister au désir de la revoir encore, avant d'entrer dans la mort, qui est le seuil de l'éternité.

» Peut-être arriverai-je au Havre, à Bordeaux ou à Nantes en même temps que ma lettre.

» A bientôt donc.

» Votre ami dévoué et reconnaissant,

» Le marquis ROBERT DR MONTBORAN. »

Lorsque la lettre du marquis de Montboran arriva à Paris, madame Mason était au château des Abeilles, où elle lui fut renvoyée.

Nadine ne s'était pas mariée. Fidèle au souvenir de Robert, elle avait obstinément refusé tous les prétendus qui s'étaient présentés.

Le baron Bornstorff était mort, il y avait trois mois, après avoir liquidé sa maison de banque. Il laissait une fortune considérable, dont la moitié, sans discussion, ni opposition possible, appartenait de droit à Nadine.

Il avait disposé, par testament, de l'autre moitié, propriété et usufruit, sans restriction, ni réserve d'aucune sorte, au profit et en faveur de sa veuve.

Il n'y avait pas eu de legs pour son neveu.

Macdonald était resté célibataire. Léa était devenue une vieille fille. Elle venait aussi de perdre son père et n'avait droit qu'à une médiocre pension à laquelle on promettait de joindre bientôt un bureau de tabac.

Madame Mason communiqua à Edmée la lettre de Robert.

La première impression d'Edmée, à cette lecture, fut douloureuse ; elle étouffa un cri et comprima un sanglot.

Mais bientôt, se dominant, elle s'écria, avec une joie fiévreuse : — Dieu soit loué ! Nadine peut être heureuse, puisque Robert paraît l'aimer toujours et qu'elle n'est pas sa fille.

— Oui, répondit madame Mason, c'est par l'effet d'une erreur involontaire, qu'il n'y avait aucun intérêt à rectifier, qu'on s'est servi à la mairie de Theys de l'acte de naissance de Berthe pour dresser l'acte de décès de Nadine.

Toutes deux étaient sans famille légale. Cet échange de nom n'avait aucune importance..

— Oui, et n'ayant plus rien qui m'attachât à la vie, dans ce monde, à votre prière, j'ai consenti à devenir, aux yeux de la loi, la mère de Berthe, en même temps que la femme du baron Bornstorff, qui a conservé son renom de sagesse, tout en remplissant ses devoirs de père.

— C'est vrai. On l'a cru généreux, parce qu'on supposait qu'il adoptait votre fille. Il n'était que juste, puisque c'est à la sienne qu'il donnait son nom. C'est vous qui avez été, comme toujours, grande et sublime.

— Parlons de Nadine... de Berthe... Nous sommes trois encore à savoir la vérité : vous, moi et le curé Barbadon, qui vit toujours.

Notre témoignage devra suffire à Robert.

Qu'il sache que, moralement aussi bien que légalement, pour le ciel comme pour la terre, il peut devenir le mari de celle qui autrefois s'appelait Berthe, qui maintenant s'appelle Nadine, qu'il sache qu'elle est réellement la fille du baron Bornstorff et de son ancienne chambrière du château des Abeilles, qu'il soit heureux...

— Et vous, Edmée ?...

Madame Mason avait la voix émue.

Mais elle connaissait le serment fait par Robert à son père mourant. Elle se disait que le sacrifice d'Edmée était nécessaire. Elle n'insistait pas pour l'en détourner ; elle attendait sa réponse avec une sorte d'angoisse, mêlée de compassion.

— Moi... dit enfin Edmée, je continuerai d'aller prier dans le cimetière du hameau de Sainte-Hélène sur la tombe de la véritable Nadine ; et elle se jeta toute sanglotante, dans les bras de sa protectrice, devenue son amie.

Il était écrit que le mariage de Robert, marquis de Montboran, avec Nadine Bornstorff, mariage d'amitié plus que d'amour, qui devait être pour lui le port, après la tempête, serait encore traversé par une nouvelle et dernière passion, celle peut-être qui devait s'emparer le plus complètement de sa volonté, tenir le plus de place dans sa vie et laisser dans son âme bouleversée les traces les plus profondes et les plus ineffaçables.

XIX

CARMEN

Le marquis de Montboran n'avait pas suivi sa lettre, datée des bord du Niagara. Il s'était attardé à Bordeaux, où il était arrivé vers l'automne de 1868.

A la fin de la traversée, il avait vu monter, à l'une des stations où s'arrêtent les bateaux à vapeur de la Compagnie transatlantique, sur celui où il se trouvait, une jeune femme, accompagnée d'un homme âgé d'environ cinquante ans et d'une délicieuse petite fille dont elle était évidemment la mère.

Celui qui était son compagnon de voyage paraissait être son mari. Tout indiquait qu'il était le père de la petite fille.

Cet homme se nommait Destourville. Il était professeur de langues étrangères au lycée de Bordeaux. Il y enseignait l'anglais et l'espagnol. Il demeurait sur la place des Quinconces.

Il y avait un lien tout naturel, surtout sur le pont d'un bateau à vapeur où les relations s'établissent avec tant de facilité, entre le poète et le professeur.

Puis, il n'y avait sur celui où le marquis de Montboran avait pris passage, que des Américains qui se rendaient en Europe. Il fut donc enchanté d'y rencontrer, à la fin de son long voyage, un compatriote instruit qui pouvait lui parler de la France et le renseigner sur l'état des esprits et la situation des choses dans ce Paris qu'il allait bientôt revoir.

Si le marquis Robert de Montboran avait eu toute sa liberté d'observation, il aurait vite remarqué dans la physionomie de M. Destourville des nuances qui indiquaient la fausseté innée du caractère.

Quoique d'une naissance obscure et d'une mauvaise nature, M. Destourville avait des attractions de l'esprit qui l'auraient rendu aussi sympathique à tous ses collègues de l'Université qu'il leur était devenu antipathique par le sentiment de répulsion instinctive qu'il inspirait à tous ceux qui avaient avec lui des relations suivies.

On s'apercevait vite qu'il était d'un égoïsme effroyable. Il rapportait tout à lui, et s'imaginait volontiers qu'à lui tout était permis, qu'aux autres tout

était défendu. Sa vanité et sa présomption étaient excessives, et son despotisme égalait son irascibilité.

Ce ne pouvait être un vice d'éducation, puisqu'il avait été élevé au lycée de Marseille, milieu où d'habitude les jeunes gens prennent le ton et l'attitude d'hommes du monde.

Mais, par goût, par instinct, ou par toute autre cause, il avait le langage des portefaix du port de Marseille, qui était sa ville natale. Il se servait volontiers de ces expressions grossières qui ne sortent généralement que de la bouche des gens de bas étage, et il s'en servait surtout dans son intérieur, où régnait un perpétuel orage.

Avec cela, il tenait à la fois du Marseillais et du Gascon pour la vantardise. Quand on l'avait expérimenté quelque temps, on en arrivait fatalement à ne plus attacher aucune importance à ses paroles, parce qu'on avait été amené à s'apercevoir que, par la force de l'habitude, et sans même y avoir aucune intérêt, aucun profit, il ne savait pas dire une phrase qui ne fût un mensonge.

Toutefois, M. Destourville avait parfois de l'élan, de la verve, de l'entrain et de la séduction.

Il eut de tout cela avec le marquis de Montboran, qui pouvait lui être utile.

Le marquis de Montboran se laissa facilement captiver par sa conversation paradoxale.

D'ailleurs il n'était plus absolument libre d'esprit.

M. Destourville présenta, pour la forme, le marquis de Montboran à celle qu'il désignait comme étant madame Destourville.

Mais le marquis de Montboran s'aperçut vite que M. Destourville tenait cette jeune femme tout à fait à l'écart et dans l'ombre. Il la traitait presque en esclave trop heureuse de servir son maître.

Anglaise de naissance et de nationalité, elle était, par sa mère, Espagnole d'origine.

Elle parlait difficilement le français. Elle ne s'exprimait avec aisance qu'en anglais et en espagnol, ce qui lui rendait impossible une conversation suivie avec le marquis de Montboran qui ne connaissait qu'une seule langue, celle de Chateaubriand et de Lamartine.

Pendant les trois jours que dura encore la traversée, depuis le moment où M. Destourville était monté sur le bateau à vapeur qui se dirigeait vers

Bordeaux, le marquis de Montboran n'avait pu échanger que quelques paroles avec cette jeune femme, qui lui fit l'effet d'une apparition magique.

Il avait seulement appris qu'elle se nommait Carmen, comme elle avait su qu'il s'appelait. Robert.

Robert et Carmen ne se parlaient pas ou se parlaient peu, mais ils se regardaient à la dérobée.

Avant l'arrivée à Bordeaux, Robert avait eu le temps de faire de singulières remarques.

Il s'était vite aperçu qu'entre Carmen et M. Destourville, il y avait désharmonie morale absolue. Il lui semblait que, sans la petite fille, qui servait entre ces deux êtres disparates de lien intime, l'un et l'autre prendraient avec joie leur vol vers des régions différentes, et que pour l'un comme pour l'autre, la séparation serait ce qu'est la liberté pour les oiseaux en cage, une délivrance.

Carmen exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une sorte d'attraction irrésistible. Il se dégageait de toute sa personne un parfum d'amour et de poésie qui s'imprégnait dans les cœurs. Sa taille onduleuse et svelte lui donnait un cachet d'élégance et de distinction qui frappait et qui attirait sur elle l'attention.

Elle n'avait rien du type anglais.

C'était le type espagnol et le type oriental mélangés, et de ce mélange jaillissait un ensemble charmant d'une séduction rare.

La peau était brune ; les cheveux, abondants, étaient d'un noir de jais ; le front était découvert et intelligent, le profil avait cette forme ovale qui rappelle les suaves et poétiques visages grecs.

Sa physionomie, quoique empreinte d'une nuance de mélancolie, avait cette expression attachante qui inspire la sympathie. La bouche était grande, mais voluptueuse ; le regard avait d'habitude une douceur infinie, un charme inexprimable ; il respirait la tendresse, mais parfois il lançait des éclairs sombres.

Le caractère de Carmen offrait les mêmes contrastes. Aux attitudes adorables qui lui étaient familières, succédaient soudainement, sous l'empire d'impressions pénibles et violentes, des attitudes presque sauvages.

— Certainement, se disait Robert, il y a dans les veines de Carmen du sang des Maures ; et il ne se trompait pas.

Carmen était une nature étrange, pleine de contrastes, dévouée jusqu'au sacrifice, résolue jusqu'à la témérité, indécise jusqu'à la faiblesse, aujourd'hui d'une audace inouïe, d'une volonté indomptable, demain d'une timidité excessive, d'une soumission aveugle, toute d'instinct, raisonnant peu ses actions et pouvant, avec la meilleure intention et avec l'idée la plus louable du monde, faire fausse route.

Une qualité lui manquait. Elle avait perdu, par son long contact avec l'être vulgaire qui était le père de sa fille, le sentiment de sa dignité de femme. Elle acceptait des insultes, elle subissait des humiliations qu'aucune Française n'aurait supportées.

Robert avait souvent à souffrir dans son orgueil pour elle de sa lâcheté en face des grossiers outrages et des brutales injures de M. Destourville.

Cette lâcheté de caractère ôtait, par moments, à Carmen, quelque chose de son prestige.

Mais elle rachetait ce défaut par tant de mystérieux, tant d'innéfastes trésors de tendresse que ces impressions défavorables s'effaçaient vite dans l'esprit du marquis de Montboran.

M. Destourville avait, par calcul, maintenu Carmen dans une profonde ignorance ; il s'était constamment étudié à faire le vide et l'isolement autour d'elle, de peur qu'en acquérant plus d'expérience de la vie, elle n'eût la fantaisie et la volonté d'échapper à sa tyrannie.

Elle ne savait rien des choses de ce monde, rien de la France, rien de nos usages, de nos mœurs, de nos idées. Son intérieur était comme une tombe où elle était condamnée à enfermer son âme, son cœur, son imagination, sa pensée, et aussi sa longue souffrance, car sa vie n'était qu'un martyre de tous les jours, de toutes les heures.

Cet intérieur était un enfer.

M. Destourville traitait Carmen, du matin au soir, comme on ne traite pas une fille des rues.

Carmen, à son tour, avait des révoltes terribles qui n'étaient que de légitimes représailles.

Mais jamais ces révoltes n'allaient jusqu'à lui donner le courage de s'affranchir enfin, par la fuite, de son dur esclavage.

Le marquis de Montboran n'avait qu'entrevu la vérité pendant les trois jours qu'il avait passés avec M. Destourville et Carmen sur le pont du bateau à vapeur qui le ramenait d'Amérique en France.

Bientôt il la connut mieux, il la connut dans toute sa tristesse.

Il s'était arrêté à Bordeaux. Pourquoi ? Il ne le savait guère. Sa liaison passagère avec le ménage Destourville était devenue une liaison intime.

Alors il avait vu de près combien était douloureuse l'existence de Carmen, et il s'était pris pour elle d'une affection sincère, d'une vive sympathie.

Ce n'était encore que de l'amitié, mais l'amitié devait devenir une passion indomptable, sa dernière passion, dans le sens vrai qu'on attache à ce mot que chacun interprète à sa guise.

L'amour était né dans le cœur de Carmen, avant que de naître dans celui de Robert. Elle le lui avoua plus tard. Elle était dans ce monde comme une véritable abandonnée du ciel et de la terre. Elle sut gré à Robert d'avoir fait attention à elle ; elle lui sut gré de ses sollicitudes, de ses prévenances.

M. Destourville éloignait avec grand soin de son intérieur toute personne qui pouvait prendre quelque influence sur Carmen. Comment se fit-il qu'il souffrit les assiduités de Robert auprès d'elle ? Peut-être voulait-il lui-même avoir plus de liberté de mouvement.

D'ailleurs, M. Destourville n'aimait pas Carmen, et il n'était pas jaloux. A plusieurs époques, il l'avait reléguée seule avec sa fille dans des hôtels, tantôt ici, tantôt là, sachant très-bien qu'elle y jouirait d'une indépendance absolue dont elle aurait pu abuser, si la vie d'aventures avait été dans ses goûts et dans ses idées.

Il la laissait pendant des mois entiers, loin de lui, tandis qu'il était absorbé par une liaison passagère, née d'une fantaisie.

L'homme qui agit ainsi ne peut pas dire qu'il est jaloux du cœur et de l'amour de la femme dont la vie est enchaînée à la sienne.

M. Destourville s'était absenté. Il avait dit à Carmen qu'il était appelé à Bruxelles par des affaires d'intérêt. Elle n'en avait rien cru. Il y était allé avec une femme pour laquelle il avait alors un caprice violent.

Son retour fut retardé.

Robert alla un soir de mai 1869 trouver Carmen avec la seule idée d'avoir des nouvelles de M. Destourville. Elle était toute en larmes. La force du chagrin l'emporta sur sa réserve habituelle. Elle épancha tout son cœur dans le cœur de Robert, et, bien qu'elle ne lui fît encore que des confidences incomplètes, elle lui laissa voir le fond de son âme désolée, il put lire au fond de sa pensée désespérée.

Elle avait soif d'affection, soif de bonheur, soif d'amour, et elle souffrait à en mourir de l'isolement de son cœur, de la solitude de son âme, et elle se

disait avec des sanglots dans la voix qu'il n'y avait pas sur cette terre un seul être humain qui s'intéressât à elle, et dont toutes les pensées fussent à elle.

C'était le cri de douleur de la femme aimante qui ne sent autour d'elle qu'indifférence et dédain.

Robert, qui ne se savait pas encore aimé, mais qui aimait déjà, ne put plus contenir les élans de sa tendresse. Il pressa amoureusement Carmen contre sa poitrine, et leurs lèvres, en se rencontrant, scellèrent de baisers passionnés le pacte de leurs cœurs, désormais unis dans une commune affection.

A dater de ce jour, la vie ne fut pour Carmen et Robert qu'une longue extase, qui devait-finish, après une année de suprême bonheur, dans la mort et dans le deuil.

Robert découvrit et loua aux portes de Bordeaux un vrai nid de tourterelles.

Dans ce nid, tout parfumé d'amour, Carmen se montra sous un jour nouveau à Robert. Jamais il ne s'était vu si follement aimé, jamais il n'avait si follement aimé.

C'était la passion avec tous ses emportements, avec toutes ses ivresses, avec tous ses abandons. Carmen effaçait dans la pensée de Robert tous les souvenirs d'autrefois, le souvenir d'Edmée, le souvenir de Mathilde, le souvenir d'Hélène, le souvenir de Nadine. Elle était l'idéal qu'il avait toujours rêvé dans ses songes de poète, qu'il avait cherché, qu'il n'avait jamais trouvé. Il l'adorait comme il en était adoré, jusqu'à la démence.

Il y avait pourtant, entre Robert et Carmen, une obscurité qui créait entre eux une sorte de séparation morale.

Quand Robert s'étonnait que Carmen souffrît avec tant de résignation les outrages quotidiens de M. Destourvilles : — J'expie, répondait-elle, en laissant retomber sa tête sur l'épaule de son amant, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Un jour, Robert fut plus pressant dans ses interrogations.

— Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble, dit-il à Carmen, pour l'Orient, où nous mènerions cette vie à deux qui est notre rêve ?

Là, plus d'hypocrisies, plus de mensonges, plus de ruses, plus de mystères. Nous nous aimerions sans contrainte. Personne ne viendrait nous y chercher.

— Si je n'avais pas ma fille, répondit Carmen, je te l'aurais proposé moi-même. Mais je dois souffrir pour elle, souffrir, afin qu'il tienne sa promesse.

— Que veux-tu dire ?

— Mon... Carmen hésitait... Elle acheva enfin sa phrase, en rougissant... Mon mari a un devoir à remplir vis-à-vis de notre fille... Si je supporte mon martyre, c'est parce que, moi partie, il ne tiendrait plus la parole qu'il m'a donnée pour elle.

— Ah ! que n'es-tu libre !... Tu serais ma femme et ta fille serait ma fille.

— Dis-tu vrai ?

Tout heureuse de ce langage, Carmen fit de ses deux bras entrelacés un collier autour du cou de Robert, qu'elle magnétisait de ses plus doux regards, comme si elle avait voulu lire au fond de son âme.

— Sur mon honneur de gentilhomme, je dis ce que je pense.

— Eh bien... Carmen hésitait — Robert insista. — Eh bien, je suis libre... je ne suis pas la femme légitime de M. Destourville.

Carmen alors raconta à Robert comment elle avait été indignement abusée et trompée, elle étrangère, ignorante de la législation française, par un simulacre de mariage, sans valeur légale aucune.

Leur joie fut immense. Ils allaient pouvoir être l'un à l'autre pour la vie.

Oh ! vanité des espérances humaines et des félicités terrestres.

Au moment de quitter Robert qu'elle devait revoir le lendemain, pour se concerter avec lui sur l'époque de leur mariage, Carmen fut prise de violentes et soudaines suffocations.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée ? s'écria Robert effrayé.

— Ce n'est rien, répondit Carmen, en se pendant à son cou. Tu sais que je suis sujette aux palpitations de cœur. J'en ai en ce moment d'assez vives ; mais, rassure-toi, je suis trop heureuse pour mourir.

Pendant cinq jours, Robert n'entendit pas parler de Carmen.

Fou d'inquiétude, il errait autour de la maison qu'elle habitait avec M. Destourville, lorsqu'il vit passer devant lui un prêtre qui paraissait porter le viatique à quelque malade.

Il suivit ce prêtre, et il arriva, à sa suite, dans la chambre à coucher de Carmen, qui était seule, étendue dans son lit, déjà pâle comme une morte.

Il pleura, dans un angle de cette chambre, où l'attendait la plus grande des douleurs qu'il eût jamais éprouvées.

Quand le prêtre fut parti, Robert se précipita, en sanglotant, au chevet de Carmen.

Ils mêlèrent longtemps leurs larmes et leurs baisers.

Robert avait soulevé la tête de Carmen, et cette tête adorée retombait languissamment, déjà sans force, presque sans vie, sur sa poitrine.

— Où est donc M. Destourville, où est donc ta fille ? demanda Robert, en remarquant tout à coup que Carmen n'avait auprès d'elle qu'une femme de service.

— Il a vu que j'allais mourir. Il est parti, arrachant ma fille à mes derniers embrassements, pour s'épargner un ennui.

Infâme autrefois, lâche aujourd'hui, toujours égoïste ! Je le reconnais-là.

— Pauvre Carmen !

— Il a bien fait. Au moins j'ai la consolation de t'avoir près de moi, dans cet instant suprême. Tu me feras élever un modeste monument dans le petit cimetière d'Arnouville, près de ton château, dont tu m'as quelquefois parlé.

J'y puis compter, n'est-ce pas ? Quelquefois, de loin en loin, tu viendras déposer des fleurs sur ma tombe... Tu sais que je les aime...

— Non, Carmen, non, toi mourir... c'est impossible. Dieu ne peut pas me prendre ainsi tout mon bonheur...

— Mon bien-aimé, Dieu t'épargne ce que le monde eût appelé une folie... Ce qu'il fait est bien fait... Ne me plains pas trop... Tu as fait mes derniers jours sur la terre si doux et si beaux, que je me réjouis d'en emporter le souvenir dans le ciel.

Ce furent les dernières paroles de Carmen.

Le marquis de Montboran tint parole. Carmen a sa tombe dans le cimetière du village d'Arnouville, où son corps a été transporté et inhumé, et cette tombe est toujours couverte de fleurs souvent renouvelées.

ÉPILOGUE

Après la mort de Carmen, le marquis Robert de Montboran s'était enfermé dans son château d'Arnou ville.

Là, il acheva, en y introduisant ce dernier épisode, le récit de sa vie.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, il envoya ce récit à madame Mason, qui le reçut au château des Abeilles.

C'est en combinant ce récit avec les confidences d'Edmée et les aveux de Léa que madame Mason avait écrit l'histoire qu'on vient de lire.

Macdonald Bornstorff avait assisté, au château des Abeilles, à la lecture du testament du baron Bornstorff.

Déshérité par son oncle, il avait subitement jeté ses vues sur la veuve.

Edmée était encore belle. Sa fortune personnelle devenait importante ; elle pourrait la lui léguer.

Toujours présomptueux et fat, il ne douta pas de son triomphe. L'empire, qui allait crouler, était toujours debout. Il était devenu sénateur. Cette situation lui donnait des droits à un riche mariage.

Edmée ne comprit même pas les intentions de Macdonald. Elle était absorbée par de graves et tristes pensées qui ne lui permettaient de remarquer ni le ton, ni les allures, ni le langage de son neveu par alliance.

Mais ce neveu était déshérité. Elle voulait le dédommager de cette déception par un accueil affectueux.

Elle lui dit aussi quelques paroles de condoléance, qu'il interpréta dans le sens de ses désirs et de ses espérances. Il s'imagina que lorsqu'elle lui parlait des dédommagements que l'avenir pouvait lui réserver, elle faisait une discrète allusion à une éventualité qu'il caressait déjà, en rêve, celle de leur futur mariage, devenu possible.

Il quitta le Dauphiné l'esprit bercé des plus chimériques illusions. Il ne daigna même pas répondre aux lettres de Léa, qui le suppliait de venir la voir dans la pension de famille du quartier du Luxembourg où elle s'était retirée.

Dès le début de la guerre de 1870, il s'était enrégimenté dans les ambulances, uniquement pour ne pas avoir à prendre un fusil.

Il avait perdu sa sénatorerie, ensevelie sous les décombres de l'empire et dans les désastres de la patrie. Il ne pouvait plus compter que sur l'amour qu'il se flattait d'avoir inspiré à Edmée.

Il n'avait pourtant pas osé lui écrire, depuis qu'il avait quitté le château des Abeilles. Le sentiment des convenances l'avait empêché de le faire.

La baronne Bornstorff était veuve depuis trop peu de temps pour qu'elle ne se crût pas obligée de paraître froissée qu'on lui parlât si vite d'amour, même par correspondance.

Dès les premiers revers de notre héroïque armée, madame Mason était accourue à Paris, avec Nadine, qui voulait absolument payer sa dette de patriotisme, en soignant les blessés dans les ambulances.

Edmée les avait laissé partir. Puis, subitement prise de vives inquiétudes, elle était arrivée à Paris dans la soirée du 14 septembre, résolue à les emmener ou à les imiter.

C'est alors que madame Mason s'était décidée à repartir avec elle et Nadine pour le château des Abeilles.

Elle n'avait qu'un regret, c'était de n'avoir plus entendu parler de Robert, depuis l'envoi du récit qu'il annonçait dans sa lettre, datée des bords du Niagara, et qu'elle n'avait reçu qu'après dix-huit mois d'attente, c'était surtout de ne pas l'avoir vu depuis son retour en France.

Le même sentiment de patriotisme avait inspiré au marquis de Montboran, comme à madame Mason, la résolution de partir pour Paris.

Il n'y arriva que dans la matinée du 15 septembre.

Son frère aîné s'était marié. Il occupait avec sa famille tout l'hôtel de Montboran.

Son oncle, qui avait continué à gérer ses affaires, lui avait acheté et meublé, pendant son absence, sur le boulevard Péreire, près de la place de ce nom, un hôtel où il s'était immédiatement installé.

Dans la journée, le marquis de Montboran avait envoyé à l'hôtel de madame Mason savoir de ses nouvelles. On avait répondu qu'elle était à Paris. Il lui avait alors fait remettre sa carte, sur laquelle se trouvait sa nouvelle adresse.

C'est ainsi qu'elle avait pu lui faire parvenir le manuscrit qu'elle avait depuis longtemps préparé pour lui.

Macdonald avait su, sans en connaître le motif et le but, l'arrivée d'Edmée. Il s'était alors décidé à brûler ses vaisseaux, et, sous prétexte qu'il ne pouvait pas l'aller voir chez madame Mason, qui ne le recevait plus

depuis qu'elle savait qu'il avait été l'amant de sa nièce, il la suppliait de venir le trouver chez lui le soir même.

Il prétendait avoir à lui faire d'importantes et graves révélations sur la situation légale de Nadine et sur le testament olographe de son oncle.

Il s'agissait d'éviter un procès scandaleux. Macdonald ne songeait pas le moins du monde à intenter ce procès qu'il n'aurait pu gagner. Mais il avait voulu, par ce langage énigmatique, fournir à Edmée un motif pour se justifier vis-à-vis d'elle-même de céder à la prière qui lui était adressée.

Il ne doutait pas qu'elle ne fût heureuse de le voir, et il attendait sa visite avec autant de confiance que si elle la lui avait annoncée.

Devenu le voisin de Macdonald, qu'il avait rencontré assez tard dans la journée, Robert s'était réconcilié avec lui, à raison des événements qui réunissaient alors tous les esprits dans une même pensée.

Emporté par sa vanité, Macdonald s'était vanté à Robert de s'être fait aimer de la veuve de son oncle, pendant son séjour au château des Abeilles.

Il avait poussé l'indiscrétion et la fatuité jusqu'à parler de la visite qu'il attendait dans la soirée.

Robert, qui doutait d'abord, l'avait cru ensuite, puis avait su la vérité par la lecture du manuscrit que madame Mason lui avait envoyé.

Pardonnée par sa tante, Léa s'était trouvée chez elle au moment où Edmée, indignée, avait lu la lettre que Macdonald lui avait écrite.

Léa s'était emparée de cette lettre, en se disant : C'est moi qui la lui rendrai. Le malheur ne l'avait pas faite meilleure. L'âge ne l'avait pas faite résignée.

Elle n'était pas moins corrompue, et elle était plus hardie. C'était bien la digne compagne de Macdonald, qui valait encore moins qu'elle.

— Que me voulez-vous ? s'était-il écrié, lorsque Léa s'était nommée, en écartant son voile.

— Ce que je vous veux, répondit-elle frémissante et superbe d'impudeur et de cynisme... Je viens demeurer chez toi. Où tu es, je suis chez moi.

— Vous êtes folle.

— Je sais, au contraire, parfaitement ce que je dis et ce que je fais.

Je ne puis plus espérer de bureau de tabac. Je ne touche plus de pension.

Je ne mange plus. Toi, tu manges toujours. Tu auras le pain, la viande et le vin des ambulances ; je te reconnais à cette idée.

Les autres sont ambulanciers pour se rendre utiles.

Toi, tu ne songes pas à soigner les blessés.

Tu ne veux pas te battre et tu veux être nourri.

N'est-ce pas, que j'ai deviné ?..

— Quand cela serait ?.. Il y a longtemps que nous sommes étrangers l'un à l'autre. Vous n'avez rien à faire ici. Je vous serais reconnaissant de ne pas rester davantage dans mon domicile. On pourrait vous y rencontrer.

— C'est toi qui es fou... Je sais qui tu désirais, qui tu espérais..., tiens, voilà ta lettre. Je suis chargée de te la rendre. Tu peux te dispenser d'en écrire d'autres, on ne daignera même pas les lire.

— Ah ! cette femme paiera cher l'injure qu'elle m'adresse.

— Cette injure, tu l'as méritée... Tu ne vois donc pas que tout ce qui te connaît, aujourd'hui que tu n'es plus un dignitaire de l'empire, te hait et te méprise.

Macdonald, malgré toi, ta vie est liée à la mienne, comme ma vie est liée à la tienne. Nous sommes comme deux galériens rivés à la même chaîne. Il nous faut marcher ensemble, côte à côte, la main dans la main, jusqu'à la tombe.

— Tu ne peux rester chez moi. On sait que je n'ai pas de sœur et que je n'ai pas de femme.

— Je ne te quitte plus. Après tout, tu es mon amant.

— Je ne le suis plus.

— Tu le redeviendras.

— Jamais... Je pardonne ton égarement que j'attribue à la misère... Je t'aiderai, je te le promets... Seulement...

— Va-t-en ; c'est ce que tu allais dire.

Je ne m'en irai pas. Je me fais ton ombre.

Mais comme je ne veux rien te devoir, je t'apporte, en échange de ton hospitalité, une idée qui vaut une fortune.

— Je serais curieux de connaître cette idée.

— Personne ne peut nous entendre ?

— Personne ; mais pourquoi tant de mystère ?

Léa se pencha à l'oreille de Macdonald, dont la physionomie devenait de plus en plus attentive.

Tous deux parlèrent longtemps à voix basse, comme s'ils avaient craint d'entendre dans leur conscience l'écho de leurs paroles.

A l'exemple de Macdonald, dont on la crut la femme légitime, Léa entra dans une ambulance.

On avait, au siège de la défense, une confiance illimitée dans leur patriotisme. Ils étaient toujours avertis à l'avance des points d'attaque, des lieux de combats, des mouvements de l'armée, et toujours prévenus des plans concertés au Louvre, dans le conseil des généraux du siège ; avant l'heure de leur exécution, l'ennemi les faisait échouer par les mesures qu'il avait pu prendre.

Robert s'était fait admettre dans l'état-major général de la garde nationale.

Un jour de janvier 1871, il présidait, sur la place du Trône, un conseil de guerre improvisé en plein air.

Une foule furieuse, affolée, lui amène un ambulancier et une ambulancière qu'on venait de surprendre en flagrant délit d'intelligence avec l'ennemi.

C'étaient Macdonald et Léa.

Les preuves de leur crime étaient irrécusables. On demandait leur mort. Elle était juste. Robert donna l'ordre de les fusiller.

La sentence fut exécutée sur-le-champ. Il les vit tomber sans émotion. Il ne les jugeait plus dignes ni de pitié, ni de colère.

Le bombardement commençait, la famine augmentait, la capitulation approchait.

Dès que les portes de Paris se rouvrirent, Robert se rendit en chemin de fer de Villeneuve-Saint-Georges à Sainte-Hélène.

Un pressentiment secret le poussa du côté du cimetière.

Edmée était agenouillée sur la tombe de leur fille.

Dès qu'elle l'aperçut, elle jeta un cri, se leva brusquement, et lui dit avec une vivacité étrange :

— Je t'ai été fidèle, je t'ai été fidèle.

Je te le jure sur cette tombe où repose notre fille.

— Je te crois, je te crois, mon Edmée, s'écria Robert, je te crois, ma tendre amie, ma femme.

— Non, Robert. Je sais tout. Tu as juré à ton père, qui est là-haut dans le ciel où est Nadine, que jamais je ne serais ta femme.

Les promesses que l'on a faites aux morts sont sacrées.

Tu ne peux être mon mari. La fille du baron Bornstorff attend son époux.

Prions ensemble sur cette pierre où la main des hommes a inscrit un autre nom que celui qui est écrit dans nos coeurs.

Après, je te conduirai moi-même à celle qui sera bientôt marquise de Montboran.

— Chère Edmée...

— Pas un mot de plus...

La fille du bandit Zorigues pouvait être ta maîtresse.

La veuve du baron Bornstorff ne pourrait être que ta femme.

L'ombre de ton père s'y oppose. Respectons sa volonté, respectons, mon ami, ton serment.

Robert s'agenouilla près d'Edmée, sur le sol du cimetière.

Ils montèrent ensuite, silencieux, au château des Abeilles.

Edmée seule interrompit ce silence, à mi-côte, pour apprendre à Robert qu'elle n'avait consenti à devenir légalement la femme du baron Bornstorff qu'à la condition expresse, qu'il avait scrupuleusement observée, qu'elle ne serait jamais pour lui qu'une sœur, une amie, qu'il ne serait jamais pour elle qu'un frère, un protecteur.

Nadine ne put dissimuler sa joie, lorsqu'elle reconnut Robert dans le cavalier qui accompagnait Edmée.

Ce n'était plus la naïve jeune fille de 1858.

Sa physionomie avait pris une teinte grave et mélancolique, qui lui donnait un charme tout particulier. Elle attirait le cœur plus qu'elle ne troublait les sens ; elle frappait l'esprit plus qu'elle ne parlait aux yeux.

Il n'en jaillissait pas cette flamme ardente qui embrase, mais cette douce lumière qui rayonne.

C'était, on le devinait à la pureté du regard, à la sérénité du sourire, une nature plus tendre que passionnée, dont l'amour devait être fait d'amitié et dont l'amitié devait être faite d'amour.

Madame Mason et le curé Barbadon se trouvaient dans le salon de réception du château des Abeilles, lorsque Robert y fit son entrée, précédé d'Edmée.

— Je ramène au nid, disait Edmée, l'oiseau voyageur qui revient fatigué de courir le monde. Il n'aspire plus qu'au repos du cœur et de l'imagination, et il vient ici parce qu'il sait que c'est ici qu'il le trouvera.

— Mon père, mon amie, ma sœur, disait Robert s'adressant au curé Barbadon, à madame Mason, à Nadine, que ce titre de sœur parut attrister, notre chère Edmée a raison.

Je rapporte à la semelle de mes souliers la poussière de bien des mondes, comme je rapporte dans les replis de mon âme la cendre de bien des

passions.

Cendre et poussière, je veux tout laisser au seuil de cet asile, où je retrouve les seules affections vraies de ma vie.

Ce jour-là, ni les jours qui suivirent on ne parla pas d'amour au château des Abeilles.

Edmée était en grand deuil de son mari.

Nadine était en grand deuil de son père.

L'heure n'était pas encore venue de prendre une décision.

Le curé Barbadon, consulté, avait déclaré que Robert devait rester fidèle au serment qu'il avait fait à son père.

Un jour, il l'entraîna à l'église de la paroisse.

Là, il lui fit connaître la résolution irrévocable d'Edmée, de ne plus vivre que pour l'amitié, Dieu et la charité.

Depuis qu'il savait que Nadine n'était pas sa fille, il s'était repris à l'aimer comme il l'aimait sur le lac de Genève et au château d'Arnouville.

Chaque jour il admirait davantage sa grâce touchante et son charmant caractère. Le langage du curé Barbadon le trouva tout résigné.

Nadine ou plutôt Berthe, instruite du passé d'Edmée et de Robert, voulait se sacrifier. Elle parlait de se faire sœur hospitalière.

Mais un soir qu'elle était seule dans le parc avec Robert, il eut des paroles si tendres, des intonations si caressantes qu'elle se laissa persuader. Elle consentit à devenir sa femme.

La France mutilée pleurait toujours ses morts sur des ruines. Le mariage de Robert et de Nadine se fit sans pompe. Tous deux partirent ensuite pour le château d'Arnouville.

Madame Mason avait vendu son hôtel de Paris. Elle ne devait garder que sa maison de Grenoble, qui allait servir de pied-à-terre pour elle, pour Edmée et aussi pour Nadine et Robert, lorsqu'ils consentiraient à quitter pour quelques semaines leur cher colombier de la Touraine.

Elle habite avec Edmée le château des Abeilles où, chaque année, Robert et Nadine vont passer trois mois qu'ils entremêlent d'excursions dans les Alpes dauphinoises. Ce sont, disent-ils, leurs vacances.

Le curé Barbadon est mort après avoir béni leur union. Aussi Edmée ne confie plus qu'à Dieu les souffrances de son cœur et les tristesses de son âme.

FIN

Le Chapelet d'amour, par Amédée de Cesena

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64912472>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr